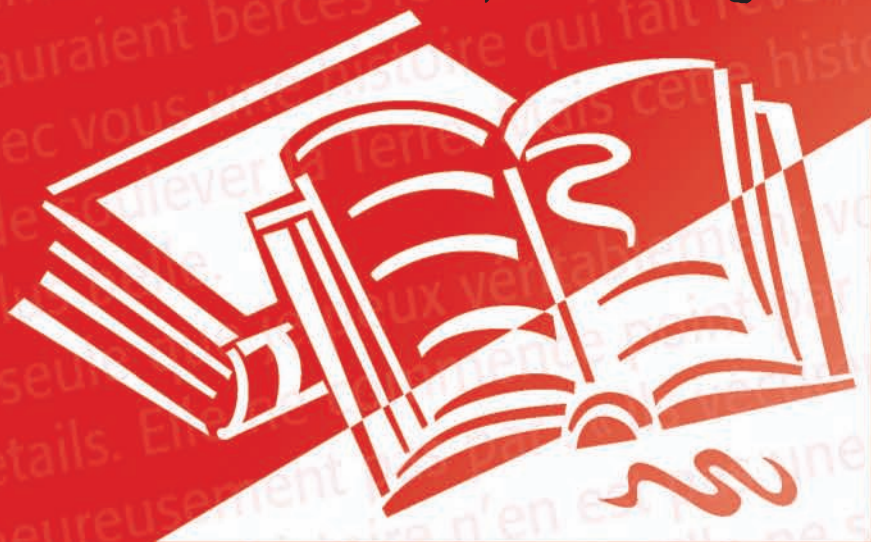


Ma plus belle histoire



Mars 2013

10^E ANNIVERSAIRE



**Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**

Enseigner, c'est s'engager de A à Z.



CSQ

Ma plus
belle
histoire

2013

10^E ANNIVERSAIRE

SEMAINE QUÉBÉCOISE
DES ADULTES EN
FORMATION

 **Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**
Enseigner, c'est s'engager de A à Z.

Centrale des syndicats
du Québec



Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec

320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

Coordination du projet

Alec Larose

Comité de sélection

Valérie Beaulieu, Gaston Beaugard, Emmanuelle Béguineau, Nathalie-Patricia Bélanger, Jean-François Boivin, Sébastien Bouchard, Laurier Caron, Thérèse Cyr, Caroline Dessouroux, Martin Dubé, Jean Dumais, Diane Dupuis, Lise Gravel, Guylaine Guèvremont, Lucie Hallé, Christine Isabelle, Fanny Lamache, Sylvie Lemieux, Annie Lepage, Pascal Morissette, Joëlle Rivet-Sabourin, Mélissa Savard, Josée Scalabrini, Marc Séguin, Marie-Claude Séguin, Paul St-Hilaire, Monique Talbot, Éleine Thibodeau, Jacques Tondreau, Daniel Verreault, **avec des remerciements particuliers** à Isabelle Gagnon, Annie-Claude Lachance, Éric Laroche, Alec Larose, Ariane Leblanc-Vincent, Frédéric Maltais et Mélanie Ruel **pour leur temps et leur énergie, ainsi qu'à l'équipe de volontaires de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) qui s'est investie sous la coordination dynamique de Jacques Boucher et de Paulyne Laplante**: Claire Barry, Solange Bélanger, Réjean Benoit, Louise Bergeron, Hélène Bleau Fortin, Michel Caron, Madeleine Daigle, Nicole Gagnon, Claire Guay, Denise Lachance, Jacqueline Lachance, Lise Laframboise, Nycole Lamarche, Rita Lapointe, Micheline Laviolette, Claire L'Italien, Claire Mercier, Johanne Mercier, Lucille Pettigrew, Louis-Marie Pichette, Cécile Richard, Danielle Rondeau, Marcelle Sauvageau, Francine Simard, Aline Tremblay et Louise Voyer.

Secrétariat

Annie-Claude Lachance et Mélanie Ruel, avec la collaboration de Guylaine Guèvremont, Ariane Leblanc-Vincent, Mélissa Savard et Monique Talbot.

Relecture

Micheline Jean, Martine Lauzon et Susy Bélanger

Diffusion

Alec Larose

Impression

Marquis Imprimeur Inc.

Tirage

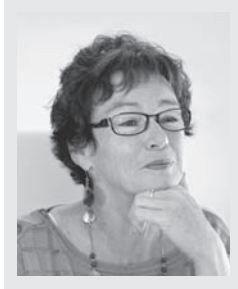
6 000 exemplaires

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 978-2-89061-117-7

FSE, CSQ, 2013

Dix belles années d'histoires inspirantes



Il y a de ces anniversaires qui sont plus agréables que d'autres à souligner. C'est le cas du concours *Ma plus belle histoire*, cette belle aventure déjà rendue à sa dixième édition.

Avec raison, la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) peut être fière de

cette initiative originale réalisée en collaboration avec la CSQ. Mais celles et ceux à qui revient la plus grande part de la fierté, ce sont certainement ces centaines d'adultes, plus de 3 000 au fil des ans, qui ont trouvé le courage de revenir à l'école, d'apprendre et d'oser écrire une histoire, parfois leur propre histoire. À travers leur participation au concours, ces adultes expriment leur volonté de prendre leur place dans la société, de prendre la parole, d'être des citoyennes et des citoyens à part entière.

Ces centaines de textes sont autant de leçons de vie qui nous sont transmises. Derrière chacun d'eux, qu'il s'agisse de prose ou de poésie, se trouve une personne qui a décidé de vaincre les obstacles qui limitaient son horizon pour se dépasser grâce aux apprentissages et aux connaissances acquises à l'école.

Une bonne part de fierté revient également aux enseignantes et aux enseignants travaillant à la formation générale des adultes qui sont les véritables artisans de ces vies transformées. C'est également grâce à leur soutien que le concours prend forme chaque année. Il faut également souligner la précieuse contribution de leurs représentantes et représentants syndicaux, ainsi que des nombreux partenaires.

À ces écrivaines et écrivains en herbe qui ont noirci, sous l'inspiration de leur cœur et de leur intelligence, les pages de *Ma plus belle histoire*, à leurs enseignantes et enseignants, à tous ceux et celles qui ont aidé à nourrir, depuis tant d'années, cette belle aventure : joyeux 10^e anniversaire !

Manon Bernard, présidente
Fédération des syndicats
de l'enseignement (FSE-CSQ)

Louise Chabot, présidente
Centrale des syndicats
du Québec (CSQ)



On annonçait la fin du monde, mais notre bébé est toujours vivant! Dix ans! Qui l'aurait cru? Notre bébé, *Ma plus belle histoire*, a aujourd'hui dix ans! Une décennie de beaux témoignages, heureux et douloureux, et de belles surprises sous forme de narrations, de poèmes et de fictions. Dix ans de fierté! Fierté de voir une consœur ou un confrère porter un projet d'écriture avec ses élèves, ceux-ci se réaliser, un projet pédagogique et personnel rejaillir sur l'ensemble des personnes fréquentant le centre où l'on travaille. Fierté aussi de savoir que la majorité des équipes enseignantes des centres de la province participe à cette œuvre de prise de parole et se démarque des autres secteurs en publiant les uns dans un recueil et en soutenant les autres d'autres manières.

Tout ça parce qu'un jour, une vice-présidente de la FSE a cru en l'importance de trouver une activité qui permettrait à la FGA de mieux se faire connaître et ainsi prendre la place qui lui revenait dans cette grande machine du monde de l'éducation. Trop souvent, le courage et la détermination de celles et ceux qui décident de se donner une seconde chance en retournant aux études passent inaperçus. Créer ce concours littéraire, c'est ainsi souligner leurs qualités et combler leurs lacunes en leur donnant la possibilité de s'exprimer.

Grâce à l'idée originale d'un conseiller, d'une vice-présidente ainsi qu'à quelques collaborateurs invisibles qui y ont cru dès le départ, nous sommes rapidement passés d'une soixantaine de participantes et participants, au début, à plus de 500 aujourd'hui!

Merci particulièrement à Pierre, à Paula ainsi qu'aux invisibles du début pour cette belle initiative. D'ailleurs, je laisse à Paula, en cette année de fête, l'espace pour, à sa façon, participer à ce concours: à son concours!



Et si l'on m'avait dit...

Que dix ans plus tard je serais là à t'écrire, j'aurais souri sans nul doute.

Écrire sa plus belle histoire est une œuvre d'art que l'on trace d'abord pour soi... et puis après... on accepte de la partager, de l'exposer, tout comme le font les vrais artistes.

Apprendre à lire, apprendre à écrire ce n'est pas facile, mais ô combien plus difficile d'accepter de s'écrire!

À chacune et chacun son histoire, tantôt belle, tantôt triste, mais jamais inutile à raconter. Des centaines d'histoires nous ont parlé de départs et de retours, d'amours perdus et retrouvés, d'espoirs en la vie, d'utopies et d'humour.

Il en reste pour soi et les autres une marque dans le rétroviseur de la vie, une petite lumière qui, quoique vacillante certains soirs, jamais ne s'éteint.

Ce recueil d'histoires témoigne du dépassement de soi des apprenantes et apprenants adultes qui ont osé le passage du doute à l'action et il veut ainsi, en ce dixième anniversaire, leur rendre hommage.

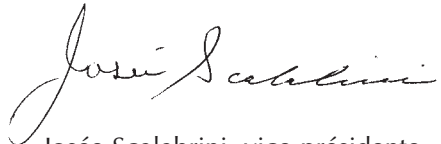
Pour avoir osé, un seul mot: bravo!

Sans l'aide de nos nombreux partenaires, jamais ce beau projet n'aurait pu survivre à travers les années. Donc, manquant un peu d'originalité, mais étant convaincues de la nécessité de remercier l'ensemble des gens ayant pris part à cette activité depuis 10 ans, MERCI à l'AREQ, aux protections RésAut, à SSQ Groupe financier, à la Caisse Desjardins de l'Éducation, aux Librairies indépendantes du Québec, à l'ICÉA, à la CSQ, à notre complice et parrain, M. JiCi Lauzon! Enfin, MERCI aussi à la dynamique équipe de la FSE, sous la supervision d'Alec Larose et de Jacques Boucher, qui nous a permis de vous présenter ce petit bijou pour notre 10^e anniversaire de publication!

On poursuit maintenant, espérant pouvoir un jour célébrer notre 20^e!



Paula Duguay, ex-vice-présidente
Fédération des syndicats
de l'enseignement (FSE-CSQ)



Josée Scalabrini, vice-présidente
Fédération des syndicats
de l'enseignement (FSE-CSQ)



Chez certaines personnes, écrire peut être une source de libération, de fierté et de motivation. Chez d'autres, c'est l'occasion de se remémorer de doux moments de leur enfance ou de leur adolescence.

Cependant, dans tous les cas, cela prend une dose de courage et d'abnégation pour livrer un message qui sera, entre autres, lu par ses pairs.

Je tiens à souligner l'effort et l'engagement de tous ces élèves adultes qui ont participé à la réalisation de ce recueil de textes.

L'AREQ, par l'intermédiaire de ses bénévoles, est heureuse de contribuer à l'élaboration de ce projet en procédant à la lecture de tous les textes soumis et en faisant ainsi des choix judicieux.

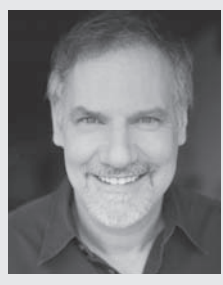
Que le 10^e anniversaire de ce projet d'envergure soit le gage d'une collaboration pour les années futures entre la FSE et l'AREQ.

Félicitations à celles et ceux dont le texte a été primé.

A handwritten signature in black ink that reads "Pierre Paul Côté".

Pierre-Paul Côté, président
Association des retraitées et retraités de l'éducation
et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ)

Un concours qui grandit et qui fait grandir !



C'est avec une grande fierté que j'applaudis une fois encore tous ceux et celles qui ont fait du concours une si belle histoire! Cela fait maintenant dix ans que des milliers d'intervenantes et d'intervenants s'investissent dans ce projet formateur et inspirant. Dix ans que jeunes et moins jeunes apprennent à se raconter grâce à une meilleure connaissance et à un meilleur usage de la langue française. Succès phénoménal! Les bilans sont plus que positifs! Des plans d'expansion dans la francophonie internationale sont à l'étude, Facebook sans fautes est peut-être même pour bientôt... Je vous le dis ! Tk!

Non, mais dix ans et l'engouement ne faiblit pas, bien au contraire! Les participantes et participants ont été encore nombreux cette année et nos bénévoles ont été au rendez-vous, elles et eux aussi. Cela donne ce beau recueil que vous tenez entre les mains. Cela contribue à enrichir culturellement la société. Cela aide à mieux parler à celles et ceux que l'on aime, tout comme à celles et ceux que l'on aime moins. Le verbe a des vertus pacifiques, c'est connu. Il est préférable d'en venir aux mots plutôt qu'aux mains. On peut soit se parler, soit aller faire tinter des chaudrons sur la place publique pour essayer de changer le monde. Je préconise la première méthode. Jusqu'à ce que le couvercle saute, du moins!

Car il s'agit bien de changer le monde, ou à tout le moins de l'améliorer, non? Le sien immédiat et celui des autres. Préférentiellement les deux en même temps, soyons éthiques. Améliorer sa situation sociale passe certainement par la maîtrise d'au moins une langue. Certaines et certains vous diront que deux c'est encore mieux! C'est sûr, trois ou quatre même, ce qu'il faut pour travailler aux Nations Unies. Allez-y, foutez-moi un complexe! Non, non. Toutes et tous n'ont pas à avoir les mêmes ambitions! Ce qui est certain, c'est qu'il est souhaitable d'en connaître au moins une comme il faut, une langue. Chez nous, c'est le français. Une langue parfois subtile, parfois compliquée, farceuse, qui va jusqu'à écrire trait d'union sans trait d'union!

N'empêche, j'aime lire vos histoires. Les entendre lues à voix haute lors des lectures publiques. Ma plus belle histoire à moi, c'est qu'un de mes parents m'a inculqué le goût de lire. Ça été ma mère, ça aurait pu être mon père. Qu'il y en ait eu un, voilà ce qui m'a aidé. Trop souvent, les parents ne

réalisent pas l'importance de l'apprentissage d'une langue et l'impact positif que cela pourrait avoir sur le destin scolaire et le destin social de leurs enfants. « Avec une langue, on va à Paris! », lançait souvent ma mère d'un ton rieur. Comme pour nous rappeler que bien s'exprimer pouvait nous ouvrir des portes, débayer du chemin ou créer des ponts. Ça m'a marqué, cette foi en la parole qu'elle montrait. J'aimais la conviction qu'elle y mettait quand elle disait ça.

Les parents jouent un rôle irremplaçable dans cet apprentissage fondamental qui commence dès la petite enfance. Accompagner celles et ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir un parent apte à leur fournir ce passe-partout qu'est l'acquisition de la lecture et de l'écriture, voilà ce qu'il y a de grandiose dans ce que font les enseignantes et enseignants qui se prêtent au jeu de MPBH. Enseigner comment marier les mots, se faire une histoire, apprendre à parler pour exister. Denrée rare et précieuse que ces éducatrices et éducateurs concernés et pertinents! Proposer l'écriture comme outil pour sortir de son mutisme, pour s'affranchir de son mal-être solitaire ou encore pour célébrer la beauté de la nature, c'est tout simplement génial. Vous me faites heureux porte-parole! Je gagerais qu'on pourrait aller à Paris avec *Ma plus belle histoire*... J'en ai parlé à ma mère, elle serait d'accord pour nous accompagner!

JiCi Lauzon

Mot de l'équipe



Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur 510... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés! Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté!

Mais comment la sélection se fait-elle, vous demandez-vous?

Notre démarche est fondée sur trois principes: la prudence, l'équité, la cohérence, le tout en recherchant la plus grande objectivité possible. Les textes sont regroupés par service d'enseignement (alphabétisation, 1^{er} cycle, etc.). Tous les genres ont leur place: poésie, prose, fiction de toutes sortes, fait vécu... L'accent est mis non pas sur l'orthographe, mais sur la qualité de la langue en général (notamment la structure de la phrase) et, en particulier, sur la narration: la cohérence, le rythme, l'originalité, le caractère inspirant.

Chaque texte est d'abord évalué individuellement et à l'aveugle par trois jurés, qui font partie d'une équipe de 70 personnes, composée pour moitié de membres de l'AREQ et pour moitié de l'équipe de la FSE et de ses collaborateurs, tous bénévoles. Les notes sont compilées pour déterminer les textes qui franchiront cette étape.

Il faut savoir que, dans le recueil, nous garantissons à chaque service une place proportionnelle au nombre de textes reçus. Si la francisation a fourni 60 textes sur 500, nous en publierons donc 6 dans le recueil (sur 50). Par précaution, nous ferons cheminer au deuxième niveau de sélection les 12 textes ayant la meilleure moyenne, tous ceux dont les notes sont proches ainsi que ceux qui ont une ou deux notes élevées parmi les trois reçus. Ce qui pourrait nous mener, par exemple, à un total provisoire de 20 en francisation.

Pour la sélection finale, une équipe responsable d'un service y compare entre eux tous les textes ayant franchi cette étape, en plusieurs vagues successives, avec de moins en moins de textes toujours en lice. Au total, un texte aura été lu de 5 à 11 fois. Une dernière phase permet ensuite d'attribuer les prix spéciaux.

Par conséquent, que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants. Merci de tout cœur à chacune et chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours!

Alec Larose, conseiller
Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ)

Le prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 \$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

l'équipe enseignante des pavillons Damase-Boulanger et Goyer (C.S. du Lac-Saint-Jean), à Alma, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement du Lac-Saint-Jean

l'équipe enseignante du Centre de formation générale des adultes (C.S. De La Jonquière), à Jonquière, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement De La Jonquière

l'équipe enseignante du centre de formation des Maskoutains (C.S. de Saint-Hyacinthe), à Saint-Hyacinthe, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement Val-Maska

l'équipe enseignante du centre du Phénix (C.S. des Découvreurs), à Québec, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement des Deux Rives

**Votre engagement, gage du succès de ce concours,
est une véritable source d'inspiration.**

**Au nom de tous vos pairs,
enseignantes et enseignants,
félicitations!**

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

Au chapitre de la promotion :

- Implication de plusieurs enseignantes et enseignants pour une meilleure stabilité du projet, et concertation ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, insertion socioprofessionnelle, etc.), y compris les centres de détention ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, formulaires et anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Création de versions thématiques du concours (*Ma plus belle histoire... d'amour*, *Ma plus belle histoire... d'horreur*) ;
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé ;
- Jumelage avec la Semaine du français, la Francofête, etc. ;
- Participation du syndicat au sein de la Table régionale de la Semaine québécoise des adultes en formation (SQUAF).

Au chapitre de la célébration et de la valorisation :

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;
- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence de l'ensemble des élèves du centre, des autres personnels du centre et de la commission scolaire, des partenaires et de la communauté (invités d'honneur, auteurs littéraires, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et de lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et les médias électroniques ;
- Création d'une page Web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Recherche des élèves participants ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école ;
- Participation à La Grande Lecture, coordonnée par l'Institut de coopération pour l'éducation des adultes (ICÉA), en collaboration avec la FSE-CSQ.

Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :



Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



Sommaire

**1. Mon roi Arthur
(Coup de cœur 2004)**
Guillermo Rivas

17

2. Le voyage (Coup de cœur 2005)
Kathy Chouinard

20

**3. Vol par schizoïdie
(Coup de cœur 2006)**
Louis Rodrigue

23

**4. Mots fusionnés
(Coup de cœur 2007)**
Mélissa Ferron

32

**5. Le piment rouge masqué
(Coup de cœur 2009)**
Francisco Ales Gonzalez

35

**6. Le courage d'une championne (Coup de
cœur 2010)**

Diane McNicoll

39

**7. La chasse aux odeurs
(Coup de cœur 2011)**
Colette Vézina

44

**8. Une histoire parfaitement imparfaite
(Coup de cœur 2012)**

Myriam Côté

49

**9. La première journée
(Coup de cœur 2013)**
Maryse Blackburn

53

10. Ah! Ces mathématiques...
Leidy Melissa Barajas Sarmiento

55

11. La montagne
Mario Vachon

57

**12. Le plus courageux
des combattants**
Lina-Marie Houle

58

13. La fleur de l'âge
Eric Bleau

61

14. Le vieillard
Marilou Lafleur-Dubuc

63

15. La route
Mélanie Séguin

64

16. Le sang du dragon
Patrick Roch-Pétrin

67

17. Un film de science-fiction
Gabriel Bugeaud

70

18. La crique magique
Emmanuel Chrétien

73

19. À mon fils de cœur
Carmelle Grenier

74

20. Un périple pour la vie
Audrey Doucet

76

21.A. Je t'aimerai toujours

Stéphanie Gagnon-Lafleur

81

21.B. Elle sera toujours là

Stéphanie Gagnon-Lafleur

83

22. Carpe diem...

Ludovic Paradis

86

23. Le pouvoir des mots

Pierre-Luc Audit

87

24. La fourmi et la feuille

Lyndsey N. Rosevear

90

25. La nouvelle bicyclette

Richard Carrière

92

**26. Je rêve à toi qui es loin
de moi...**

Alexandre Ménard

94

27. Logan, mon amour

Kim Dufour-Breton

96

28. Le baluchon du Vagabond

Charles-Phillip MacIntyre Godue

97

**29. Les deux papillons
extraordinaires**

Nicolas Schaller

100

30. Le courage d'une vie

Patricia Gagné

102

31. Toi, petite fille

Suzie Leroux

104

32. Amour astral

Francy Ramirez

106

33. Plongé dans l'obscurité

Frédéric Fiore

108

34. Elle

Josée Henri

110

35. Souvenirs

Trycia Lebel

112

36. Résister

Chantal Racine

113

37. Mon plus beau souvenir

Joël Flageole

117

38. L'élue

Michel Allard

120

39.A. Inébranlable

Mathieu Desjardins

123

**39.B. Parmi tant d'histoires,
il y a moi**

Mathieu Desjardins

125

**40. Si j'avais des ailes,
je pourrais voler**

Paolo Quirion

126

41. La bête en moi

Vanessa Leduc

128

42. Revivre!

Laura Sivuarapik

130

43. Maintenant

Réjean Côté

132

**44. Aujourd'hui toi,
ma plus belle histoire**

Augusto Aldana

134

45. Précieux sortilège

Angélique Villeneuve

136

46. Le barrage numéro un

Herlinda Urteaga Valdés

138

47. Chants de mes quatre saisons

Christine Lepage

140

**48. Le jour où ma vie
a été chamboulée**

Claudine Carrier

142

49. Retour à la réalité

Sarah Clermont

144

50. Lettre à mon idole

Eve Poirier

146

51. Une poupée de porcelaine

Sylvie Bernard

148

52. Ma preuve de courage

Joey Beaulieu

150

**53. Jusqu'à ce que la mort
nous sépare ?**

François Pedneault-Bilodeau

151

54. L'automne de la vie

Hector Quintero

154

55. Jardinier malgré moi

Gilles Gagné

156

56. Frédérique - Nostalgie d'enfance

Marlène Bourdages

159

**57. Alyssa, une fille au passé
pas comme les autres**

Mélissa Gauvin

161

58. La fleur fragile

Elodie Leclerc-Lechasseur

164

59. L'hymne à l'espoir

Martin Tétreault

165

**60. Témoignages des participantes
et participants**

168

Ma plus belle histoire, une anthologie

La publication du dixième recueil est une occasion en or de faire une rétrospective de dix ans de Coups de cœur. Lancé en 2003 par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) pour mettre en valeur la persévérance, la détermination et le courage dont font preuve les adultes en formation, ce concours nous a donné l'occasion de lire des récits exceptionnels rédigés par des personnes... exceptionnelles, ayant une caractéristique commune: l'amour des mots. Ces textes ne sont pas que des exercices de style, mais racontent de bien belles histoires, vraies, celles d'adultes qui ont entrepris de se donner les moyens de réussir, de s'intégrer dans la société, de s'affranchir de leurs limites.

Le premier vainqueur, en 2003-2004, était un élève du centre Sainte-Croix de la Commission scolaire de Montréal, Guillermo Rivas Centeno. Tout ce que nous savons malgré nos efforts, c'est qu'il a poursuivi sa formation pendant deux ans après avoir retenu l'attention du jury, qu'il a obtenu son diplôme d'études secondaires et qu'il a laissé le souvenir d'un élève déterminé. D'ailleurs, la présidente de la FSE de l'époque, Johanne Fortier, en lui rendant hommage, n'a pu s'empêcher de souhaiter «à tous ces adultes méritoires de pouvoir trouver, comme Guillermo, ce roi Arthur, ce mentor généreux qui va les aider à développer leur sens critique, à se dépasser, à devenir des hommes et des femmes responsables, à s'appuyer sur leur force intérieure, malgré les difficultés et quelquefois les épreuves qu'ils ont dû traverser».

1. Mon roi Arthur Coup de cœur 2004

Je ne me rappelle pas très bien qui a dit que « nous sommes la somme des gens que l'on rencontre ». J'y crois. Je n'ai pas besoin de l'expliquer. Il me suffit de plonger dans ma mémoire pour y retrouver intacts les souvenirs d'un être cher qui a fait partie de cette somme qui complète l'équation de ma vie.

Il s'appelait Arthur, il habitait la même ville que moi, il avait deux filles, son épouse était décédée deux ans auparavant lors du dernier accouchement. Il avait un magasin de plomberie, il avait 40 ans, les cheveux noirs, un large sourire, un regard perçant et un tempérament hors du commun qui faisait de lui quelqu'un de bienveillant, d'unique et qui allait devenir sans le vouloir une personne significative dans ma vie. Lors de ma rencontre avec Arthur, je devais avoir 15 ou 16 ans. À ce moment-là, je traversais la période la plus sombre de ma vie. À 15 ans, j'aurais dû normalement m'amuser avec mes copains, sortir avec des filles, aller au cinéma, faire mes propres expériences et découvertes dans le monde mystérieux de l'intimité sexuelle et affective. À 15 ans, on recherche sa propre identité, on essaie de devenir soi-même pour affronter de son mieux l'avenir que l'on a devant soi, mais cela n'était pas mon cas. À 15 ans, je suis devenu chef de famille, chef d'une famille décimée par la guerre, prenant soin d'une mère folle de chagrin, impuissante face au destin, ce destin implacable qui nous promet tout et ne nous donne rien. J'avais l'impression d'avoir été catapulté dans un monde d'adultes, hostile et sans les outils nécessaires pour y survivre. J'en étais sûr que, tôt ou tard, j'allais finir par sombrer dans le désespoir le plus total ou dans un vice quelconque, question de faire disparaître toutes les nouvelles responsabilités que j'avais sur les épaules, mais c'est là qu'Arthur est entré dans ma vie.

Je ne me rappelle plus comment je l'ai connu. Au début, il m'intimidait, mais je ne me suis jamais senti rejeté par lui. En sa présence, je me sentais maladroit; malgré cela, j'aimais être avec lui, j'avais un plaisir fou à l'observer, j'avais l'impression d'être une éponge absorbant tout de lui; dans le fond de moi-même, je rêvais de devenir comme lui: avoir sa force de caractère, inspirer chez les autres la confiance et la bienveillance qui faisait de lui un homme fort. Il avait cette capacité de deviner mes pensées, mes états d'âme, mes angoisses et mes questionnements intérieurs. Il avait « l'humilité » de reconnaître mes qualités. Il savait garder le silence sans me faire sentir coupable. Il reconnaissait mes joies. Il respectait mes chagrins. Il était capable de corriger mes écarts de conduite. Il était capable d'éveiller en moi la fierté du travail bien accompli. Il m'a montré à conduire. Il m'a poussé à toujours remettre en question mes choix et la raison de ceux-ci. Il m'a aidé à développer mon sens critique, à me surpasser, à devenir un « homme responsable » avant mon temps. Il m'a montré à faire appel aux forces qui renaissent des cendres du désespoir.

J'avais 22 ans la dernière fois que je l'ai vu. C'était le 26 octobre 1986, date à laquelle j'ai quitté le pays, sa photo quelque part dans mes bagages, le souvenir d'une étreinte maladroite et un terrible chagrin dans le fond de

mon cœur. Le 24 décembre de la même année, il se faisait tuer par un commando de l'armée. Il n'a pas souffert, il est mort sur le coup. J'ai vu la photo dans le journal, ma mère me l'a envoyée: son auto criblée de balles, la voiture sur laquelle j'ai appris à conduire était là, méconnaissable, détruite à tout jamais. J'ai eu du chagrin, j'ai eu de la colère, je trouvais cela injuste, je voulais trouver les coupables d'un tel crime, je maudissais l'univers qui permettait cela, j'ai souvent cherché le visage du Créateur pour y planter mon poing, mais je n'ai trouvé que le silence et le vide. Le vide qui laisse la mort et les souvenirs muets d'un être cher qui n'y est plus.

Dix-sept ans plus tard, j'ai encore sa photo sur ma table de chevet, et dans ma mémoire le vague souvenir d'une étreinte manquée. Aujourd'hui, j'ai deux fois 15 ans (et des poussières). Aujourd'hui, j'en suis sûr, il serait fier de ce que je suis devenu, pas riche, mais aussi fort que lui. Aujourd'hui, il serait fier de savoir qu'il est devenu mon ange gardien, mon père adoptif et... mon roi Arthur.

*Guillermo Rivas
Centre Sainte-Croix (Montréal), CS de Montréal
Alliance des professeures et professeurs de Montréal*

Kathy Chouinard, lauréate de la deuxième édition, provenait du centre La Relance (Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu, Commission scolaire des Hautes-Rivières). Elle se remémore son aventure:

En 2005, j'ai décidé de m'inscrire à l'éducation des adultes pour terminer mes études. C'était une décision importante, étant la mère de deux jeunes enfants, mais le choix fut facile vu les avantages que ce diplôme allait me procurer, autant sur le plan personnel que sur le plan professionnel. Je me suis inscrite, car le français était ma petite bête noire. J'ai toujours adoré raconter des histoires, mais écrire était difficile vu mes lacunes. Le concours pouvait me permettre d'améliorer mon français écrit tout en m'exprimant.

Si vous faites la lecture de ma rédaction, vous comprendrez vite qui a été ma source d'inspiration, évidemment ma fille Joanie qui aujourd'hui a 17 ans. J'étais très fière de gagner, ce fut un renforcement inestimable de ma confiance en moi et de ma capacité à accomplir de belles choses. J'ai poursuivi mes études postsecondaires pour faire deux ans de cégep en soins infirmiers, que j'ai interrompues pour ma famille. J'ai de nouveau donné naissance à deux autres belles filles, pour un total de quatre beaux enfants. Je compte bien retourner bientôt terminer ce qui a été entrepris au cégep.

D'ailleurs, une des enseignantes qui l'a accompagnée à l'époque, Sylvie Desranleau, nous confie ceci :

Lorsqu'on m'a demandé de contacter Kathy et son enseignante, dans le cadre de Ma plus belle histoire, mon cœur a chaviré. Tel un voyage agréable, de beaux souvenirs ont refait surface. La sensibilité de son texte m'est apparue tout de suite, mais je me suis aussi rappelé la sensibilité de Kathy comme personne.

D'autres images me sont revenues : son enseignante et moi versant quelques larmes pendant que Kathy lisait son texte d'une voix assurée lors d'un Conseil fédéral.

Depuis, plusieurs années se sont écoulées. Kathy a continué sa route. Ce dixième anniversaire nous permet de faire coïncider nos itinéraires respectifs afin de nous raconter quelques anecdotes des voyages de nos vies, sauf pour l'enseignante qui l'a accompagnée, qui, elle, est partie pour son dernier voyage...

2. Le voyage Coup de cœur 2005

Il y a déjà neuf ans, un merveilleux voyage que la vie m'a réservé a commencé...

Un soir d'hiver, le 23 janvier 1996, le verglas avait tapissé les rues de Montréal. Elles semblaient désertes. Pour ma part, je m'y trouvais avenue des Pins en direction de l'hôpital Royal-Victoria car le jour « J » était arrivé : je m'apprêtais à donner la vie.

Depuis plusieurs mois, je m'y préparais comme pour un grand voyage (ma valise, mes lectures, mes guides) pour cette nouvelle expérience. Quelques heures plus tard, elle était déjà là, dans mes bras. Seigneur que je la trouvais belle avec son petit nez rond et ses joues roses. Dans la soirée, une infirmière entra et me demanda quel était son nom. Je regardai ce petit être et j'essayais d'imaginer plus tard ce qu'elle aurait l'air ? Quel métier elle ferait ? Plein d'images inondaient mon esprit. Voilà ! elle s'appellera « Joanie-Marika ».

Les mois avaient passé, quatorze mois exactement, et Joanie ne semblait pas pressée de s'asseoir, de marcher, même de tenir sa tête. Alors quelques coups de téléphone plus tard, j'étais assise dans le cabinet d'un docteur qui, je vous l'avoue, ressemblait à tous les autres. J'expliquai mes inquiétudes au pédiatre. Ensuite sur sa demande, je dévêtis ma puce. Il la regarda, la plia, la replia, la tourna. Joanie semblait rigoler, elle semblait se demander ce que cet homme cherchait. La séance étant terminée, le docteur s'était assis et m'avait dit: « C'est clair que votre enfant est atteint de paralysie cérébrale et qu'elle ne marchera sûrement jamais ». En entendant ces paroles, on aurait dit que mon esprit s'était détaché de mon corps. Je le voyais, il me parlait, ses lèvres bougeaient, mais pourtant aucun son ne venait à mes oreilles: le « CHOC ».

Arrivée à la maison, j'avais pleuré, pleuré toute la nuit, même si au fond j'ignorais l'ensemble des conséquences de la paralysie, mais justement c'était l'inconnu et j'avais peur. Je savais désormais qu'elle ne serait jamais comme le petit Miguël d'en face, Jérémi le voisin ou même ma nièce Niki Lee. Quelques jours avaient passé, le calme était revenu et je réalisai que, avant le diagnostic et après, elle restait la même: elle me semblait encore plus belle, plus forte.

Un jour, je tombai sur un poème de Hélène Müller. Enfin, quelqu'un qui semblait avoir fait un bout de chemin similaire au mien, mais elle, elle était parvenue à le mettre en mots. Elle expliquait le fait d'avoir un enfant malade en faisant une métaphore avec la symbolique du voyage. Elle racontait en effet la grossesse comme une préparation à un voyage en Italie:

On achète des tas de guides, on planifie et on imagine. Plein de gens ont déjà vu l'Italie et nous vantent les mérites de ce pays. Mais quand la vie nous donne un enfant handicapé, c'est comme si dans l'avion l'agent de bord se lève et dit: « Bienvenue en Hollande! ». « En Hollande! », je suis sensée aller en Italie... Toute ma vie, j'ai rêvé de ce pays... Or, il y a eu des changements dans le plan de vol et désormais c'est ici que l'on doit rester. La chose importante à comprendre, c'est qu'on ne se retrouve pas dans un endroit sale où règnent famine et maladies, c'est juste un endroit différent.

À partir de cet instant, j'ai compris qu'on doit sortir, aller chercher de nouveaux guides et apprendre une nouvelle langue, sans compter qu'on fera alors la connaissance de nouvelles personnes qu'on n'aurait jamais rencontrées autrement. C'est un endroit où le rythme est un peu plus lent, mais lorsqu'on y a séjourné un certain temps, qu'on a pu reprendre son souffle et

qu'on regarde autour de soi... on remarque qu'en Hollande, il y a des moulins à vent et des tulipes. Il y a même des Rembrandt!

Pendant ce temps, tous ceux qu'on connaît sont occupés à visiter l'Italie... à vanter les merveilles de ce pays. Cependant, si on passe sa vie à pleurer ce voyage manqué en Italie, on se prive de profiter pleinement de toutes les beautés uniques de la Hollande! Ce poème m'a inspirée et aidée à mieux apprécier le privilège que la vie m'a offert: celui de pouvoir visiter un pays que tant de personnes ignorent.

Aujourd'hui plus que jamais, j'adore mon voyage et j'en remercie Joanie, mon ange, d'être mon guide... J'ai visité la Hollande et le 3 octobre 1997, je suis partie pour l'Italie. Réflexion faite, le bonheur n'est pas davantage en Italie qu'en Hollande. Il est dans notre esprit et notre cœur. On voit certes avec les yeux, mais on apprécie avec l'esprit et le cœur...

Kathy Chouinard

Centre La Relance, CS des Hautes-Rivières

Enseignante: Sylvie Sicotte, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu

Nous n'avons pas pu retrouver Louis Rodrigue, du centre Le Phénix (Syndicat de l'enseignement des Deux Rives, Commission scolaire des Découvreurs), gagnant du Coup de cœur 2005-2006. Son enseignante, Aline Ross, se souvient toutefois que le texte qu'il avait soumis pour le concours était remarquable, tant par l'originalité du thème abordé que par le style employé.

3. Vol par schizoïdie Coup de cœur 2006

« Certains humains sont nés pour un petit pain, parmi eux, quelques-uns en sont devenus à ce point malsain par leur avidité et la convoitise de la situation d'autrui, qu'ils en sont venus à en concocter des plans qui, croyez-moi, sont tout ce qu'il y a de plus déviant. »

Un ivrogne en réflexion, lors d'une crise existentielle

À tous les incapables...

Salut, mon nom est John, et je profite d'un de ces rares moments de lucidité pour vous saluer, vous tous, êtres humains. Je crois qu'il serait préférable que mon ami Éric vous raconte ma petite aventure...

Tout va bien pour John. Au bureau, les secrétaires sourient, les collègues sont gentils et les succès se multiplient. Malgré le fait que John vit encore chez sa mère à 23 ans, rien ne l'empêche d'avancer et de vivre ses rêves à fond! Comme il le répète si souvent à ses collègues: « Ma situation est temporaire, à chacun sa galère mon frère. » John a été promu assistant-chef estimateur de l'est du Canada, il n'y a que deux semaines, juste devant le gros Roger et Ludevic, le plus ancien du bureau, à la suite de plusieurs exploits remarquables dont le dernier est d'avoir estimé une foule de 20 326 personnes à 32 personnes près, lors de la manifestation des hommes divorcés pour l'allaitement. Du jamais vu dans les huit dernières années!

Ça plane pour Johnny! Parfaitement heureux comme dans le cliché: « Y'a une odeur de bonheur, viens pas gerber dans mes fleurs. » Nous sommes samedi le 3 juillet, à vous de vérifier sur vos vieux calendriers quelle année c'était... Soirée d'été idéale pour une fiesta, probablement la 2000^e cette année; les gens du bureau aiment la fête! Tout le monde y est, à commencer par notre hôte, Marc-Antoine, ami d'enfance de John, fidèle serviteur des forces armées canayennes, 5^e meilleur de son cours de tir en de plus belles années, jusqu'au moment où une balle perdue n'atteigne la partie inférieure droite de sa boîte crânienne... Ce jour-là, il est devenu mi-humain, et mi-atteint du syndrome Gilles de la Tourette, qui consiste à insulter les autres à répétition,

et ce, sans raison... Une bénédiction dans certaines soirées arrosées ! Parmi le monde que je connais, il y a Lucie, l'allumeuse du bureau qui se tape 11 mots aux 10 minutes, secrétaire choisie par le patron sans même avoir passé d'entrevue, excepté celle à stores fermés, entrevue que le patron a curieusement oublié d'inscrire dans les archives... Il y a aussi Roger, vieux cochon avec ses farces de caleçons, mamelons et suçons. Il ne faut pas oublier Eugène, Jean-Yves, Karina, Josée, Bernard, Ludevic, et j'en passe... J'estime que nous étions environ 27 à cette soirée, y compris moi-même.

Je suis à la cuisine avec John, Roger, Marc-Antoine et Ludevic.

Voulez-vous une bière les boys ? nous demande Ludevic. Certainement mon gars, une pour moi et une pour notre nouvelle vedette John, « assistant-chef estimateur de l'est du Canada ». Bravo mec, lance Ludevic d'un ton plus que sincère. Tu nous as dépassés de peu pour ce poste, moi et Roger, mais tu le mérites certainement jeune prodige. À la tienne ! À ce moment précis, Marc-Antoine y va d'une séance de tourette : « mangeur de peanut, mangeur de peanut, mangeur de peanut... ». Stop ! dit John d'un ton poli, mais concis... Mais Marc-Antoine continue de plus belle : « avaleur de balle, avaleur de balle, avaleur de b... ». Peux-tu nous lâcher un peu Marc-Antoine, ajoute Roger. Il rétorque : « y avait une balle de fusil dans ta bière mon frère ! » en regardant John. Qu'est-ce que tu dis là ? Non, rien, excusez-moi les gars, vous savez que j'ai pas beaucoup de contrôle sur mes pensées et paroles, surtout quand j'bois, ça m'prend encore plus souvent !

La soirée avance et les cerveaux reculent. Mais, depuis une demi-heure environ, quelque chose de vraiment bizarroïde semble s'être mystérieusement produit chez mon ami John, et il n'arrête pas de se ronger les sens... Il interprète tout de façon difforme. Il s'assied dans le corridor qui mène à la chambre des maîtres, la tête entre les genoux. Non, ça ne tourne pas, non, il n'a pas trop bu le conard. En fait, il ne s'est jamais senti comme ça, même dans le pire des débauches. Les conversations ricochent de partout et semblent toutes finir dans ce foutu couloir, exactement comme si chaque parole était une boule de billard jouée en angle parfait par un pro de la baguette, et qu'elle finisse inévitablement par aboutir dans ce tunnel ultime d'où il se sent prisonnier ; un vortex de paroles transformées en poignards volants. Le problème est que John se met à focaliser sur des bouts de phrase... « John #%= mort @Z& moins de un zzz ! » ou « %@foÛ?u!? estim@teur * +&\$ de mes femmes @#* » ou encore « ?%\$ lèche \$Q%@ du p@tron #*\$ » Pauvre John !!! Paranoïa et interprétations parallèles schizo-paranormales ; voilà ce qui est fâcheux. John a probablement ingéré quelque chose de

louche! Si vous saviez toutes les données qui me sont venues à l'esprit: colle, guacamole, champignons, pilule du bonheur, bidule du malheur, motrin 246, PCP, LSD ou THC... Aucune idée! Seulement des scénarios incongrus comme visualiser John en train d'avaler, inhaler, siphonner ou aspirer une substance illicite... Jamais dans 100 ans! Du moins pas depuis deux ans, quand il a enfin cessé de se conduire en adolescent stagnant.

Quelque temps après, mon pauvre Johnny vient me trouver, mou comme une compote de prunes, il met sa main gauche sur mon épaule droite:

– Éric, mon ami, *help me* Éric SVP; ils conspirent tous pour m'enlever la vie.

– Qui ça merde?

– Tous, tous sauf toi, à moins que... Ah! Toi aussi, maudit traître!

Insulté, mais compatissant de son état, je lui réponds calmement:

– Hey, hey, Johnny, calme-toi mon p'tit Johnny mon ami, tu sais que j'ai toujours été là pour toi et vice versa et bla bla bla...

– S'cuse moé batince, c'est que j'badtrip man, on dirait que j'ai pris ben du stock, mais j'te garantis que j'fais pu ça, à part 4 ou 5 bières, pis tu sais ben que ça l'a pas de quoi faire zigner un grand-père.

– Penses-tu que quelqu'un t'aurait joué un tour?

– J'sais pas mais peu importe, ça reste qu'y a vraiment un complot, tein par exemple, quand j'tais assis dans l'couloir tantôt, j'ai entendu clairement Lucie dire: « John sera mort en moins de un ».

– Ben voyons donc!

– J'te l'dis Éric.

– Tu sais bien que c'est impossible, nos amis sont pas des fans de Charles Manson! Mais j'vais quand même aller vérifier.

– Non merde, ça pourrait faciliter leur plan!

– John, fais-moi confiance, je reviens dans maximum deux minutes pis en plus j’nous ramène une bière!

De retour du frigo, je file discrètement au salon et accroche Lucie par la sacoche pour l’emmener à l’entrée arrière, loin des oreilles et des yeux de quiconque. Humilier John devant tout le monde était tout sauf mon but.

– Lucie, aurais-tu parlé de John tantôt?

Avec son air de Dolly Parton mixé d’une insuffisance intellectuelle, elle me répond :

– John, c’est qui ça John?

– Ben John, voyons, le gars avec qui tu travailles au bureau à tous les jours, le gars qui a son auto stationnée à côté de la tienne, voyons! (La terre appelle Pluton, la terre appelle Pluton... Est-ce qu’il a quelque chose dans ces ballons?) « Ça, j’ai gardé ça en dedans, mais c’était tentant j’vous dis. »

– Ah, oui... Je vois, John. C’est drôle, parlant de John, tout à l’heure je m’obstinais justement avec Eugène sur la date de la mort de John Lennon; lui il disait 80 ou 81, et moi je disais 1931, je suis sûre que j’ai raison, j’ai toujours été bonne dans les chiffres.

– C’est beau Lucie, salut. De toute évidence, John a dû entendre un bout de cette conversation et la déformer... Je ne vois pas autre chose!

Je retourne voir John avec la bière promise.

– Hé John, ça va mieux?

Il me fixa alors comme jamais personne ne l’avait fait, les yeux ronds comme des biscuits Ritz.

– Je t’ai entendu discuter avec Lucie, la sauterelle du bureau, je vous ai entendu prononcer mon nom, parler de mort et de 81 \$. C’est ça hen, vous avez fait un complot à la Jean Chrétien, et pour quelques brins d’oseille, vous allez m’extirper de votre cercle à perpétuité, voire m’éliminer ou au mieux me pendre par les cheveux!

– Pas du tout John, tu y es pas du tout!

– Ah non, dit-il en tremblant et en bégayant, le front pleurant de sueurs; c'est quoi ça d'abord?

Les trois secondes qui suivirent me semblent encore presque aussi pénibles que trois minutes que j'avais un jour passées à m'obstiner avec un sursyndiqué de la RTC borné du fait que son salaire valait bel et bien trois fois celui d'une infirmière. C'est alors que survient l'événement des événements: par la plus intransigeante des coïncidences, Roger, le vieux cochon s'amenait juste à côté de nous... POUF! Un bruit si assourdissant qu'un sourd-né aurait entendu pour la première fois. Roger avait pris le vieux fusil à blanc de notre hôte Marc-Antoine dans le sous-sol et décidé de faire changement en substituant une habituelle farce de cul par une réelle farce de con. Le véritable problème c'était pas vraiment ça! C'était plutôt John évanoui et aussi pâle qu'un albinos qui a passé sa vie sans voir le soleil; je ne l'aurais pas reconnu si ça aurait pas été de son bouton véreux qu'il porte fièrement au-dessus de son œil gauche. En panique extrême, pas d'autres choix que j'ai eu que de composer à l'instant le 911. « Oui bonjour, pour quelle ville? » me répond un robot féminin. « Cherchez- vous un numéro de commerce ou de résidence? » Pauvre imbécile que je suis, dans mon état de stress névrosé, j'ai dû faire le 411. Je raccroche et compose enfin le bon numéro, avec Roger en arrière-plan en train de déblatérer sur le fait que l'ambulance coûtait 62 piastres à chaque appel et que tout ça c'était la faute à l'aile droite de l'ancien sous-conseil municipal; comme si c'était le temps de disjoncter sur la politique, pendant que notre ami agonise sur le plancher avec de la broue qui lui sort par les narines... Pauvre con de Roger, avec son sens aiguisé des priorités.

– Roger, va donc faire ton spectacle ailleurs, ou bien ça va mal finir.

En attendant l'ambulance, pas d'autre choix que de veiller sur John, pauvre lui, les yeux à l'envers et la bouche en train de marmonner « êtres de l'hyper-espace, ne venez point m'emporter » ou ben encore pire « Je suis agressé par un escadron de teletubbies^{mc} téléguidés. À l'aide, terriens du clan des vulcains ». Ouch! Mon ami avait vraiment changé de fréquence, mais je commençais à me demander si le bouton pour revenir au bon poste ne s'était pas cassé, ou du moins s'il serait réparable en bout de ligne. L'ambulance arrive 38 minutes après l'appel, comme ils disent aux nouvelles. Les deux professionnels surconfiants en chienne de garage bleue sortent de leur cube jaune; « où est-il, où est-il? » Ils ont l'air pressé comme si 12 secondes allaient changer quelque chose sur 38 minutes, qui donnent en fait 2 280 secondes... Quelle paire d'imbéciles! Le problème, c'est pas que

j'en veux aux ambulanciers, mais plutôt à tous ceux qui ont écouté l'émission « Urgence » quelque part entre leur enfance et leur adolescence et qui ont choisi leur métier principalement à cause de leur attrait pour leur programme préféré... Par contre, ça m'aide à comprendre pourquoi y a des malades qui se déguisent en « SPOK » dans les conventions de « Star Trek ». En tout cas... Les deux clowns sortent leur civière et embarquent John, ils mettent ensuite les sirènes et filent à toute allure; quelques voisins qui regardaient la scène de leurs balcons rentrent à l'intérieur, en espérant au fond d'eux-mêmes que ce genre d'événement se produise à nouveau, afin de leur procurer d'autres sensations fortes qu'ils ont l'habitude de récolter par la grande culture du voyeurisme socialement accepté; la télé-réalité.

Le lendemain, un appel à l'hôpital Ste-Marie du Bon Conseil, où les ambulanciers ont emmené John... La secrétaire me répond: « Non, Mr. John Tardif est parti ce matin ». C'est alors que je réalise que la seule option pour avoir des nouvelles de Johny est un appel chez eux, au risque d'affronter sa maman, la gentille et aimable Béatrice.

– Bonjour M^{me} Tardif, est-ce que John est là?

– Hypocrite, sale petit hypocrite, fais pas semblant que t'es pas au courant Éric, fils de ta mère, femme bourgeoise et vaniteuse... Johny, mon petit Johny, n'est plus.

– Quoi?

– Il a perdu la raison et ce serait surprenant qu'il revienne; la seule chose qu'il a pu prononcer dans les dernières heures c'est: « Ils sont venus me chercher, les hommes bleus avec leur capsule jaune ».

J'avais pitié de Béatrice, pauvre maman de John, je sentais le désespoir et la panique dans sa voix tremblante; j'aurais même accepté de la consoler si elle ne m'haïssait pas autant.

– M^{me} Tardif, ne vous en faites pas, John est fort, je suis sûr qu...

– Non, non, non, non, non! qu'elle beuglait en pleurant. Elle ajoute: « deux spécialistes en neurologie ont scanné son cerveau et ils sont unanimes: John est victime d'une apoplexie névralgique qui serait causée par une consommation de LSD en grande dose, suivie d'un choc nerveux spontané. Le choc qu'il a subi a provoqué une combustion instantanée de son liquide

cervi-adrénalique, qui s'est mélangé au LSD... Il s'est produit un peu comme le big bang, mais à l'échelle de sa cervelle... Tout ceci a transformé John en légume sur deux pattes... La seule petite chance d'y remédier serait de retirer le caillot de LSD qui s'est formé et qui est coincé en dessous du nerf mitoyen cervical; les chances de réussite de ce type d'opération sont supposément inférieures à 10%... Je suis désespérée!! Pourquoi l'avez-vous entraîné à reprendre de la drogue? Vous saviez que c'était néfaste pour mon petit John!

– M^{me} Tardif, je vous promets solennellement sur la tête de mon grand-père Géraldin que je n'ai rien à voir là-dedans.

– La police va faire son enquête et si t'as quoi que ce soit à te reprocher p'tit morveux, j'te conseille de nous l'cracher maintenant! Décidément, l'épreuve n'avait pas ramolli la mère de John...

Quelques semaines plus tard, aux bureaux de « Estimation Power inc. »...

Je suis là lassé, inefficace, marqué par la tragédie qui a frappé mon ami qui réside maintenant à l'institut pour attardés mentaux Gilbert-Bécaud, institut ayant fait l'objet d'enquêtes pour violence envers des patients six fois déjà, depuis son ouverture il y a deux ans. Moi, je suis le bouche-trou du bureau; toutes les jobs sales je me les tape; comme aller déchiqeter les brouillons ou les contrats expirés... Les choses ont changé au bureau depuis le départ de Johny; l'atmosphère est malsaine, entre autres parce que plusieurs membres du personnel ont obtenu une promotion reliée directement avec la substitution du poste que John occupait... Ludevic a eu le poste d'assistant-chef que John venait tout juste d'obtenir, Roger a par le fait même obtenu la job de Ludevic à l'aile marketing (et la hausse de salaire qui va avec), Josée a eu le poste de Roger, Josianne celui de Josée... Un effet domino qui a frappé onze postes. Ce qui m'agace ce n'est pas vraiment que certaines personnes bénéficient de la situation, mais plutôt que plusieurs sont de tout sourire comme si de rien n'était, ou pire encore, comme s'ils avaient mérité leur ascension. Pour ma part, j'ai refusé toute promotion reliée au départ de John, par conscience, du moins je pense; excepté si je mets mon manque d'ambition dans la balance.

Un lundi matin ordinaire, encore en mission pour déchiqeter du papier... Je suis sur le point d'insérer les premières feuilles pour leur dernier voyage. ((John)) Non, ce n'est pas une apparition, mais seulement Roger et Ludevic en train de jaser en privé, dans la pièce d'à-côté où sont archivés des

documents de comptabilité. Trop curieux, je tends l'oreille en prenant soin de ne pas faire la moindre parcelle de son.

– Non Roger, fais-toi en pas, y vont jamais fouiller plus loin, certain.

– T'es sûr?

– Écoute-moi ben, c'est la dernière fois qu'on en jase. Ils ont déjà conclu l'enquête. John consommait comme un dévergondé dans le passé, ça lui a même valu un casier y a quelques années!

– En tout cas, t'avais raison Ludevic, le coup du gun à blanc ça l'a achevé, mais sauf que ça m'a foutu une maudite chienne.

– J't'avais dit que ça marcherait, le site clandestin sur lequel j'ai pris ma petite formule était clair là-dessus, 1 capsule suivie du choc nerveux dans les 3 heures qui suivent, taux de réussite de 80% mon chum.

– T'as pas de remords toi des fois?

– Pff! T'es-tu malade ou quoi? C'te jeune blanc bec de p'tit John nous a volé nos postes successivement un après l'autre, on a juste repris ce qui nous appartenait avec un p'tit intérêt... Là c'est fini on en parle plus, c'est trop risqué.

Je suis maintenant seul avec leur arnaque... J'ai une peur incroyable qu'ils ne se rendent compte que je suis au courant de leur sordide plan et que je sais tout de leur complot sadique. Moi qui avais déjà peur d'avoir peur... Comment prouver une telle chose? Si je vais à la police, ils risquent de m'interner moi aussi, tellement tout ça semble invraisemblable! Semble-t-il que la mère de John a recommencé à trouver sommeil dans les derniers jours... Pas question d'aller la tourmenter cette bornée avec des histoires à dormir debout. Ça changerait rien de toute façon. Chacun sa route, chacun son chemin, désolé mon John, j'ai pas les couilles pour dénoncer cette magouille. « See you au paradis mon ami. »

*Louis Rodrigue
Centre Le Phénix, CS des Découvreurs
Enseignante: Aline Ross, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives*

Plus de cent cinquante élèves ont participé en 2006-2007. Mélissa Ferron (centre Saint-François-Xavier, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges, Commission scolaire du Chemin-du-Roy) avoue qu'elle ne s'attendait pas à gagner et encore moins à ce point, elle qui avait participé « pour l'amour des mots, qu'elle écrit avec son cœur », comme en témoigne ce texte qu'elle a rédigé pour présenter son œuvre :

Mes mots, mes chers mots.

Je me souviens de vous, d'une enseignante, de quelques lettres que je devais composer pour un concours qui ne me disait rien.

Cette femme croyait en vous et en ma façon de jouer avec vous, je me suis donc lancée.

À cette époque, je voulais avoir ce bout de papier que l'on appelle diplôme, je voulais trouver l'amour, un avenir. Je voulais construire ma place avec les outils que le temps m'apportait, finalement je voulais être bien dans ma peau.

J'ai composé et recomposé mes façons de voir la vie. Vous savez mes mots, mes lettres que je vous aime.

Vous ne m'avez jamais quittée, grâce à vous j'ai gagné, je me suis remplie de fierté et c'était la fête dans tout mon corps. Parmi toutes les écoles des adultes de la province, nous étions les meilleurs, du coup, je croyais plus en mes capacités à relever les défis.

Maintenant, mes chers mots, j'ai deux papiers que l'on appelle diplômes pour mes études secondaires et professionnelles. Je suis une préposée aux bénéficiaires, je suis mariée et je vais bientôt fonder une famille dans cette jolie maison que nous avons choisie.

Et je vous retrouve encore en parcelles de lettres, je vous acrostiche, je vous vois même endormie. My love, je m'y love les mots, maintenant et pour toujours.

Mélissa a marqué la mémoire des personnes qui l'ont accompagnée, et son enseignante de l'époque, Christiane Asselin, se souvient d'une jeune femme attachante :

La classe est pleine. J'offre un cours de grammaire aux élèves de la 1^{re} à la 5^e secondaire. Mélissa Ferron est en alphabétisation avec Jocelyne Hébert, son enseignante, aussi éprise qu'elle et moi du verbe et de la poésie. Avec la permission de Jocelyne, pour qui elle compose des dizaines de poèmes, Mélissa assiste donc à mes cours. Jocelyne la sait en quête de gens qui savourent l'écriture. Si la matière ne l'interpelle pas vraiment, les mots le font allègrement. C'est par cette porte que nous entrons dans son univers où se bataillent des centaines de textes qui veulent sortir... Elle en écrit sans relâche et nous les partage comme des trésors qu'ils sont.

Le concours est annoncé. Évidemment, je le propose au groupe de jeunes que je considère comme des artistes. Certains sont musiciens sans guitare, d'autres chanteurs sans parole et enfin, quelques-uns poètes sans papier. Plusieurs élèves s'inscrivent.

Mélissa travaille fort. Les émotions jaillissent avec une application nouvelle. C'est ainsi qu'elle remportera le prix. L'épopée de ce voyage à Montréal est gravée dans nos mémoires. Mélissa voit tout, photographie tout, cause de tout.

Après la lecture de son texte, le brin de tristesse qui voilait parfois son regard est devenu soleil levé. Elle signe des autographes à chaque personne de la salle, mais pas n'importe comment : un poème exclusif pour chacune !

Oui, ce jour-là, Mélissa Ferron, qui se tenait en marge du monde, y est véritablement entrée, par la plume et par l'amour des mots, mais aussi par ce concours qui lui a permis d'approfondir l'une et d'exister par l'autre.

4. Mots fusionnés Coup de cœur 2007

Petit jardin de souvenirs, j'ai parsemé des fleurs pour les couleurs de mes jours, pour la beauté de moi-même.

Toi, petit soldat de pierre, tu guides mon cœur dans les éclats de granite, parcourant mes fantaisies multiples.

Mon retour aux études me ramène à toi, comme chacun de mes pas dans la jungle de la vie complexe.

Des chiffres en forme de lettres, des lettres en forme de mots.

J'ai de la difficulté, car quand tu n'es plus là, je ne trouve aucun sens à ma destinée, je me refoule dans d'innombrables cahiers pour te trouver en parcelles de lettres. Je t'acrostiche, je te vois, même endormie.

Tu m'*alphabétises* dans la folie, tu me jures d'être mon ami, d'être là, aussi présent que les cheveux sur ma tête.

J'ai peur que tu cesses d'exister, que tu trouves une autre tête à tourmenter.

Elles chantent, les douces paroles, quand je coagule les raisons de t'aimer. J'amorce la réussite, mais toi et moi avons peur du dehors. « Comprendront-ils? », nous sommes-nous dit...

Mes 20 ans sont arrivés. Tu sonnes la porte de mon église et je t'épouse. Je vous épouse. Mots, en rafale dans ma tête, mots qui me manquent et que mes doigts brûlent de composer.

My love. Je m'y love les mots.

Mélissa Ferron

Centre Saint-François-Xavier, CS du Chemin-du-Roy

Enseignante : Christiane Asselin, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges

Le Coup de cœur 2008-2009 a été décerné à Francisco Ales Gonzalez, dont la prose a été retenue pour son originalité parmi les 350 textes soumis à l'examen du jury. Francisco a pondu une nouvelle aussi bien ficelée que colorée qui révèle les ingrédients essentiels à une bonne recette. L'auteur, qui terminait à l'époque sa cinquième secondaire au centre L'Avenir (Syndicat de l'enseignement de la région des Moulins, Commission scolaire des Affluents), se présente ainsi :

Je suis arrivé au Canada en octobre 2003. Après plusieurs petits boulots et avec l'aide de Francine Lemieux d'Emploi-Québec, je suis retourné aux études afin d'obtenir un meilleur avenir. Ce texte n'était qu'un exercice de français que j'ai écrit pour rendre plus agréable sa correction à mon professeur, David Leduc, qui m'a poussé à le présenter au concours. Après une réécriture et quelques lignes supplémentaires, j'ai enfin remis mon histoire une semaine avant la clôture des inscriptions.

Le jour du dévoilement, le directeur du centre L'Avenir, M. Vachon, m'a fait toute une surprise en l'annonçant devant tous les enseignants et tous les élèves réunis pour l'occasion au réfectoire. Ça a été une expérience magique et le voyage à Québec pour la remise des prix, avec mon épouse, un moment inoubliable. D'autant plus inoubliable que j'ai fait de ce moment « notre moment » en lui demandant sa main devant l'assemblée présente. La chance m'était donnée de remercier tous ceux qui œuvrent pour l'éducation ainsi que ma femme pour son inébranlable confiance.

La suite est tout aussi merveilleuse, j'ai réussi mon examen d'entrée à l'école des métiers de l'aérospatiale de Montréal et, DEP en main, je me suis lancé à la recherche de mon emploi de rêve. Je suis fier aujourd'hui d'être monteur mécanique en aérospatiale, au service de la société MDA depuis un an et demi. Je fabrique des satellites de communication à côté de gens formidables, comme M. Lacoste, qui ont travaillé à la réalisation du bras canadien.

Je suis devenu citoyen de ce pays. Il m'a permis de réaliser mes rêves et ces gens ont aidé à ma réussite en m'accompagnant dans mes efforts. Encore une fois, merci à toutes et à tous.



David Leduc, Francisco Ales Gonzalez, JiCi Lauzon.

D'ailleurs, son enseignant David Leduc se souvient très bien de cet élève :

C'est incroyable comment les mots voyagent et nous permettent de vivre des expériences aussi riches que diversifiées. C'était en décembre 2008, un matin comme les autres dans la routine des dernières journées avant les vacances de Noël. Certains élèves s'efforçaient de trouver des idées géniales pour leurs compositions; d'autres se

demandaient à quoi pouvait bien leur servir le participe passé employé avec avoir dans la vie!

Sur mon tableau noir, dans la colonne «CORRECTIONS», il y avait le nom de Francisco Ales Gonzalez. Je me suis rendu à son bureau pour corriger son texte de révision grammaticale... mais ce qui m'attendait, c'était un petit bijou d'imagination à la fois rafraîchissant et naïf (dans le beau sens du terme). À côté de la colonne «CORRECTIONS», il y avait l'affiche Ma plus belle histoire. J'ai incité Francisco à soumettre son texte...

Imaginez... Il n'était pas certain de la qualité! Finalement, après quelques jours de réflexion, il m'est arrivé avec une version revue et améliorée, celle que vous pouvez lire dans ce recueil. Nous avons expédié le texte au syndicat à la date limite... comme une bonne transaction au hockey qui permet d'aspirer à la coupe Stanley! Au cours des années, il y a toujours eu un moment où le texte de Francisco a eu des échos. Par exemple, le chanteur Thomas Hellman a déjà lu Le piment rouge masqué lors d'un événement à Montréal.

Je suis très fier et très heureux d'avoir pu côtoyer Francisco. Il créait une belle atmosphère dans la classe et prenait part à une multitude d'événements en dehors des cours. « Les mots valent la peine qu'on les vive », disait Vigneault. En voilà un bon exemple.

5. Le piment rouge masqué Coup de cœur 2009

À ma louve

Avec tout mon amour

Le secret de la réussite consiste à bien choisir ses ingrédients. Le respect de la recette est primordial. Les quantités et le temps de cuisson ont une incidence directe sur le résultat final. Les épices sont les notes de musique qui viendront ponctuer la partition de saveurs qui composent votre plat. Tous les « GRANDS CHEFS » vous le diront : l'ordre et la discipline font partie des règles de base dans toutes « les cuisines » dignes de ce nom et c'est ainsi tous les jours. Mais il arrive parfois que...

Il faisait assez beau ce jour-là, une journée ensoleillée suffisamment fraîche pour ne pas avoir à ouvrir la fenêtre. C'était bien avant l'heure du repas, la maison était encore calme comme chaque avant-midi. Tout laissait penser que le jour s'écoulerait tranquillement dans cette « pratico-pratique » cuisine suédoise assemblée... Qui aurait pu imaginer qu'un drame culinaire allait mettre son nez dans la farine ? Personne... Non, pas même les ingrédients présents qui s'apprêtaient à vivre un méli-mélo digne d'un plat de nouilles asiatiques. Tous étaient arrivés dans le calme le plus complet et en ordre devant le chaudron. Tous, à part peut-être trois jeunes patates qui ne respectaient pas la file d'attente. Leur jeu allait, malgré elles, être l'instigateur de cette funeste aventure. Le fait que ce soient des pommes de terre « nouvelles » n'allait pas excuser leur sottise.

Le regard réprobateur de l'assistance n'avait pour effet que de les amuser davantage et venir nourrir leurs railleries, ce qui choquait, car personne avant n'avait osé sortir du moule. Un tel comportement était impensable et, entre sauts et bousculades, l'inévitable survint : la plus maladroite des trois tubercules s'em mêla les germes et tomba dans l'huile qui frémissait d'impatience. Ce légume venait, par accident, de bouleverser l'ordre établi. Le gros navet, qui venait de perdre sa place, protesta. Cela faisait des années qu'il occupait cette place, derrière l'oignon, mais devant la carotte qui venait de se râper le coude en glissant sur le comptoir de marbre noir. Qu'allait-il se passer maintenant ?

Les légumes se tournèrent alors vers le chou-fleur qui faisait office de juge dans les cas délicats, chacun y allait de son commentaire dans un brouhaha grandissant afin de l'interpeller. Le vieux sage, amer comme du chocolat noir, ne sut que dire, jamais telle situation n'avait eu lieu auparavant. Comment se sortir de cette salade? Les avocats, d'habitude si loquaces, faisaient une face de fruits confits. L'aubergine, avec son cœur d'artichaut qu'on lui connaît, avait des papillotes dans l'estomac. Toute cette déconfiture exhortait le citron vert, il était pressé de montrer quel fin limier il était. D'autres, au contraire, s'amusaient de voir cette affaire prendre comme une mayonnaise. C'est le cas du céleri, qui se payait une bonne tranche de rire avec ses acolytes, avec ses réflexions comme: « Battez-vous, ça fera une macédoine! Les carottes sont cuites! Plus il y a de fous, moins il y a de riz! Dessers le cerf et sers le dessert! » Les lentilles convergeaient vers l'endroit d'où provenait toute cette agitation.

L'opinion des pignons ne comptait pour personne; la tomate, saupoudrée de doutes et inquiète, mijotait dans son jus en se demandant pourquoi on en faisait tout un fromage. La citrouille, bonne pâte, mais pas vieille croûte pour autant, voyait que ça tournait au vinaigre. « Ras-le-bol! » se dit-elle.

C'est alors que l'extraordinaire survint, venu de nulle part, pour ajouter son grain de sel, le piment rouge masqué apparut comme un cheveu sur la soupe. Nos amis vitaminés qui cuisaient de trouver une solution, poussèrent un fumet de soulagement, celui dont la robe ensoleillait nos ratatouilles avait-il la solution?

– Mes frères! Inutile de vous brouiller ou de vous battre comme des œufs, dit-il avec assurance. Que ceux dont la chair est ferme y aillent en premier afin qu'ils cuisent plus longuement, les autres suivront quelques minutes après.

– Assurément, dit la crème, sûre d'elle.

– Pourquoi n'y avons-nous pas pensé avant? s'indigna un grand nombre.

– Ça sentait le roussi! s'exclama un autre.

C'est alors que reprit la tambouille, aucun ne manqua de saluer le héros de ce plat, il n'avait pas fait chou blanc et, grâce à lui, tout finit à point.

*Francisco Ales Gonzalez, 2^e cycle / Préparation aux études postsecondaires
Centre L'Avenir, CS des Affluents
Enseignant : David Leduc, Syndicat de l'enseignement de la région des Moulins*

Diane McNicoll, de Chambord (centre L'Envol, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon, Commission scolaire du Pays-des-Bleuets), a vécu des années de grands bouleversements avant de voir son texte reconnu en 2009-2010. Il y eut d'abord la perte de son emploi chez Louisiana Pacific : elle se retrouvait tout à coup avec rien devant elle. Puis, en 2007, sa petite-fille recevait un diagnostic de cancer :

Je pleurais, je mangeais, je ne voulais plus me coucher et je ne voulais plus me lever. Je n'avais plus le goût à rien. Ma petite-fille demeurait chez moi et je m'occupais d'elle jour et nuit, car elle était gavée 20 heures sur 24. La voir ainsi, intubée, sans cheveux et sans force m'a permis de me relever et cela m'a conduit à un retour aux études. Je savais qu'il y avait des programmes pour les pertes d'emploi et mon ex m'a encouragée. En 2009, j'ai participé au concours et j'espérais me retrouver dans le livre des plus belles histoires. Imaginez ma surprise en entendant mon nom dans le haut-parleur de l'école. J'ai été très émue. Ma petite-fille a été ma source d'inspiration, parce que depuis sa naissance, nous avons un lien très spécial et j'ai aussi le bonheur de l'avoir près de moi. En pensant à elle, les mots se sont mis à courir sur le



Diane McNicoll, Lydia Boucharde Paradis (petite-fille), Claudie Laroche.

papier ; une bonne thérapie. Remporter le Coup de cœur n'a rien changé dans ma vie sur le plan académique, mais, sur le plan personnel, je suis fière de moi, car mon estime de soi n'était pas très haute à ce moment-là. Ensuite, j'ai terminé ma 5^e secondaire et je me suis inscrite à un cours d'éducation à l'enfance. Je suis fière de moi d'avoir réussi mes études. Actuellement, je travaille avec les personnes âgées et à temps partiel en garderie dans des milieux familiaux. Dans un proche avenir, j'espère me trouver un troisième emploi mieux rémunéré. Tous les soirs avant de m'endormir, je demande la protection de ceux que j'aime à Jésus et à mon ange gardien et je pense qu'il faut mordre dans la vie à pleines dents.

Son enseignante de l'époque, Claudie Laroche, nous décrit ainsi le « parcours d'une battante » :

Diane McNicoll est une fonceuse. Elle a effectué un retour aux études après la perte de son emploi. Retourner sur les bancs d'école, ce n'est jamais facile et encore moins à l'aube de ses 48 ans. Ainsi, de son cheminement scolaire jusqu'au professionnel, rien ne lui a été donné, mais elle n'a jamais abandonné. Par ailleurs, sa vie personnelle aussi a connu des chambardements. Cette femme a traversé plusieurs épreuves qui auraient pu décourager n'importe qui, mais pas elle.

En effet, la vie n'a pas été tendre avec Diane, cependant, ces difficultés ont su, je crois, la rendre plus forte. Cette dernière frappe du destin, le cancer de sa petite-fille, a été dévastatrice, mais encore une fois, Diane s'est relevée. Et finalement, son petit trésor a connu la rémission.

MPBH était pour elle l'occasion de libérer en mots ce qui, parfois, s'avère trop difficile en paroles. Le travail s'est révélé ardu, l'effet saisissant et le résultat, ô combien libérateur !

Merci de nous avoir permis d'entrer, l'espace d'un court moment, dans ce monde vibrant d'émotions.

L'histoire soumise par Diane McNicoll a même eu des répercussions dans la presse locale. Le 23 mars 2010, Daniel Migneault, chroniqueur à l'Étoile du Lac, soulignait que : « En effet, il faut beaucoup de persévérance et de courage pour effectuer un retour aux études. » C'est ainsi que la vie apporte souvent son lot de contradictions. D'une vie bouleversée, tant du point de vue personnel que professionnel, est née l'inspiration qui a redonné l'espoir à une grand-mère et nous a donné le texte que voici :

6. Le courage d'une championne Coup de cœur 2010

Elle court dans tous les sens, enjouée.
Elle est amusante, excitée,
Assise dans son fauteuil préféré,
Couchée par terre, allongée.

Moi, souriante, je la contemple ainsi,
Déployée sur le dos, si jolie.
Je regarde ma petite-fille adorée,
Ma belle aux yeux bleu azuré.

Elle observe d'un regard étonné
Son petit ventre, plus gros d'un côté.
Je m'assois près d'elle, consternée.
Je l'examine à mon tour, hébétée.

Du haut de ses trois pieds, elle me dit :
« Bientôt, il va me falloir un appui. »
Elle, qui n'a pas encore cinq ans,
Je la serre et l'embrasse tendrement.

Tous les soirs, brûlante dans son lit,
L'angoisse s'installe pour la nuit.
Elle tousse sans pouvoir s'arrêter.
Et moi, dans mon lit, je suis réveillée et troublée.

Courage, je suis toujours là

Après tous les examens passés,
Des mois s'écoulaient sans rien trouver.
Rendez-vous chez le médecin,
Aussitôt à l'urgence pour des examens.

Après une longue attente, tourmentée,
Sa petite frimousse angoissée,
Étendue sur un lit, elle se pose des questions.
Je lui dis de faire attention.

Les examens terminés, encore nous attendons.
« Le spécialiste du rein, que c'est long! »
« Deux heures d'attente, c'est l'enfer! »
Pour nous dire qu'elle a un cancer.

Une masse de la grosseur d'une tête de bébé,
Sur son rein gauche, écrasé.
Nous suffoquons de panique et de pleurs,
Mon petit trésor, amour de mon cœur.

Le cœur gros, nous repartons à la maison avec elle.
Le lendemain à sept heures, un appel.
Le médecin nous dit de nous déplacer
Au CHUL à Québec, pour la faire opérer.

Courage, je suis toujours là

Pauvre petite, elle ne comprend rien.
C'est nous les malades, elle se dit bien.
Dans son lit d'hôpital, elle s'émeut,
Pas moyen de la toucher, elle nous en veut.

En fin de journée, les médecins l'opèrent.
En chirurgie, de peine et de misère.
Une intervention d'environ quatre heures
Qui, finalement, dure sept heures.

Petit amour, piquée partout, intubée,
En la voyant, nous sommes sidérés.
Les infirmières n'en finissent plus
D'essayer de trouver des veines qu'elle n'a plus.

Enfin, dans sa chambre, elle sommeille.
Les infirmières sont des merveilles.
Elle se repose et essaie de récupérer,
Parce que la « chimio » doit débiter.

Quelques jours passent, le cauchemar renaît.
Elle rejette sa nourriture, la température réapparaît.
Elle pleure, elle se lamente et a mal à l'estomac.
Les médecins sont impuissants face à son état.

Courage, je suis toujours là

Ils lui enlèvent son tube à gavage,
Pour lui remettre un tube à drainage.
De son intraveineuse, sort du liquide noir et sale,
Les infirmières disent que c'est normal.

Je reste à ses côtés, jour et nuit,
Sur le divan, à côté d'elle, endormie.
Elle se réveille, se tortille et pleure.
On lui donne de la morphine toutes les quatre heures.

À l'hôpital pour une semaine,
Deux mois passent, toujours la même rengaine.
Intubée, un médicament pour stimuler l'estomac,
Et un autre pour protéger son état.

Les chirurgiens se réunissent tous les deux,
Se regardent et s'interrogent des yeux.
La décision prise, ils décident de la réopérer,
Et découvrent son intestin grêle bloqué.

La voir heureuse, c'est un enchantement.
Nous décidons de lui fêter ses cinq ans,
Avec son « papi », les infirmières et son père à ses côtés,
Qui dans un accident, meurt au mois de juin, noyé.

Courage, je suis toujours là

Le soir même, recommence le tourment,
Les joues rouges, souffrance et vomissements.
Je pleure à ses côtés, désarmée, anéantie,
Par le mauvais sort de la vie.

Au matin, une transfusion de sang,
Il faut la préparer tout doucement.
Il est impératif de commencer la chimiothérapie,
À cause des métastases, ces damnées ennemies.

Tous les jours, on lui passe des examens,
Prises de sang, échographies, pour évaluer son rein.
Elle pleure, a mal, a peur.
Je console comme je peux, mon petit cœur.

Encore deux autres mois de calvaire,
À se consulter, pour ce qu'ils doivent faire.
Quand tout à coup, est arrivée
Une docteure, qui veut la réopérer.

Le dimanche matin, en chirurgie,
Encore une laparoscopie
Encore des questions,
Une autre incision.

Courage, je suis toujours là

Après cette opération réussie,
Pâle dans son lit, endormie,
Un vrai petit soldat courageux.
Une semaine après, elle va mieux.

De retour à la maison,
Ses amis ont peur d'elle, avec raison :
Plus de cheveux et intubée par le nez.
Après un an et demi de gavage, elle recommence à manger.

Aujourd'hui en rémission,
Je suis fière d'elle, pleine d'émotions.
Avec de nouveaux amis autour d'elle,
Se regarde dans le miroir, se trouve belle.

Elle repart à toute allure, aussi vite,
Tourne sur elle-même, ma petite,
Sur le bout des pieds, face au ciel,
Qu'elle est belle !

Elle court, danse et chante,
Cette petite boule d'énergie, rayonnante,
Qui redonne un sens à ma vie,
Ma petite-fille à moi, Lydia Bouchard Paradis.

Courage, tu es toujours là

*Diane McNicoll, Préparation aux études postsecondaires
Centre L'Envol, CS du Pays-des-Bleuets
Enseignante : Claudie Laroche, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

La huitième édition a vu Colette Vézina, du centre Monseigneur-Côté (Syndicat de l'enseignement des Bois-Francis, Commission scolaire des Bois-Francis) remporter les grands honneurs. Elle se souvient très bien de son aventure littéraire :

C'est à l'automne 2010, après 18 mois d'inertie, une perte d'emploi et une dépression, que je me retrouve au centre local d'emploi pour y chercher de l'aide afin de retourner sur le marché du travail. C'est à ce moment que l'on m'offre l'opportunité de suivre une formation aux adultes me permettant d'acquérir ce qui m'aidera à me trouver un nouvel emploi.

Ayant déjà en poche un diplôme de 5^e secondaire et un DEP en coiffure qui ont trente ans d'âge, je décide de faire une révision volontaire qui ne peut certainement pas faire de tort. Quand le concours se présente, j'y vois l'occasion de m'exprimer, de jouer avec les mots et surtout la possibilité de lire les histoires des autres étudiants. C'est un projet qui soutient mon intérêt pendant plusieurs semaines et qui me donne mon premier coup d'envol dans cette expérience difficile de ma vie.

À ma grande surprise, j'apprends en mars 2011 que mon texte est choisi parmi 450 autres histoires provenant de différentes écoles. Quelle joie de découvrir que des personnes inconnues reconnaissent mon travail! Mon texte, qui amène une réflexion sur la mémoire olfactive, rappelle que chaque odeur agréable ou désagréable nous remémore une histoire.

Hasard, coïncidence ou prémonition, je ne sais comment l'exprimer, mais aujourd'hui, je travaille comme conseillère aux cosmétiques dans une pharmacie. Je suis en formation continue en ce qui a trait aux soins de la peau et en parfumerie. Je travaille donc dans un milieu qui m'allume, qui comble ma soif d'apprendre, qui est plein de petites douceurs et surtout d'odeurs.

Merci à toutes les personnes qui travaillent de près ou de loin à l'élaboration du projet Ma plus belle histoire, à votre façon, vous faites une différence dans la vie des gens. Je ne me considère pas une auteure, mais cette expérience d'écriture m'a permis de reconnaître ma valeur, d'avoir plus d'assurance et surtout de croire en mon potentiel.

La présidente du Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs (SEBF), Nancie Lafond, nous présente une femme pour qui le retour aux études et le prix ont contribué à construire une belle assurance :

Madame Vézina mérite, à bien des égards, toute notre admiration. Après plusieurs années sur le marché du travail, cette femme de tête et de cœur a pris la décision d'effectuer un retour aux études.

Au moment de s'inscrire, notre auteure était à mille lieues de penser qu'elle remporterait les grands honneurs. Avec La chasse aux odeurs, qui nous entraîne dans un monde rempli de parfums et d'images, elle a réussi à attirer l'attention du jury et à séduire bien des lecteurs.

Discrète et sans prétention, elle n'a pas dévoilé à son entourage sa participation au concours. Aussi, s'il est évident que la surprise de ses proches fut totale à l'annonce de sa victoire, leur fierté et leur bonheur étaient encore plus intenses devant son accomplissement et, surtout, son immense talent.

Hugues Laroche, de KYQ-FM, a d'ailleurs repris le communiqué émis par le SEBF à l'occasion d'un reportage sur la Semaine québécoise des adultes en formation.

7. La chasse aux odeurs

Coup de cœur

2011

Vous demandez-vous parfois pourquoi tel air vous rend très heureux, tandis qu'un autre vous rappelle un moment nostalgique? Pourquoi une saveur vous répugne, tandis qu'une autre ravit vos papilles? Dans mon cas, ce sont les odeurs qui m'allument depuis ma plus tendre enfance. Déjà toute petite, j'adorais coller mon nez partout afin de découvrir les textures et les parfums, que ce soit la lessive propre qui séchait dans la grande cuisine ou les poils soyeux et doux des petits chatons qui venaient de naître et qui embaumaient

le foin de la grange. Tel un répertoire, toutes ces odeurs amènent avec elles un épisode triste ou plusieurs événements agréables de ma vie.

D'ailleurs, il n'y a pas de meilleur endroit que le centre commercial pour retrouver cette sensation de titillement dans mes narines qui évoque à la fois autant de désirs que de plaisirs. Ce mélange d'effluves remet mes sens en éveil, le bon café aux émanations de vanille m'attire automatiquement vers la brûlerie. Ah ! c'est réconfortant comme l'aube de mon enfance où, blottie dans mon lit, j'entends les chuchotements de mes parents qui se préparent pour le travail. Tandis qu'ils s'affairent au petit déjeuner, le cliquetis des cuillères sur le rebord des tasses chante l'heure du lever pour mon frère et moi.

Mais quelle est donc cette odeur qui me ramène à la réalité? Cela ne provient certainement pas de mon café. N'en trouvant pas la provenance, je me dirige de ce pas vers la pharmacie. Il y a un nouvel assouplissant textile en solde cette semaine. Fraîcheur printanière, bruine matinale, fleurs de printemps sont autant de parfums qui m'étourdissent et me propulsent dans un immense champ de marguerites. J'attache les tiges pour en faire un collier, un bracelet et enfin une couronne. Je clame haut et fort que je suis la princesse des fleurs qui attend son prince charmant. Il n'y a pas si longtemps, c'était les pissenlits enfilés l'un dans l'autre qui faisaient office d'apparat autour de mon cou et aux boutonniers de mon chemisier. De grosses taches brunâtres couvraient mes menottes et souillaient mes vêtements au grand désespoir de maman.

Ah ! ah ! encore cette odeur sucrée et apaisante qui trouble ma recherche de fragrance. Mais d'où provient-elle? Pas sous le bouchon de bruine d'été en tout cas ! Je cherche tant bien que mal à la repérer en humant du mieux que je peux, me dirigeant d'une boutique à une autre. Je crois que ça y est ! Les brioches fumantes aux pommes et à saveur de cannelle sont maintenant ma priorité, car mes papilles s'excitent et salivent à en perdre tout contrôle. Comme ils sont doux les samedis matin de mon enfance ! Mon cousin qui habite les terres adjacentes à notre ferme m'accompagne pour le petit déjeuner. Il tient le rôle de grand frère, de gardien, de compagnon de jeux et de plus fidèle dégustateur des pâtisseries de ma mère. Au fait, je ne sais pas s'il mange toujours ce délice pour déjeuner? Cette fois, ce parfum qui m'attire et m'intrigue depuis le début de la matinée est plus présent que jamais, pas question de le perdre à nouveau. Tel un chien policier, je me concentre sur le lieu où je dois me diriger et je prends la ferme décision de ne pas me laisser distraire par quoi que ce soit. Mon organe olfactif me conduit

directement à la parfumerie du magasin Sears. Maintenant je me rappelle, c'est le parfum que j'ai offert à mon père le jour de son anniversaire il y a quelques années. Il l'appréciait tellement qu'il s'en aspergeait quotidiennement.

Il y a longtemps tout ça ! Au moins quinze ans que j'avais oublié cette odeur familière. Ce jour de janvier où j'ai déposé ton flacon encore fraîchement déballé dans un sac de plastique avec tous tes effets personnels a été l'une des choses les plus difficiles à faire après ton décès, papa. Le temps s'est figé comme ce premier mois de l'année où il y a, pour un certain temps, de longues périodes de noirceur et de froid glacial. Il n'y a pas que ton odeur corporelle qui fait faux bond dans ma mémoire. Quand je ferme les yeux, même les traits de ton visage s'estompent jusqu'à disparaître tel un reflet sur l'eau d'un lac. Les sons qui émanent de ta bouche riieuse se perdent comme le souffle du vent dans la cime des arbres.

Mais tout n'est pas perdu ; je m'empresse d'aborder l'esthéticienne qui s'affaire à son présentoir. « S'il vous plaît madame, je cherche un parfum... » Devant cet étalage de multiples flacons, il est impossible de déterminer avec certitude ce que mon nez hume depuis le début de la journée. « Si vous connaissez le nom ou la compagnie, ce serait plus facile, me répond-elle... » Le nom joue à cache-cache dans ma cervelle, si près du but, je le touchais presque et il s'est encore envolé avec son propriétaire qui faisait probablement ses courses du samedi matin comme moi. Comment expliquer à cette vendeuse que c'est un parfum enveloppant, chaleureux, réconfortant, aimant, doux comme la caresse d'un parent que je désire ? Parfois, je m'imaginais que de là-haut, c'est toi papa qui me taquines avec un autre de tes bons tours.

Pourquoi oublie-t-on le titre d'une chanson qui nous a fait vibrer ? Pourquoi oublie-t-on les traits des gens que l'on a aimés ? Pourquoi oublie-t-on le son de la voix des personnes que l'on a côtoyées quotidiennement pendant des années ? Finalement, le hasard ne m'a pas remis sur la trajectoire de cette personne qui porte le même après-rasage que celui de mon père et je n'ai point retrouvé le nom du produit d'ailleurs. Néanmoins, je suis heureuse d'avoir senti pour quelques instants un petit peu de toi aujourd'hui, papa.

*Colette Vézina, Intégration socioprofessionnelle
Centre Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francis
Enseignante : Katharina Martin, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francis*

En 2011-2012, deux élèves du centre d'éducation des adultes de Bellechasse de Saint-Gervais (Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud, Commission scolaire de la Côte-de-Sud) se sont distingués et Myriam Côté en a remporté les honneurs :

Je me suis inscrite à l'éducation des adultes en juillet 2011, après avoir manqué la dernière partie de ma quatrième année de secondaire pour des raisons médicales. Tout ce que j'ai vécu au CEA a été bénéfique pour moi, de la rencontre de jeunes adultes et d'enseignants merveilleux à l'acquisition d'une autonomie nouvelle, sans oublier le fait de remporter le prix Coup de cœur du concours, auquel mon enseignante de français, Amélie, m'avait poussée à participer.

J'ai écrit le texte qui figure dans ce recueil d'un seul jet, un peu parce que j'étais très inspirée, mais surtout, parce que je venais d'apprendre que la date limite du concours était, il me semble, le lendemain ou le surlendemain. Je ne saurais vous expliquer ce qu'il veut dire... Je crois qu'il a un sens différent pour chaque personne qui le lit, même pour moi qui, au départ, ne voulais que philosopher un peu sur ce que pouvait bien vouloir dire le titre du concours.

Avoir remporté le Coup de cœur a amélioré la confiance que j'avais en moi et en mes compétences d'écrivaine. Me retrouver devant ces gens, qui applaudissaient mes mots et venaient me féliciter, m'a fait réaliser à quel point j'avais bien, non l'envie, mais le besoin d'écrire, de partager ces milliers d'histoires que je porte en moi depuis l'enfance.

Au moment d'écrire ces lignes, j'étudie en littérature au cégep Garneau et, même si je planifie de m'orienter vers un métier conventionnel un jour ou l'autre, je travaille sur quelques projets d'écriture, sur d'éventuels romans, parce que, même si j'essaie très fort, je n'arrive pas à imaginer quelque chose qui me rendrait plus heureuse que de vivre de ma plume.

Myriam a mérité les louanges de la presse locale, car Sylvie Gourde est tombée sous le charme de sa prose et lui a consacré un article dans le journal *Le Tour des Ponts* de St-Anselme :

Son écrit, Une histoire parfaitement imparfaite, remporta le prix Coup de cœur parmi les 414 textes soumis et lui valut plusieurs privilèges. D'abord, il s'arrimera aux 50 textes les plus évocateurs publiés dans un recueil qui sera distribué à raison de 6 000 exemplaires dans les centres d'éducation des adultes du Québec. De plus, dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, Une histoire parfaitement imparfaite de Myriam fut déclamée par une comédienne lors de La Grande Lecture publique qui se tenait le 27 mars dernier à la bibliothèque Gabrielle-Roy à Québec. Enfin, une bourse de 500 \$ lui fut remise par JiCi Lauzon, parrain de la 9^e édition [...], lors de la clôture de cette activité d'envergure nationale. Myriam eut l'ultime bonheur

de lire son histoire devant un auditoire attentif. Le Tour des Ponts est heureux de célébrer et de valoriser la qualité exceptionnelle d'écriture de Myriam et publie avec fierté son texte primé. Bravo pour ta persévérance scolaire !

Son enseignante, Amélie Aubin, se souvient avec émotion d'une grande amoureuse des mots :

C'est une chance inouïe que j'ai eue de côtoyer cette magnifique jeune femme. Sa santé revenue, nous l'avons accueillie à l'automne 2011. Son implication au centre fut remarquable. Présidente du conseil des élèves, elle a aussi écrit un conte de Noël pour l'école primaire de St-Gervais, elle participait aux activités et elle faisait partie du groupe de pairs aidants. Elle a décroché avec brio son diplôme d'études secondaires en juin 2012 et est présentement inscrite au cégep.

Le jour où elle m'a remis le texte qu'elle avait écrit pour participer au concours, je dois vous avouer que j'ai eu un choc. J'étais en classe, je l'ai lu et mes yeux se sont remplis d'eau. J'avais dans les mains un texte qui reflétait une maturité rare, une habileté à jouer avec les mots qui l'était encore davantage, une vision des choses qui me renversait. En neuf ans d'enseignement, je n'ai jamais rencontré une aussi grande amoureuse des mots pour savoir mettre autant en valeur toute leur richesse. J'ai maintenant la profonde certitude que cette jeune femme poursuivra sa route et nous offrira son âme, encore et encore, par le biais de sa plume débordante d'encre pour inonder de sa main les années à venir. Voilà comment Myriam Côté a su inonder de lumière ma vie professionnelle l'an passé.

8. Une histoire parfaitement imparfaite

Coup de cœur

2012

J'aurais bien aimé vous raconter une légende où évoluent dragons et princesses, héros et vilains. Un conte où se marient la magie et le réalisme, où les anges se mêlent aux démons. J'aurais aimé écrire des mots perlés de tristesse, de joie, de rage peut-être. Des mots qui vous auraient bercés le soir et réveillés en sursaut pendant la nuit. J'aurais aimé partager avec vous une histoire qui fait rêver, réfléchir. Qui donne envie de décrocher la Lune, de soulever la Terre. Mais cette histoire, sous tous ses artifices, n'aurait pas été la plus belle.

Ma plus belle histoire est la seule que je peux véritablement vous raconter sans avoir peur d'omettre quelques détails. Elle ne commence point par la formule: «Il était une fois...» et ne finit malheureusement pas par: «Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.» Ma plus belle histoire n'en est pas une d'amour ou d'aventure. Ce n'est pas un drame, encore moins une comédie. Elle ne sera pas jouée au théâtre, ne se verra pas au cinéma. On ne lui accordera pas autant d'importance qu'aux autres puisqu'elle ne se lit pas. En fait, elle ne se raconte même pas. Ma plus belle histoire, elle se vit.

Elle débute dans un cri et finira peut-être de la même façon. Les personnages qu'on y rencontre sont difficilement analysables, passant du bien au mal en l'espace de quelques pages. Elle contient beaucoup de phrases inachevées et quelques paragraphes qui, malgré le nombre de mots qu'ils comportent, ne veulent absolument rien dire. Ils sont flous, incompréhensibles parfois. Mal écrits, biffés à divers endroits. Ils sont là, pourtant. Et sans eux, l'histoire ne se tiendrait ironiquement pas.

Elle a – heureusement! – des passages dignes d'un *best-seller*, calligraphiés esthétiquement et bien mis en valeur. On voudrait les lire et les relire, et recommencer encore. Ils accrochent à nos lèvres un sourire serein, calment certaines tempêtes et, dans quelques cas, aident notre cœur à se rappeler le rythme qu'il a parfois tendance à vouloir oublier. Ces passages-là devraient être encadrés ou tatoués, appris par cœur ou chantés. Arrêtés pour mieux s'en délecter.

Or, l'histoire continue et il est vrai qu'on y croise parfois des monstres, des événements qui manquent, chaque fois, de mettre le point final au bout de la ligne, de refermer le cahier pour le laisser se couvrir d'une poussière qui ne sera probablement jamais enlevée. Mais il n'en est rien, du moins jusqu'à maintenant. Grâce à un détail insignifiant, à un dialogue empreint de bonté ou simplement de vérité, on peut continuer à lire ces pages froissées par le temps, mais resplendissantes d'un mysticisme qui ne s'applique qu'à elles seules.

Beaucoup de bonnes personnes, comme de mauvaises, tenteront de décrypter le dialecte dans lequel cette histoire est écrite. Peu réussiront. À force de temps et de courage, elles perceront peut-être quelques-unes de ses énigmes, traduiront peut-être quelques bribes dans chacun de ses chapitres. Peut-être voudront-elles comprendre la presque totalité de ses pages. Cet exploit leur demandera alors une force de volonté incroyable et une patience hors du commun. Ou simplement une passion véritable.

Ma plus belle histoire est la plus précieuse de toutes. On se l'arrache, on se l'approprie et puis on l'oublie. On la pleure, on la rit, on la déteste et on la remercie. On peut tenter de la réinventer ou simplement vouloir la rendre meilleure autant qu'on voudra, jamais rien de ce qu'on pourrait faire ne l'améliorerait. Ma plus belle histoire est déjà parfaite. En essayant de la changer, de la détourner de son cours naturel, on ne réussit qu'à la déformer.

Ma plus belle histoire mérite d'être appréciée malgré ses imperfections qui peuvent parfois sembler immenses. Elle nous donne le choix de continuer à la lire ou de la balancer au bout de nos bras. Elle ne vaut rien, mais rien ne la vaut.

Ma plus belle histoire, c'est la vie.

*Myriam Côté, 2^e cycle
CÉA de Bellechasse (Saint-Gervais), CS de la Côte-du-Sud
Enseignante : Amélie Aubin, Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud*

Nous voici donc en 2012-2013. Dix ans de littérature... Un dixième Coup de cœur qui nous fait connaître une autre belle amoureuse des mots, qui écrit avec le cœur: Maryse Blackburn, du centre Christ-Roi (Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières, Commission scolaire Pierre-Neveu), qui nous explique l'origine de sa motivation :

Lorsque j'étais petite, je rêvais d'être une écrivaine. La dure réalité de la vie m'a vite rattrapée, les factures à payer, le rythme effréné de la vie quotidienne... J'ai peu à peu délaissé mes cahiers et mes livres (et mes rêves) pour me lancer sur le marché du travail. J'ai toujours eu un sentiment de non-accomplissement... Je suis mère d'un beau garçon pour qui j'ai envie d'être un modèle positif. À ses débuts au secondaire, j'ai compris que je devais moi aussi retourner aux études, au moins pour un DES.

Mon enseignant de français a su reconnaître l'amour des lettres caché sous ma plume et m'a fortement encouragée à participer à ce concours. Je croyais accepter pour lui faire plaisir ! Finalement, cette expérience m'a fait l'effet d'un électrochoc. Depuis, je poursuis mes études, j'écris maintenant presque chaque jour et je me suis enfin réconciliée avec mon vieil amour de jeunesse. Ensemble, qui sait, peut-être accoucherons-nous un jour d'un roman ?

Ainsi, le concours Ma plus belle histoire devient bel et bien, MA plus belle histoire.



Maryse Blackburn et Gaston Beauregard.

Il y a dix ans, Gaston Beauregard, du Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières, collaborait au lancement du concours, avec un dynamisme qui allait le caractériser pendant toute cette décennie. Il n'aurait jamais pu prédire, cependant, qu'au moment même de sa retraite, le hasard allait lui faire un dernier clin d'œil. Alors que, cette année, nous

avons reçu 510 créations en provenance de 78 centres à travers le Québec, il se souvient qu'à la première année une soixantaine de textes seulement avaient été soumis :

Une décennie de belles histoires. D'aucuns diront que ça ne nous rajeunit pas. Mais disons que pour quelqu'un aspirant à la retraite sous peu, c'est très jeune. Avec passion, j'ai suivi, appuyé et contribué au développement de cette magnifique aventure depuis le début. Cependant, il ne faut pas confondre l'appellation et son contenu. La plus belle histoire de l'un peut aussi être le drame de l'autre. La véritable et magnifique histoire de tout cela est bien celle de la prise de parole par plusieurs centaines de personnes qui, souvent, croyaient n'avoir rien à dire et n'avaient jamais pensé qu'un jour, elles pourraient devenir intéressantes et même être publiées.

Ma plus belle histoire

Mon passage au centre de Mont-Laurier m'a permis de rencontrer plusieurs de ces « auteurs » qui s'ignoraient. Les inciter à participer à ce concours en a maintenu plusieurs sur le chemin de la persévérance et de la résilience. Je revois encore les figures épanouies et rayonnantes de celles et ceux qui ont pu se lire et se faire lire. Je me souviens des Martine, Yanik, Catherine, Jazon, Nancy, Stéphane ou Vanessa lorsque le recueil leur était remis. Ça valait une paye... enfin presque.

C'est avec bonheur et fierté que j'ai appris que le Coup de cœur de cette dixième édition était le fruit d'une discrète étudiante qui m'a fait l'honneur de fréquenter ma classe. Maryse, je te remercie de ce cadeau inespéré. Gagner un prix, c'est quelque chose, mais croire en soi en est un bien plus grand.

9. La première journée

Elle éteignit le cadran aussitôt que la sonnerie se fit entendre. Depuis longtemps déjà, elle ne dormait plus. La nuit avait été courte, mais avait cependant semblé durer une éternité. Elle se leva d'un bond, enfila sa robe de chambre et descendit à la cuisine. Elle mit la cafetière en marche et se sentit un peu mieux. Elle était tendue, crispée, l'angoisse parcourant son corps tel un orage électrique. Elle savait que la caféine ne l'aiderait en rien, mais l'odeur réconfortante du breuvage lui permettait de croire, pour un instant du moins, qu'aujourd'hui n'était qu'un jour comme les autres. Après s'être versé une tasse, Marianne remonta à l'étage et se glissa silencieusement dans la chambre de son fils.

Aurait-elle la force de le tirer hors des bras de Morphée? Il avait l'air si bien, si paisible, si jeune encore... Elle se revoit le berçant, le cajolant, caressant ses si petits pieds... Une vague de tendresse et de mélancolie déferla en elle, une mer d'amour l'envahit et déborda de ses yeux. Elle avait l'impression que dès qu'il serait réveillé, elle le perdrait pour toujours. Le garçon gémit dans son sommeil. Elle essuya prestement ses larmes du revers de la main, respira un bon coup et s'assit sur le lit.

- Bon matin mon coco, c'est l'heure...

Il gémit encore, elle l'embrassa sur le front puis les yeux du garçon s'ouvrirent d'un coup.

- Ça y est maman, c'est aujourd'hui!!!

Un large sourire éclairait maintenant le visage de l'enfant. Elle savait qu'il ne devait pas sentir sa peur alors elle lui sourit en retour.

- Allez hop! À la douche jeune homme! Tu ne veux certainement pas être en retard aujourd'hui, n'est-ce pas?

Evans obtempéra sans se faire prier. Il semblait si heureux, si confiant! Elle en avait le cœur au bord de l'éclatement... De tristesse ou de fierté, elle ne savait plus. Un peu des deux sans doute. Pourquoi ne ressentait-elle pas la même hâte, la même excitation que lui? Pourquoi se sentait-elle si fragile, si vieille, si paniquée? Elle fit cuire le gruau auquel elle ajouta des cubes de pommes et un peu de cassonade, puis entreprit de remplir la boîte à lunch de son fils. Elle s'aperçut avec étonnement que c'était déjà fait. Elle aurait dû

s'en douter, Evans s'en était sûrement chargé la veille. Elle devait se rendre à l'évidence, son fils n'avait presque plus besoin d'elle à présent. Ses yeux s'embuèrent une seconde fois, mais elle parvint à retenir ses larmes. Evans la rejoignit à la cuisine et ils s'assirent ensemble pour manger. Elle aurait voulu parler de tout et de rien, prétendre que cette journée n'allait pas changer leur vie pour toujours, mais Evans, au contraire, ne cessait d'expliquer les mille et une raisons de sa fébrilité: « Je vais rencontrer de nouvelles personnes, je vais pouvoir faire de la planche à roulettes pendant les récréations, le gymnase est immense, je pourrai m'impliquer dans la radio étudiante... » Marianne fit tout son possible pour partager l'enthousiasme de son fils, en apparence du moins. À huit heures moins cinq minutes, ils étaient fin prêts et prirent place à bord de l'automobile.

Marianne stationna la voiture près de la polyvalente et coupa le moteur. Bien que cet instant fût plus que douloureux pour elle, Marianne préférait se concentrer sur la nostalgie de ce qu'elle était sur le point de perdre plutôt que de réfléchir à ce qui suivrait. Elle aurait voulu profiter des quelques minutes d'avance qu'ils avaient pour discuter, pour repousser le moment de la séparation, mais Evans se tortillait d'impatience sur son siège, reconnaissant certains amis à travers le flot d'étudiants grouillant dans la cour. Elle serra fort son fils contre elle. Elle se sentait si petite dans ses bras larges et forts. Comment avait-il pu devenir si grand, si vite? Comme s'il devinait ses pensées, Evans prit délicatement le visage de sa mère entre ses mains et la regarda droit dans les yeux.

– Tout va bien aller maman. Ça va bien se passer pour moi, comme pour toi, j'en suis convaincu. Je t'aime et... je suis fier de toi.

Incapable de se retenir, Marianne fondit en larmes. C'était le comble! Elle pleurait comme une fillette et son propre fils la réconfortait comme l'aurait fait un chef de famille. Elle rit au travers de ses larmes.

– Merci mon grand. Tu as raison, je le sais. Je suis juste un peu émotive, tu vois, c'est beaucoup de changements pour moi... Je t'aime tellement, tu le sais, hein? Bon, allez, on se rejoint ici à quatre heures?

Voilà, c'était fait. La première journée au secondaire... Marianne pensa à ces longues journées de jeux et de câlins qu'elle passait avec Evans avant qu'il ne commence à fréquenter l'école. Elle revit, comme dans un songe, les années qui s'étaient écoulées tranquillement, mais inéluctablement. Marianne avait consacré les douze dernières années de sa vie à rendre la vie

d'Evans facile et agréable malgré leur pauvreté. Elle avait passé des jours entiers à inventer des recettes à partir de rien, à décorer la maison avec des objets recyclés, à inventer des jeux et des activités aux frais de la princesse, à s'assurer qu'Evans ne remarque pas que, parfois, elle ne mangeait pas afin que lui puisse manger. Et elle croyait avoir assez bien réussi. Mais les temps devenaient de plus en plus durs et les besoins de son fils de plus en plus grands. Son cocon d'amour ne suffisait plus. C'est pourquoi elle avait pris cette décision que la peur lui faisait presque regretter à présent. Aujourd'hui, sa vie telle qu'elle la connaissait prenait fin. « Je suis fier de toi maman... » La voix de son fils passait en boucle dans sa tête. Elle décida de s'inspirer de lui et puisa sa force de ses dernières paroles. Elle le rendrait fier, ça oui ! « Courage ! se dit-elle, ta nouvelle vie commence. » Elle mit le moteur en marche et se dirigea vers le centre d'éducation aux adultes...

*Maryse Blackburn, 2^e cycle
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignant : Gaston Beauregard, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

10. Ah ! Ces mathématiques...

Les mathématiques sont latentes dans ma vie. Nous n'avons pas de proportions précises : il y a des cercles, des angles, des courbes, des droites dans tout notre corps.

À l'intérieur de l'utérus de notre mère au commencement de la compétition de la vie, nous sommes des millions, mais un seulement va être entier, quelques fois deux, trois ou plus, si le pourcentage de gamètes le permet, si quelques-uns d'entre eux calculent le moment exact d'atteindre le point d'entrée exact.

À la naissance, chacun de nous est identifié avec un numéro, le poids de notre corps, l'heure, le jour, le mois, l'année. Comme une multiplication de cellules conséquentes, nous allons grandir, nous allons apprendre plusieurs fois, comme un indicateur solitaire, la valeur indéfinie de la vie.

Il nous viendra à la tête comme un claquement de doigts des milliers de problèmes à résoudre, des questions qui ont des valeurs contraires, des équations de la vie à résoudre. Il nous faudra identifier le X et le Y, trouver la réponse à toutes nos questions. Beaucoup de probabilités seront utilisées pour déduire la solution de notre vie.

Nous devons utiliser la logique pour tout, comme calculer le temps pour aller à un rendez-vous. Nous devons être présents chaque fraction de seconde, de minute, d'heure, de jour. Les fonctions de nos vies portent des conséquences: allégresse, tristesse, émotions incalculables que peuvent avoir parfois les personnes qui vont vieillir jusqu'à 116 ans.

Dans les ajouts de ces émotions, il y a certaines choses dans les statistiques et les probabilités de la vie. Les médecins nous donnent des bonnes et mauvaises nouvelles dans les moments de la fécondation, d'innombrables interdictions et des devoirs que nous devons suivre au pied de la lettre. Nous avons le risque infini de maladies que nous ajoutons, nous soustrayons, nous multiplions facilement à notre corps.

Comme une fraction latente qui se propage d'une façon aérodynamique, en s'assurant que certains pourcentages s'allient à la partie la plus faible de notre corps, en créant un champ électromagnétique sensible à quelques-uns des produits consommés et à la résistance physique de chacun de nous.

On peut tellement énumérer d'actions ou de choses qui se passent dans nos vies, comme attendre 365 jours pour la commémoration d'un événement, pour le jour de Noël, pour un anniversaire, pour 9 mois de la venue d'un bébé humain, sans compter que chaque animal a son propre cycle de gestation, comme le cycle le plus court est de 13 jours chez l'opossum jusqu'à 640 jours chez l'éléphant, tout ça pour la création de l'esprit et le corps d'un être vivant.

Si on fait le calcul des choses que l'on fait pendant toute la journée, nous parlons seulement en numéros, à quelle heure nous nous réveillons, en combien de temps nous nous brossons les dents, en combien de temps nous faisons le lit, en combien de temps nous choisissons nos vêtements, combien de fois nous mastiquons chaque bouchée de nourriture, combien de fois nous rions, combien d'escaliers nous descendons et nous montons, combien de fois nous bâillons, combien de pulsations notre cœur bat par minute, ça dépend si nous sommes agités ou tranquilles, des incalculables analyses

pour lesquelles, si on utilisait la logique, nous serions plus enclins à aimer les mathématiques.

Ce n'était pas mon cas au primaire et au secondaire. La seule chose que je sais et dont je suis sûre maintenant est que si mon enseignante m'avait dit tout ça durant les cours de mathématiques de ma première année d'école, les mathématiques auraient été plus faciles et plus supportables pour moi parce que, dans le fond, elles seront avec moi partout jusqu'au dernier jour de ma vie.

*Leidy Melissa Barajas Sarmiento, Francisation
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Pascale Héroux, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

11. La montagne

Au début de l'été 2010, ma situation s'aggravait de plus en plus. J'avais perdu mon emploi, ma maison et tous mes amis à cause de mon abusive consommation de drogues. Il ne me restait que mon petit *minivan* dans lequel je vivais et qui me servait de maison. J'étais à la recherche d'un endroit à l'écart de la ville où je pourrais m'installer. Je devais limiter au maximum mes déplacements, car je n'avais aucun revenu et l'état de mon véhicule était pitoyable. Donc, je devais absolument le garder: il était mon abri et mon moyen de transport.

Après plusieurs kilomètres, j'ai fini par trouver un endroit formidable. C'était un petit sentier qui menait tout droit au sommet d'une montagne. Là-haut, j'avais tout ce dont j'avais besoin: un petit ruisseau d'eau de source pour boire et me laver, des poissons, de la faune et des fruits sauvages pour me nourrir et une vue splendide sur toute la ville pour me divertir. De plus, une portion de la montagne regorgeait de vieux rebuts de métal. Donc, je savais qu'en ramassant ces vieux métaux, je pourrais les revendre aux ferrailleurs et, en plus, cela nettoyait la nature. Avec cet argent, j'arrivais à survivre avec un minimum d'équipement: petite glacière 12 volts, petit poêle au propane et même la douche que j'avais fabriquée avec une petite cale à bateau que j'avais mise au fond d'une grande chaudière de plastique. Reliée à une douche téléphone, je n'avais qu'à faire chauffer de l'eau que je transvidais

dans la chaudière. Je pouvais prendre ma douche au beau milieu de nulle part avec une vue à couper le souffle. C'était magique malgré la situation plutôt critique. Je n'avais pas le temps de m'ennuyer. J'avais toujours quelque chose à faire, ma survie en dépendait. J'adorais vivre en forêt avec cette faune qui m'inspirait beaucoup. La montagne m'offrait beaucoup d'avantages. Étant donné sa haute altitude, les moustiques étaient presque inexistantes. Le soir, j'installais mon matelas gonflable sur le toit du *minivan*, j'étais aux premières loges pour observer le ciel étoilé. Un vrai spectacle à couper le souffle!

Ce contact privilégié avec la nature m'a permis de me ressourcer et de lâcher prise sur les petits problèmes de la vie courante. J'avais une soudaine joie de vivre que moi-même je ne comprenais pas. J'ai habité cette montagne tout l'été, jusqu'à tard l'automne. Cette expérience a été très bénéfique pour moi. Elle a eu l'effet d'une thérapie. Elle m'a permis de remettre les pendules à l'heure. J'ai appris à mieux me connaître et à me reprendre en main. C'est souvent dans ce genre de situation qu'on découvre nos vraies forces. Depuis ce jour, je reconstruis ma vie. Je me suis inscrit à l'école et je vis chaque jour comme un cadeau. Peu importe la situation dans la vie, il ne faut jamais lâcher : il reste toujours quelque chose à essayer. J'ai identifié mes buts que je veux atteindre et je suis prêt maintenant à mettre les efforts nécessaires pour les réaliser. Plus rien ne peut m'arrêter!

*Mario Vachon, Alphabétisation
Centre L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Katherine Daigle, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

12. Le plus courageux des combattants

Ce fut la plus belle période de ma vie
Les gens nous regardaient avec envie.
Nous étions amis et amoureux
Nous avons tout pour être heureux.

Un jeune garçon souriant et fort
Malgré son jeune âge
A dû vite connaître
La dure réalité de la vie.

Quand il jouait, on aurait dit
Que tout était simple!
C'est vrai, il n'avait que 3 ans
Aucun souci à se faire.

Et quand il dormait
Un ange, il devenait
Tous les jours, c'était dur de le voir souffrir
Voyager constamment entre l'hôpital
Et la maison pour ses traitements.

C'était une bien vilaine maladie, cette leucémie
J'y ai perdu mon petit cousin, Charles.
Voilà maintenant qu'elle s'en prend à mon petit Matéo.
Face à l'océan,
Rien ne peut t'arriver, mon bébé
Tu seras toujours protégé.

Il ne comprenait rien, pauvre petit!
Les examens, les prises de sang
Les piqûres pour installer le soluté, les médicaments
Il se sentait mal après chaque rendez-vous.

Il nous disait souvent :
« On est supposé aller bien après avoir vu le docteur. »
Chaque fois, on lui répondait :
« Dans ton cas, Matéo, ça prend plusieurs fois pour guérir,
Pour tuer les méchants qui sont dans ton sang,
Tes petits soldats ne sont pas aussi forts que papa,
Il nous faut les aider; après, ça ira mieux. »

Jours et nuits, je les ai passés à ses côtés
Nous l'avons consolé, bercé, rassuré
Lui avons lu des histoires, chanté des berceuses
On le voyait si fragile
Et sans pouvoir faire quoi que ce soit.

Il n'a pas vécu comme il aurait dû
Comme un enfant, on ne lui a pas permis
De courir, de jouer, de tomber,
De grandir, d'apprendre...

Ne pas partir pour toujours,
Peut-être, seulement dormir quelques jours, s'en remettre,
Mais toujours finir par revenir.
Tu n'aurais pas dû mourir, Matéo !

Je n'y comprends rien, pourtant tu te battais
De toutes tes forces, tu luttais jours et nuits
La mort, elle, te voulait tout entier.
Même si tu lui résistais de toutes tes forces.

Tu as été fort pendant longtemps,
Mais elle t'attendait au tournant
Tu avais beau survivre avec ton cœur vaillant
Tu parlais lentement, calmement, gentiment...

Ta santé baissait
En même temps que tes cheveux tombaient
Puis il y eut un moment de paix
Tes cheveux repoussaient
Et ta santé reprenait.

Des contrôles se régularisaient
Même les médecins y croyaient...
Jusqu'au moment de tes 6 ans, où ta maladie se réveilla
Et plus jamais, elle ne te quitta.

À ce moment, il était plus vieux
Il comprenait mieux
Mais il nous en voulait
Car il était différent des autres enfants.

De nouveau, on reprenait les « médecins »
Jours et nuits à ses côtés à le reconforter.
Sa santé naissait à nouveau, lentement...

Il voulait aider les plus jeunes
Avant de partir au firmament.
Il voulait que tous comprennent sa maladie
Avant de partir vers l'infini, le paradis.

Il n'a pas eu assez de temps,
Il restait tellement à faire
Et la mort le désirait tellement...

Maintenant, il est parti
Pour plusieurs, il est tombé dans l'oubli...
Moi, je ne t'oublierai jamais
Je ne pourrais pas
Tu as tellement changé ma vie
Et pour cela je t'en remercie.

Je t'ai aimé, je t'aime et je t'aimerai toujours et à jamais.
Je pense à toi chaque jour,
À toi, mon premier et unique amour, mon petit trésor, Matéo!

Tu es maintenant un ange
Tu fais partie du firmament
Tu veilleras sur ta maman
Elle qui aurait donné sa vie pour toi.
Elle t'a accompagné du mieux qu'elle a pu dans ta maladie.

Repose en paix pour l'éternité, Matéo!

*Lina-Marie Houle, Intégration socioprofessionnelle
Centre Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs
Enseignante : Monique Hébert, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

13. La fleur de l'âge

J'ai été semée par le vent, imprévue et perdue, en peur, dans un champ de roseaux, de mauvaises herbes et de jolies fleurs. J'ai poussé timidement le vent, il m'a répondu, trop fort, il m'a presque déracinée. Parfois de parfums doux et celui d'un marécage crasseux. Je me suis appuyée sur d'autres fleurs pour ne pas plier, pour me libérer de cette cage qui m'envahissait et qui était coriace. Les autres fleurs voulaient toutes leur place et prenaient de l'expansion dans le sol, m'empêchant de respirer. Comme si j'étais prise dans la glace et j'ai continué de regarder là-haut. Et de prier pour mon salut. Je voulais ce petit point, éblouissant, qu'on appelle soleil. Je le surnommait

amour. Je voulais en être plus près et ne plus vivre dans l'ombre de toutes ces fleurs, désirant le même but. Voir au-delà de cette haie de chèvrefeuilles, je me suis protégée des épines de mes voisines et j'ai fait semblant d'être forte. Cependant, mes pétales continuaient d'être fragiles et parfois elles vacillaient sous la pluie. Des larmes semblables à celles d'un enfant. Des insectes venaient, par moment, me voler de mon pollen. Certains répandaient cet amour trouvé en moi. Et d'autres choisissaient la haine. Je ne comprenais pas. Mais j'ai continué de me tourner vers la lumière, vers le ciel. Mes prières devenues quotidiennes, j'ai pris l'initiative de pousser pour toucher cette chaleur au passage. À ce moment, mes épines écorchaient mes voisines et me blessaient également. J'ai compris que pour atteindre les cieux, je devais laisser tomber les armes et ainsi me rapprocher de l'amour. Je me suis dirigée sans vacarme et j'ai réussi à devenir une grande fleur resplendissante. Si belle que personne n'oserait me cueillir. J'ai grandi solidement et en souplesse. Les vents ne me briseront plus. Un monarque me rendait visite à l'occasion. Il venait s'installer sous mes feuilles soigneusement dentelées. Maintenant, il est parti en voyage. Le temps a passé plus lentement, j'étais encore obnubilée par l'activité récente. Par la suite, la grisaille s'est graduellement installée, me laissant peu de temps avec mon amour, ma clarté. J'ai vu certaines de mes consœurs commencer à défaillir avant de constater ma propre vieillesse. Puis, j'ai terni et jauni par endroits, ma peau a perdu de sa vigueur, s'est amollie. Et ma tête s'est relâchée. Le sol est alors devenu mon seul décor. C'était déprimant. Le temps est devenu pluvieux et la froideur m'a assenée, d'abord la nuit ensuite le froid et mon soleil se partageaient leur temps. Quelques accalmies me permirent de me redresser, mais ce fut pour une courte durée. Le froid gagna sur moi et noircit mes atours. Ma fierté s'est noircie avec eux. Un jour, froide jusqu'aux racines, je me suis laissé faner.

Je fus, en quelque sorte, cette fleur qui, maladroitement, a percé les herbes, malgré les embûches et le branlebas quotidien avec son lot de surprises et d'imprévus, qui a atteint son objectif et règne du haut de son bonheur, je respire enfin librement. Désormais, mes couleurs se fondent à celles de cette prairie qui est ma vie.

*Eric Bleau, 1^{er} cycle
CFGA de Nicolet, CS de la Riveraine
Enseignant : François Guay-Fleurent, Syndicat des enseignantes
et enseignants de la Riveraine*

14. Le vieillard

Il marchait difficilement dans la chaleur oppressante du soleil, sa marchette raclait le trottoir brûlant dans un crissement sans fin. Déjà, il regrettait la fraîcheur du supermarché. Le soleil dardait ses rayons mortels sur chaque parcelle de son corps chenu et la sueur perlait sur son visage ridé. Ses yeux étaient bleus, vieux et portaient les vestiges d'un passé difficile. Ses lèvres pincées en une mince ligne laissaient transparaitre un profond sentiment d'amertume. Il était vieux et tout son corps le lui rappelait lorsqu'il marchait. Sa fausse hanche grinçait à chacun des pas qu'il faisait, ses genoux pleins d'arthrose le faisaient horriblement souffrir et son dos scoliotique le torturait. Son cœur palpitait et ses mains étaient parcourues de fourmillement; son hypertension ne le laisserait jamais tranquille.

La canicule cuisante asséchait toute l'eau que son corps pouvait contenir. Il avait soif, si soif. Sa gorge était en feu, sa langue était devenue sèche et sèche tel un grand morceau de papier de verre. Il se mit à rêver à son litre de jus de canneberges non sucré qui était tout au fond de sa besace, en dessous de la margarine non hydrogénée et des clémentines biologiques.

Il s'arrêta au milieu du trottoir et se rangea pour laisser passer un jeune couple pressé qui soupirait devant sa lenteur exaspérante. Le vieillard comprenait. Précautionneusement, il délia les attaches du sac qui était fixé à sa marchette, mais le sac, affaibli par les lourdes provisions, se fendit en son centre et une pluie de clémentines se déversa sur le trottoir. Elles rou-lèrent dans la rue et éclatèrent en dessous des pneus des voitures. Sous le choc, la margarine en perdit son couvercle et le précieux litre de canneberges se fracassa sur l'asphalte, répandant son élixir cramoisi aux pieds de l'ancêtre. Mais le vieillard était fort et il décida de ne pas se laisser abattre par ses malchances.

Il agrippa son pantalon au niveau des genoux pour le remonter et lentement, alors que ses articulations lui criaient d'arrêter, il se pencha pour ramasser les clémentines intactes qu'il fourra dans sa poche. Il prit dans ses mains la margarine et entreprit d'enlever les roches et les brindilles qui s'y étaient collées. Il regarda piteusement les débris de sa bouteille de jus. Les effluves de canneberge lui emplissaient les narines, il en frémissait d'envie. Les deux pieds dans la mare couleur sang, il regardait de haut son reflet fatigué, son regard était usé et triste. Le liquide imbibait lentement ses souliers de tissu bon marché et pénétrait ses chaussettes. Le bruyant soupir qu'il poussa par la suite était celui d'un homme épuisé et éreinté par la vie.

Nonchalamment, il se remit en marche. Il était encore plus assoiffé qu'il ne l'avait jamais été. Il atteignit son logis après de longues minutes épuisantes.

Le soir, lorsqu'il fut dans son lit, il rêva que la mort venait enfin l'arracher à cette longue agonie qu'était sa vieillesse et l'amenait finalement auprès de tous ceux qu'il avait aimés.

*Marilou Lafleur-Dubuc, 2^e cycle
Centre l'Accore, CS des Grandes-Seigneuries
Enseignant: Frédéric Routhier, Association des professeurs de Lignery*

15. La route

Je venais juste de débarquer à Montréal, je galérais sur les routes de la Transcanadienne depuis déjà trois ans. Sur le parcours entre Victoria et Montréal, j'avais eu la chance de découvrir tous les bas-fonds de chaque ville où les rejets de notre belle société se désillusionnent en silence. Putain, j'avais plus de vingt mille kilomètres au cul et de me retrouver ici, après un hiver sous la pluie épaisse de l'ouest, me remontait le moral. J'allais retrouver toute la meute, Jr, Criss, Taz et des dizaines de voyageurs arrivés directement des voies ferrées de l'oubli et leur jolie gueule fraîchement décongelée. On se retrouvait parfois dans les déserts de la route, sous un ciel ancestral au creux d'une ville dans l'ombre de l'après-midi. Chacun poursuivant une quête sacrée, la réminiscence du murmure d'un écho lointain, un paradis perdu... Montréal, encore une fois, me promettait ce qu'elle ne m'avait jamais donné, mais j'aimais croire en ces matins pleins d'espoir, toute la ville ressemblait alors à une jolie bête qui sommeillait. J'allais regagner le quartier qui se situait à mi-chemin entre l'est et l'ouest de la ville. Naguère, j'avais l'habitude de traîner dans ses rues et j'y connaissais les paumés de toutes les races, de gros et grands gaillards, des types bâtis à même la terre brute, expulsés tout droit de ses entrailles.

C'est Criss qui se pointa le premier. Il était foutrement mal en point. Il avait l'allure d'un punk défraîchi par les années, comme une toile de Riopelle qui aurait mijoté dans une vieille poubelle crasseuse un jour de canicule. Cette putain d'œuvre d'art était foutue, ses couleurs lui avaient toutes dégouliné dessus, l'imprégnant maintenant d'un brun sale et morne. Il avait fricoté tout l'hiver avec une junkie de Vancouver et s'était lui-même éméché à plusieurs

reprises jusqu'à ce qu'il se retrouve complètement déplumé, accro et à la rue. Je décidai de le suivre. Du haut de mes vingt ans, j'avais cette inconscience du danger qui pousse les jeunes à jouer avec leur vie avec insouciance. On alla chez son revendeur, il venait d'Arabie saoudite et il possédait la meilleure came de la ville. Il se la faisait livrer en petits paquets par bateau directement au vieux port. Il avait une gueule merveilleusement inquiétante, avec son dichdacha, ses yeux injectés jaunâtres d'opium et sa barbe touffue. Il avait l'air de l'un des quarante voleurs échappé tout droit des Contes des mille et une nuits d'Ali Baba et qui se serait transformé en caïd occidental. Criss fit la transaction pendant que j'attendais dans l'entrée, puis nous quittâmes les lieux. Bon Dieu que ce mec me plaisait, même tout amoché par la vie, il avait gardé tout son charme. Il était un être hypersensible trouvant beauté et tristesse en tout, s'émerveillant et jurant en même temps. Un de ces êtres trop sensibles qui ne peut accepter toute la laideur, l'injustice et la tristesse du monde. Il était un enfant de la terre, un esprit libre qui s'appartenait et moi, en quelque sorte, je lui ressemblais. Nous marchâmes pendant un moment, puis nous nous dirigeâmes à notre gauche dans une ruelle déserte. La ruelle la plus splendidement infecte comme celle que l'on voit dans les films, avec ses gros conteneurs à ordures, ses escaliers rétractables et ses graffitis écrits à la hâte par des jeunes surexcités. Le sol était maculé de taches d'huile à friture usée que les restaurateurs déversaient dans de gros barils près des poubelles qui débordaient jusque sur le bitume. L'exhalaison pestilentielle de tous les rebus de l'homme, ainsi sentait secrètement l'humanité, l'odeur de la surabondance qui pourrissait. Le soleil n'y pénétrait jamais et on n'y entendait que le vrombissement sourd des voitures. Cela donnait l'effet d'un sanctuaire et je m'y sentis bien... Il prépara la came et m'en offrit une part. Je me sentais comme Dieu le père tout puissant. Tout s'offrait à moi sous des facettes infinies, en particules d'éternité. Vivre en cette vie ou une autre, quelle était la différence? Il me semblait que nous étions destinés à vivre toutes les émotions et les situations possibles de ce monde et j'acceptai. Je ne craignais pas la mort. Je ne craignais pas les voyages solitaires, j'y étais habituée, je connaissais l'inconnu, je connaissais les routes qui nous mènent partout et nulle part à la fois. Je pris ma dose et Criss commença à jouer de la guitare. Il la traînait partout, elle était le seul vestige de sa vie passée, le seul bien qui eut valu la peine d'être sauvé. Il joua quelques notes au début, puis des mélodies peuplées de mystères aux reflets de forêts brumeuses s'éveillant au matin, il joua des horizons azurés aux beautés impénétrables dansant entre ciel et terre. Ne faillant pas une seconde à l'intensité de chaque note, portant mon voyage à son paroxysme vers des lieux inconnus, je m'endormis... Mon souffle virevoltait lentement autour de moi, il descendait en tournoyant légèrement, puis il s'est arrêté doucement

sur le trottoir. Ma vie était en suspension: ma vie, ce merveilleux prélude à la mort... J'entendis des voix, des murmures d'un autre monde: «Marie-Anne, Marie-Anne...»

Le reste ne fut que confusion, les lumières s'agitèrent aux vitres teintées noires, de grands coups me ramenaient sur le bord du rivage et des hommes tout en blanc, comme des anges, me dénudant: l'écho lointain d'un paradis promis.

Je repris conscience quelques heures plus tard à l'hôpital, en salle d'observation. Putain, cela me prit un bon moment à comprendre ce qui m'était arrivé. Il y avait un vieux qui était allongé à ma droite, il était si pâle que sa peau luisait dans la pénombre. Il ressemblait à un macchabée si menu et si fragile, il avait dû être victime d'une crise cardiaque. Je me dis que j'avais probablement la même allure, nous partagions cette même fragilité et cela me fit pleurer. Des torrents silencieux jaillirent de mes yeux... Douleur muette de tout ce que j'aurais pu perdre, pleurs étouffés de douleur, tout mon être tendait vers un moment extralucide où je réalisais toutes les blessures enfouies en moi... J'étais seule, seule au monde face à ma mort. Personne ne savait ce qui m'était arrivé. Je venais de mourir et j'affrontais cela seule... Je me sentais comme un enfant face au mystère de la vie... Je renaissais d'un grand trou noir qui consuma tout souvenir et, comme quelques instants avant ma naissance, j'étais seule, j'avais mal... Je me rendormis. Quelques heures plus tard, je regardai mon voisin de chambre à nouveau, je songeai que, parmi les milliards d'humains sur la Terre, nous étions les deux êtres réunis en cette chambre en ce moment précis, en ce lieu, deux êtres qui ne se parleraient jamais et qui, pourtant, avaient vécu une des plus grandes expériences de leur vie côte à côte: le retour à la vie.

Je partis de nouveau quelques semaines plus tard après m'être remise, mais cette fois-ci, vers l'est. Tout en moi faisait allusion à un nouveau départ et je ressentais cela profondément à chaque instant. Chaque nouvelle pensée, chaque geste, chaque lever et chaque coucher de soleil, chaque personne rencontrée, chaque mot écrit et chaque nouvelle feuille blanche me donnaient la chance de renaître des milliards de fois et cela était merveilleux.

*Mélanie Séguin, 2^e cycle
Centre Élisabeth-Bruyère, CS de Rouyn-Noranda
Enseignantes: Suzie Robichaud et Chantal Dallaire,
Syndicat de l'enseignement de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

16. Le sang du dragon

Pour la première fois, Jade allait rencontrer le dragonnet qui l'accompagnerait pour sa vie entière. Son grand-père, le seigneur de Fortefort, lui avait expliqué que les dragons, avec qui le premier seigneur, plusieurs centaines d'années plus tôt, avait signé une alliance, lui avaient fait parvenir un message pour le prévenir que leurs œufs allaient bientôt éclore et que sa petite-fille pourrait alors les rencontrer pour établir un lien avec eux.

Jade était nerveuse. À peine 8 ans, et pourtant elle devait se lier à un dragon, l'espèce la plus puissante de la planète. Elle avait entendu les servantes parler de gens enlevés et de villages détruits par les dragons ; son grand-père lui avait dit que ce n'était que des histoires. Malgré tout, elle passa la nuit à faire des cauchemars.

Le lendemain matin, alors qu'elle marchait aux côtés de son grand-père, elle regardait la grotte des dragons approcher. Rapidement et nerveusement, elle agrippa la cape de son grand-père. Devant la grotte, il fit signe à l'escorte de rester à l'extérieur et rentra seul avec Jade pour la présenter aux dragons.

Dans le fond de la grotte, Jade vit pour la première fois des dragons aussi grands qu'une grange, armés de griffes et de dents plus grandes que des épées. Capables de brûler des cités avec leurs flammes, ils inspiraient le respect. Jade vit dans un coin de la grotte les œufs des dragons. Elle tira sur la cape de son grand-père. Il lui sourit et s'avança devant les bêtes avec Jade pour la présentation officielle.

– Puissant protecteur de Fortefort, moi, seigneur Roch, viens à vous aujourd'hui pour vous présenter ma petite-fille, Jade, fille unique de mon défunt fils et héritière de mon titre, pour la cérémonie de liaison.

Jade vit les dragons la regarder et entendit leur voix dans sa tête.

– Nous l'accueillons, vieux seigneur. Si un de nos dragonnets l'accepte, alors la cérémonie aura lieu. Partez et attendez notre appel, car sous peu ils naîtront.

Après quelques jours, l'appel fut entendu, c'est-à-dire le rugissement des dragons qui accompagne la naissance de leurs petits. En une heure, une escorte fut préparée et Jade se mit en route.

Sur les lieux, Jade put voir les dragonnets, bien plus petits que leurs parents. Jade s'approcha d'eux. Aucun des deux dragonnets noirs ne la regarda, la dragonnette bleue s'éloigna à son approche et seul le dragonnet rouge vint près de Jade, ce qui surprit tout le monde. Les dragons rouges ont depuis toujours la réputation de dragons colériques et bagarreurs. Ils sont peu enclins à se lier aux humains et ça, peu importe l'âge qu'ils ont. Jade toucha le dragonnet. Froid au début, il sembla devenir subitement chaud, mais sans douleur, il lui apportait du réconfort. Après quelques minutes, le dragonnet mit fin au contact, mais même après, elle pouvait sentir le dragonnet dans son esprit. Il lui parlait soit en images, soit en mots, ce qui lui permit d'apprendre son nom : Draq.

Plusieurs années passèrent. Jade devenait une magnifique jeune femme, mais son lien avec Draq leur avait fait partager leurs sentiments et leurs pensées, toujours unis par ce lien. Ils pouvaient voir à travers leurs yeux et entendre par leurs oreilles et Draq, en bon dragon rouge qu'il était, partageait souvent sa mauvaise humeur avec Jade qui, sans le vouloir, se mettait en colère souvent pour rien. Jade et Draq passaient souvent du temps ensemble. Chaque mois qui s'écoulait, on pouvait voir grandir Draq à un point tel qu'il ne pouvait plus dormir dans le château et que c'était elle qui allait dormir avec lui. Jade allait même jusqu'à ne pas aller à ses cours pour pouvoir passer du temps avec lui, ce qui amusait beaucoup son grand-père.

Un jour, alors qu'ils étaient partis chasser, l'odeur d'un dragon étranger fut sentie par Draq. Encore jeune, il avait peu de connaissances sur les autres espèces de dragons. Il prit la décision avec Jade de le chasser de leur territoire et suivit les traces dans la forêt. Chaque heure qui passait les rapprochait de leur cible qui, au dernier moment, sortit d'un arbre. Un petit dragon vert sans écailles se laissa tomber sur Draq pour l'attaquer à coups de griffes. L'attaque, bien que réussie, ne lui fit aucun dégât. Jade, surprise, ne put que frapper le petit dragon vert qui, pour répliquer, lui infligea une morsure. Cela fit reculer Jade, mais surtout mit Draq en colère, qui déchiqueta le petit dragon à coups de dents.

Calmé après son combat, il ressentit enfin que quelque chose n'allait pas et retourna auprès de Jade. Il ressentait sa douleur, mais elle était étrange et trop grande pour une simple morsure. L'esprit de Jade lui refusait l'accès et le peu qu'il pouvait obtenir de leur lien lui fit comprendre qu'elle risquait de mourir. Il approcha sa langue de la plaie et sentit le poison. Il comprit que le dragon vert avait empoisonné Jade et que, sans aide, elle allait mourir.

Déseparé, une seule solution lui vint en tête, bien que dangereuse pour lui. Il ne voulait pas perdre son lien. Cette humaine qui avait partagé sa vie depuis son éclosion était tout pour lui à présent et sa perte ne pourrait que le détruire. Il leva sa patte au-dessus de la tête de Jade et, de ses dents, s'infligea une blessure et fit couler son sang que Jade avala. Alors que son sang renforçait le corps de Jade, elle changeait, mais il devait aussi renforcer son esprit et par le lien qui les unissait, il transféra autant de force qu'il le put dans le corps de Jade. Affaibli, il perdit connaissance à ses côtés.

Après plusieurs heures, Jade fut la première à se réveiller. Changée, elle se sentait plus forte. Bien que la nuit fût tombée, elle pouvait très bien voir et son lien avec Draq s'était renforcé. Sans le toucher, elle le réveilla et ils repartirent pour Fortefort.

À la seigneurie les attendaient son grand-père et les dragons protecteurs. Il était rare de voir les dragons au château et encore plus en pleine nuit. Une fois sur place, Jade put sentir les dragons qui l'inspectaient de leurs pouvoirs. Leur colère, pour une raison inconnue, inquiétait Jade. Son contact avec Draq lui apprit qu'ils avaient des problèmes et que ça avait à voir avec la façon que Draq avait utilisée pour la sauver.

Le seigneur Roch, soutenu des deux dragons protecteurs, déclara d'une voix forte et claire :

– Pour que les erreurs du passé ne soient pas répétées, Jade et Draq, nous vous bannissons de la seigneurie.

À suivre...

*Patrick Roch-Pétrin, 1^{er} cycle
Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignante : Sabine Gervais, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

17. Un film de science-fiction

Le vent glacial semblait souffler quelques flocons, une odeur de moisissure lui montait tranquillement au nez, le contact d'un sol dur et froid eut finalement raison de sa torpeur. Il ouvrit les yeux. De sa vision troublée, il ne distingua rien qui ne l'aidait à se situer. Un goût métallique se mélangeait à cette atmosphère plutôt étrange. Il réalisa qu'il avait encore tous ses membres, c'était au moins cela. En se demandant pourquoi il ne les aurait pas tous, il porta la main à sa bouche et toucha sa lèvre. Celle-ci était largement fendue et le sang commençait à peine à coaguler. Une fois sa vision complètement revenue, il posa les yeux sur l'étrange décor qui l'entourait. Il y avait ici et là des feuilles éparpillées ainsi qu'une panoplie d'ordinateurs éteints. Des néons ne fonctionnant qu'à moitié éclairaient faiblement ce décor directement sorti d'un film de science-fiction. De la neige fondait un peu partout comme si, pendant longtemps, la nature avait eu ses droits à l'intérieur et que quelqu'un avait brusquement coupé cela en allumant le chauffage. Avec le cliquetis de la neige fondant goutte à goutte, cette pièce totalement inconnue pour lui l'angoissait au plus haut point. Mais que fichait-il là ?

N'ayant cette fois pas l'impression, mais bien la certitude qu'il y avait une légère brise glaciale dans la pièce, il se mit debout et jeta de nouveau un regard circulaire dans la petite salle où il se trouvait. Totalement déboussolé, il se passa les mains sur le visage et sentit une barbe de plusieurs jours. Pourtant, il se l'était rasée le matin précédent, lui semblait-il... Dans cette pièce carrée où il n'y avait aucune fenêtre, il remarqua un couloir d'où le vent semblait venir. Les bourrasques lui donnant la chair de poule lui indiquaient clairement qu'il n'était pas à quelques pas de sa petite ville, car déjà là, de la neige en juillet il n'avait jamais vu ça. Quand il eut atteint la porte grande ouverte d'où s'engouffrait le vent d'un froid mordant, il fut submergé par un sentiment de terreur, non pas parce que la neige l'effrayait, mais bien parce que l'étendue blanche que lui faisait voir ses yeux semblait à perte de vue. Ne prenant même pas le temps de prendre son courage à deux mains, il partit aussi vite que ses jambes le lui permettaient en suivant les traces de pas qu'il venait tout juste d'apercevoir. Ça ne fut pas bien long avant qu'il ne se rende compte que c'était peine perdue, car le vent avait eu vite raison des empreintes laissées. Ne voulant pas mourir de froid, il retourna dans le bâtiment d'où il était sorti. Il se guida à l'aide de ses pas sinon il se serait perdu à coup sûr. La tempête faisant rage l'aveuglait et la bâtisse aurait pu passer pour une petite colline de neige sans la porte entrouverte. Il passa le seuil de celle-ci, puis se dépêcha de la fermer. Elle semblait être ouverte depuis déjà un bon moment...

De retour à l'intérieur, laissé à lui-même, il réfléchit quelques instants à la situation dans laquelle il se trouvait. S'il s'attardait sur ses premières pensées, il n'irait pas bien loin, car tout ce qu'il avait en tête était qu'il était seul et enfermé au milieu de nulle part, coincé dans une tempête. Il se mit donc à fouiller un peu partout : dans les papiers, les tiroirs, les placards... Il essaya même de mettre en fonction les ordinateurs. Malheureusement, aucun ne répondait, à l'exception d'un qui n'affichait que des séries de chiffres et de lettres sans aucune ordonnance apparente. Le temps passait, ses idées se bousculaient. Finalement, il mit la main sur une trappe qui se situait non pas sur le plancher ni au plafond, mais bien sur le mur. Il l'ouvrit et traversa de l'autre côté. Il se retrouva dans ce qui semblait être un mélange de chambre à coucher, de salle de bain, de salon, de cuisine et de salle d'entraînement. La pièce n'était pas très grande, mais tout y était. Voyant le réfrigérateur, malgré son manque d'appétit apparemment causé par les nausées qu'il avait, il se dit que s'il était pour rester là quelque temps, un peu de nourriture ne lui ferait pas de mal. Lorsqu'il l'ouvrit, rien ne s'y trouvait, mis à part une infime quantité de viande dans le congélateur.

Mais que faisait-il là, comment s'y était-il rendu ? Il ne se souvenait de rien. Comment était-ce possible, qu'avait-il fait ? Lorsqu'il regarda par l'unique fenêtre du bâtiment, située dans la pièce récemment découverte, le temps n'avait étrangement pas changé. Il ventait toujours autant, la neige prise dans les bourrasques ne semblait jamais vouloir se déposer au sol. Le ciel, ni clair ni sombre, était du même gris terne et sans vie depuis maintenant... il n'aurait su le dire. Il se sentait seul au monde. Il avait déjà exploré les deux pièces au moins une centaine de fois sans rien y trouver de plus. Il était aussi inutile de retourner à l'extérieur puisqu'il était au milieu d'un champ de neige interminable et qu'il n'avait aucun vêtement chaud. Le désespoir le gagnait petit à petit.

Soudain, par magie, exactement comme dans un rêve, la police débarqua. Les agents lui demandèrent s'il allait bien et s'il était capable de marcher. Il leur répondit par un hochement de tête, puis ils l'emmenèrent vers l'extérieur. Le plus étrange était que, comme lui, aucun n'avait de manteau. N'ayant pas trop le choix, il les suivit. Le petit groupe franchit le seuil qui les séparait du champ enneigé. Le temps extérieur, toujours aussi maussade, lui donna froid dans le dos. Quand ils dépassèrent de quelques pas l'endroit où il semblait s'être arrêté plus tôt, ils traversèrent une porte découpée à même le vide. Il sentit immédiatement une chaleur bienfaisante l'envahir. D'où il se trouvait à présent, il pouvait voir ce dans quoi il avait été enfermé. C'était une cage en verre un peu plus grosse qu'un gymnase munie de canons à neige et d'une multitude de ventilateurs.

Avant qu'il n'ait eu le temps de questionner tout le monde, le policier en chef lui présenta la situation. Il avait été attaqué dans un bar cinq jours plus tôt pour ensuite être amené à un chercheur faisant diverses expériences sur les humains et, bien entendu, ses recherches n'étaient, en aucun cas, approuvées par qui que ce soit. Celui-ci disait s'être écœuré des animaux et voulait des sujets pensants. L'étude de cas dans laquelle il avait été impliqué par la force et sans vraiment s'en rendre compte à cause des effets de la drogue qu'on lui avait administrée consistait à savoir jusqu'où l'humain était prêt à aller en situation désespérée. Heureusement, cette fois-ci, les policiers étaient fiers d'être arrivés à temps, car ce n'était pas la première situation du genre qu'ils avaient eue à affronter. Malheureusement, le résultat des dernières opérations n'avait pas eu un dénouement aussi joyeux. En effet, le chercheur démoniaque leur avait causé bien des soucis durant les six dernières années. En tout, il avait mené à terme quatre expériences du genre, toutes aussi répugnantes les unes que les autres. Les trois premières victimes avaient été retrouvées complètement démembrées et la dernière avait fini folle et s'était mangé un pied et un bras, en plus de s'arracher la moitié du cuir chevelu.

Le chef de la brigade policière, qui avait participé à toutes ces enquêtes, cesserait peut-être de faire de l'insomnie en pensant aux autres victimes puisque le chercheur fou était maintenant sous surveillance et en direction de la prison à sécurité maximale la plus redoutée de l'Amérique. Pour l'instant, le calme était revenu. Peut-être pas éternellement, mais pour un bon bout de temps... du moins, l'espérait-il.

*Gabriel Bugeaud, Préparation aux études postsecondaires
Centre Nouvel-Horizon (Québec), CS des Premières-Seigneuries
Enseignante : Sylvie Pageau, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

18. La crique magique

Lorsque nous étions petits, moi, mes sœurs et mon cousin, nous allions souvent à la pêche sur les terres d'un de nos voisins. Il nous appréhendait pratiquement à tous les coups et il nous expliquait que c'était dangereux d'y aller. Car il s'agissait d'une partie de ses terres où vivait le taureau dominant de son troupeau de vaches, « une bête agressive ». Mais nous nous croyions plus rapides et futés que lui, et rien au monde ne nous faisait peur.

Cette crique que nous disions magique, on l'avait baptisée la « Thousand Fishes », car il y avait des bancs de *ménés* à profusion et il était très facile de les attraper. Notre but était d'être celui ou celle qui en attraperait le plus. Juste de savoir qu'Hubert, notre voisin, ne voulait pas nous voir là, c'était la moitié du *fun*. Car nous avions à nous trouver des manières de plus en plus futées de nous y rendre sans nous faire prendre.

Nous avons mis au point toutes sortes de plans des plus laborieux pour ne pas nous faire attraper. On passait par le petit bois derrière les terres. Ou un de nous allait demander à Hubert de mettre de l'air dans ses pneus de bicyclette. Ou nous marchions devant chez lui avec notre chien pour que le sien coure après le nôtre et crée une diversion. Semble-t-il qu'il voyait toujours clair dans notre jeu.

À croire qu'il avait des pouvoirs magiques. Même que certaines personnes disaient qu'il s'agissait d'un vieux sorcier et que, s'il attrapait quelqu'un en train de pêcher dans sa crique, il l'enfermerait dans sa cave que nous appelions son « cachot » pour mieux nous faire peur. Car il ressemblait vraiment à une sorte de personnage macabre. Il avait un œil plus gros que l'autre et il était un peu croche. Et que dire de son grand nez pointu avec deux grosses verrues poilues... Il était vraiment épouvantable. Il était dans presque toutes nos histoires d'épouvante, assez que j'en ai souvent rêvé. « Brrrr... »

Une fois, mon grand frère s'était fait prendre. Quand il est revenu à la maison plus tard dans l'après-midi, il nous a conté toutes sortes de choses plus épouvantables les unes que les autres. À faire raidir tous les poils sur le corps. Le vieux Hubert lui avait dit qu'il voyait à travers les yeux de son taureau; c'était comme ça qu'il le savait toujours quand nous allions pêcher dans sa crique.

Aujourd'hui, je comprends que ce vieil homme, si effrayant à nos yeux d'enfants, nous aimait beaucoup plus que nous n'aurions jamais pu

l'imaginer et qu'il nous a protégés de la noyade toute notre jeunesse. C'est pourquoi notre crique magique portait le nom de son frère Ubald, disparu dans les eaux à l'été 1923.

Alors, si j'ai bien compris... Sorcier pour les tout-petits et saint homme pour les grands. Aujourd'hui, je te remercie au nom de tous nos petits. Mille fois merci, vieil homme incompris.

Même après toutes ces années, tu es toujours dans mes pensées, cher Hubert.

*Emmanuel Chrétien, Présecondaire
Établissement Drummond, CS des Chênes
Enseignant : Jacques Lambert, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

19. À mon fils de cœur

À mon fils de cœur,

Je ne t'ai ni porté, ni donné naissance, ni vu grandir. Quand je t'ai rencontré la première fois, j'ai dû me lever la tête pour te regarder. Tu avais dix-huit ans. J'ai immédiatement perçu en toi un jeune homme tendre, fragile, avide d'amour avec un immense désir de faire plaisir. Ton intelligence, ta facilité à t'émerveiller et ta volonté pour accomplir de grandes choses étaient évidentes, même si pour toi cela te semblait probablement invraisemblable.

Pour toi, cette rencontre a sûrement suscité beaucoup de questions. « Qui était la nouvelle blonde de mon père, combien de temps serait-elle dans sa vie? Quel impact aurait-elle sur notre vie familiale qui commençait tout juste à prendre forme, à la suite de notre déménagement à Burlington? Quelle serait ma place dans cette nouvelle relation? »

Je comprends mieux aujourd'hui l'impact que mon arrivée a eu dans ta vie. À dix-neuf ans, tu as décidé de voler de tes propres ailes. Ton père et toi jugiez que tu étais maintenant un adulte.

Mais comment peut-on vraiment devenir un adulte quand on n'a pas reçu tout l'encadrement nécessaire dans son enfance? As-tu pris cette décision

pour nous laisser le champ libre? Trop concentrée sur ma propre vie, je n'ai pas réalisé que nous t'avons incité à quitter le nid familial peut-être un peu trop tôt.

Doucement, nous avons appris à nous apprivoiser et au fil du temps et des tempêtes nous avons développé des liens très forts. Tu m'as prouvé que j'avais vu juste le jour où tu as accepté que je devienne pour toi un mentor et lorsque tu as accompli avec brio toute la longue liste de tâches et de règlements que cet engagement t'imposait : me téléphoner à huit heures tous les matins pour me donner un compte rendu de la journée précédente et me détailler ton agenda pour celle à venir. L'obligation de consacrer au moins dix heures par jour au travail ou aux études, me confier toutes tes cartes de crédit avec l'historique de tes dépenses antérieures et t'astreindre à un budget très austère. Probablement, le plus difficile pour toi a été de devoir rencontrer ton conseiller pédagogique avec ton père pour établir un plan de travail et des échéanciers qui te permettraient d'obtenir ton diplôme d'études secondaires. Je ne connais pas beaucoup de jeunes de vingt-trois ans qui se seraient soumis à une telle discipline spécialement quand le mentor était « ta belle-mère ».

Lors de la remise des diplômes, quand je t'ai aperçu dans ta toge bleu royal avec ton mortier qui recouvrait ta belle crinière rousse et avec la démarche d'un homme fier de ses accomplissements et qui se sent prêt à conquérir le monde, je suis certaine que je n'aurais pas été plus fière si tu avais été mon propre fils. Tu m'as fait le cadeau le plus précieux que je n'avais jamais reçu quand tu es venu me serrer dans tes bras et que tu m'as dit que cette réussite était grâce à moi. Cela était très égoïste de ma part d'apprécier à ce point ce compliment. Malgré tous mes conseils et mon encadrement, c'est toi seul qui as eu la volonté de les suivre, je n'ai été qu'un facilitateur.

Tu impressionnais tout le monde avec tes talents de chef cuisinier hors du commun et ta facilité à préparer des repas gastronomiques pour un grand nombre de personnes. Mon plus bel exemple est le souper que tu as préparé pour vingt-huit personnes à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de mon père. Tous les convives ont été émerveillés par ton habileté à préparer seul un repas aussi succulent en un temps record. J'étais très fière de toi. Même si tous t'encourageaient fortement à continuer dans ce domaine, tu as eu la volonté de poursuivre ton rêve : devenir mécanicien de machinerie lourde. Cette décision t'a demandé beaucoup d'efforts et de travail. Tu m'as une autre fois prouvé que tu avais la volonté pour réussir de grandes choses.

N'oublie jamais qu'avec cette grande volonté qui t'habite et le soutien des gens qui t'aiment, tu as la possibilité de dompter tous tes vieux démons...

Maintenant avec ton diplôme, plusieurs autres certificats de spécialisation et tes nombreuses années d'expérience, tu as un brillant avenir devant toi et je suis certaine que tu réussiras.

L'annonce de ton projet de mariage et votre désir de fonder une famille ensemble ne peuvent me rendre plus heureuse. Je rêve déjà du jour où ton père et moi pourrions cajoler, gâter et chérir ces petits bouts de chou.

Depuis ma tendre enfance, mon plus grand souhait était d'avoir des enfants, malheureusement la vie en a décidé autrement et j'en avais fait mon deuil. Jamais je n'aurais pu m'imaginer que ma rencontre avec ton père me permettrait de réaliser ce beau rêve. Tu représentes pour moi le fils que j'ai toujours désiré avoir.

Je remercie la vie tous les jours de m'avoir mise sur ton chemin. Je t'aime comme mon propre fils.

Avec toute ma tendresse et mon amour,

Carm.

*Carmelle Grenier, 2^e cycle
Centre Le Moyne-D'Iberville (Longueuil), CS Marie-Victorin
Enseignante : France Nadeau, Syndicat de Champlain*

20. Un périple pour la vie

Je n'étais encore qu'une enfant
J'étais toute jeune
Je n'avais que 8 ans
Je vivais pleinement ma vie
Profitant de ces petits plaisirs
Comme on la vit quand on est jeune et sans souci
Inoffensive, voulant me faire une place dans ce monde

Déjà bien appréciée et entourée
De mes compagnons de classe
Parmi les plus doués d'entre eux,
Je me voyais déjà grande
Avec mes idées un peu rebelles
Grandissant comme bon me semble

Quand un jour, sans prévenir,
Le destin s'acharna sur moi
Se faisant discret et inquiétant
Malin et rusé, en trompait plusieurs
Donnant du fil à retordre
À tous ceux voulant le déjouer

Identifié à temps par des experts
Pour me sauver des bras de Lucifer
Traité comme une urgence
D'une grande importance

Nuisible et dévastateur
Destructeur de toute forme de vie
Guérissant le mal par le mal
Pour mieux vaincre l'ennemi

Dépourvue des forces de mon corps
Affaiblie et sans défense
Pour le combat de ma vie
Une lutte sans merci

Un remède des plus dévastateurs que réparateurs
Engendrant de multiples séquelles
Créant une vie que je n'avais pas choisie

D'innombrables souffrances après
La plus cruciale opération d'une existence
Une famille sacrifiée pour accompagner
Sa cadette dans son cauchemar
Sans que le monde ne cesse de tourner pour autant

Avec courage et persévérance
Pour surmonter toutes les entraves sur ma route
Accentuant la complexité de la rémission
Entourée de bons chrétiens
Faisant des pieds et des mains

Aidant à l'amélioration de la guérison
Du sort de la jeune victime
Avec un fardeau immense

Vivant un jour à la fois
Surmontant les difficultés
D'une bataille sans relâche

D'une manière bien adéquate
Je pus poursuivre un niveau scolaire de mon âge
Appuyée de gens aidants et compréhensifs

Espérant rattraper le temps
Reprendre ma place dans le monde comme autrefois
Malgré les différences des circonstances

Mais dans ma tête et mon corps
Bien des choses avaient changé
Complicquant la tâche à réaliser

Redoubler l'effort et la durée d'exécution
Pour arriver à un résultat commun aux gens de mon âge
Répondant aux normes des exigences

Prenant conscience qu'alentour le monde avait évolué
Alors que j'étais restée au même stade,
Ralentie par le poids des répercussions du périple

Avec effort, persévérance et détermination
Lentement mais sûrement,
Je n'avais pas dit mon dernier mot

Avançant dans un monde barbare
Trébuchant, me relevant
Gardant espoir dans mon cœur et ma tête
Qu'un jour, j'atteindrais le haut de la montagne

Cependant, la partie n'était pas gagnée
M'accrochant avec volonté à un désir de réussite
Mais je n'avais pas fait tout ce chemin
Pour arrêter parce que quelqu'un disait que je n'avais pas la capacité
Et je ne baisserais pas les bras avant d'être persuadée
D'avoir tout fait pour y arriver

Bien des doutes se sont présentés
Et des remises en question posées
Trouvant moyen de les contourner
Chaque fois malgré tout,
Permettant de continuer à avancer de nouveau

Plus on monte, plus ça se corse
Le temps nous ramène aux règles des institutions
L'âge de la majorité atteinte,
Les services et l'aide ne sont plus les mêmes

Travailler d'arrache-pied pour avoir les compétences d'exigences
Définitives pour une existence
Voir certains réussir, d'autres échouer
Mais jamais avec facilité

Arrivant à se faire une place
Être semblable à d'autres
Procurant un petit bonheur pour soi

Jusqu'à ce que le moment de vérité arrive
Redouté et définitif pour plusieurs
D'un parcours dans une vie

Comme toute bonne chose a une fin
Même si on a utilisé toute l'aide possible
L'échec s'avère parfois inévitable
Lorsqu'on ne possède pas les compétences nécessaires
Que les causes justifiées ne peuvent être rendues

Si un côté de la montagne est trop abrupt pour le monter
On peut trouver un autre moyen d'arriver au sommet
Toute hypothèse mise en doute doit être exécutée

Avant de renoncer complètement à quoi que ce soit
Supportée d'une aide adéquate à laquelle on n'aurait cru
Pouvoir justifier mon cas au ministère de l'Éducation
Ce ne fut pas chose faite, chose permise
Ce n'était pas gagné d'avance
Une lutte contre plus haut que soi

Puis une tentative que nombre de personnes croyaient
Irréaliste et impossible fut faite
Quelque chose de rare et de dernier recours
Qu'était l'exemption d'une matière ardue
Essentielle pour un DES

Ayant réussi tout le reste
C'était un des derniers recours
Mais non le moindre
Un travail prestigieux y fut consacré

Attendant avec espérance et impatience
Une réponse bien élaborée
Et, qui sait, démontrerait la bonté
Qu'il y a dans ce monde

La nouvelle arriva un jour sans s'y attendre,
Fébrile et joyeuse, jusqu'à sa destinataire
Puis dévoilée au grand jour soulageant celle-ci
Et tous ceux ayant contribué à sa réussite

Une surprise pour plusieurs qui n'avaient
Jamais vu une telle chose de leur carrière
Un cas exceptionnel qu'ils ne verraient pas de plus belle

Pour moi, ce fut une pure réjouissance,
Procurant les sentiments de fierté et de réussite
Des efforts qui ont duré pendant près de 9 ans
Un fardeau qui allait enfin me libérer

La nouvelle étant arrivée avant la fin de l'année
Je fus invitée à la soirée de remise de diplômes
Deux semaines plus tard

On m'a déjà dit que les efforts qui en valent la peine
Sont toujours récompensés
Si vous en voulez une preuve en voici une

Il y a 13 ans, j'étais une autre personne
Et je n'aurais pas été la même aujourd'hui
Si je n'avais pas surmonté tous ces obstacles
Et avec la force que j'ai acquise,
Ça me mènera sûrement plus loin et me permettra de franchir
De nouvelles frontières

*Audrey Doucet, Intégration sociale
CFGA de Nicolet, CS de la Riveraine*

Enseignante : Nadia Julien, Syndicat des enseignantes et enseignants de la Riveraine

21.A. Je t'aimerai toujours

Un long silence trouble s'abattit lourdement dans la pièce au décor sinistre. Qu'avait-il dit? Est-ce vrai? Pourquoi cela nous arrive-t-il? Je les regardais, passant mon regard, qui commençait à s'embrumer, de l'un à l'autre, comme désespérée que tout cela soit vrai. Trop vrai. Ne m'avait-il pas promis qu'il reviendrait, quoi qu'il arrive!

Le temps se fige. Comme au ralenti, je sens ma tasse pleine de café brûlant glisser sous mes doigts. Le liquide brunâtre se répand à mes pieds, tandis que les morceaux éclataient, comme mon cœur.

Des larmes au goût amer fondirent sur mon visage, mais je ne les sentis à aucun moment. Trop accablée par cette douloureuse nouvelle. Mais je me refuse d'y croire. Je me répète dans ma tête que tout ce qu'ils peuvent bien dire n'est que des inepties et qu'il finirait par revenir. Je suis en crise.

Et ces braves messieurs assis dans mon salon, visiblement mal à l'aise, tentent vainement d'apaiser ma souffrance. Il est mort en héros pour eux. Je suis désormais une femme qui pleure son mari fraîchement parti en guerre et mort si prématurément. Je me souviens très bien de notre première rencontre. Tout de suite, j'ai su qu'il était l'homme dont j'ai toujours rêvé. Le son de sa voix parvint clairement à mes oreilles comme s'il n'était jamais parti. Je me

rappelle son sourire avant de monter à bord de cet avion. Il m'avait dit qu'il m'aimerait toujours. Au moins, ça, il l'a emporté avec lui.

Une partie de moi était morte en même temps que lui, partie comme son dernier souffle dans cette infirmerie où ils avaient vainement tenté de lui redonner une chance.

La pièce tourne autour de moi. Un goût amer dans le fond de ma gorge et ma vision se trouble. L'air entre plus difficilement dans mes poumons... Il est mort...

Jamais plus il ne reviendra à la maison, fier d'avoir accompli quelque chose. Jamais plus il ne me prendra dans ses bras pour me surprendre. Jamais plus je ne l'entendrai dire ses mots qui ne sont destinés qu'à moi.

Je perds la tête. J'essaye de m'accrocher à quelque chose, mais j'ai l'impression que plus rien n'est réel. J'ai cette puissante impression que le toit de ma maison s'est écroulé et que j'en porte le fardeau.

Je tente de me lever afin de fuir cette impression, mais je ne réussis qu'à m'effondrer lamentablement sur le sol dur du salon.

Les messieurs se penchent sur moi, ces porteurs de mauvaises nouvelles, mais je ne sens pas leurs mains se voulant aidantes m'agripper afin de me relever. Je n'en veux pas. Je suis déboussolée. Je frappe le plancher d'injustice aussi fort que je le peux. Et puis je recommence, encore et encore, me faisant incontrôlable. J'ai mal, mais je m'en fiche. Je hurle ma colère, ma peine et ma vulnérabilité. J'aimerais être forte, mais tout ce que j'arrive à faire, c'est crier. Et ce cri, j'ai tant de difficulté à le reconnaître tant il est... douloureux.

Je n'arrive plus à penser correctement. Je me calme un peu, assez pour qu'ils parviennent à me remettre sur mon divan. Je me laisse tranquillement bercer par cette peine affreuse qui m'engourdit. Je commence à avoir sommeil. Doucement, je m'assoupis. Même dans mes rêves, je le vois. Il est toujours là. Mais il ne m'entend pas. Je l'appelle et il s'éloigne. Je tente de le rattraper, mais je tombe subitement dans le vide.

Je me réveille en sursaut, souhaitant que tout ceci ne soit qu'un rêve, seulement, alors que je baisse mon regard, je vois son badge, ainsi qu'une lettre. Je sens un vide immense s'installer en moi. Je me laisse sombrer doucement

dans les abysses noirs de la mélancolie et des mauvais choix. Je me dis que je n'arriverai jamais à vivre sans lui. Je me lève donc pour trouver un moyen d'étouffer toutes les émotions de mon cœur.

Je me rends dans ma salle de bain et me regarde dans la glace. Je n'ai l'air de rien. Les yeux bouffis, les cheveux emmêlés et la peau si pâle. Puis soudain, j'éprouve l'irrésistible envie d'aller le rejoindre. Sans prendre le temps de réfléchir, j'ouvre la pharmacie et prends tous les médicaments qui s'y trouvaient.

J'allais vraiment le faire. J'allais sincèrement commettre l'irréparable pour lui. Je le voulais tellement...

Mais elle est arrivée et elle a tout changé!

– Maman!

Mon dernier souvenir de toi. Notre petite Madeline vient de perdre son papa. Et en la voyant, les larmes aux yeux, je me suis dit qu'elle ne pouvait pas perdre sa maman. Elle est ma bouée, mon rivage et je m'accrocherai à elle... Pour toi... Parce que je t'aimerai toujours!

*Stéphanie Gagnon-Lafleur, 2^e cycle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignant: Louis Rousseau, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

21.B. Elle sera toujours là

On m'a raconté une fois, lorsque j'étais petite, que tous ceux qui vivaient aujourd'hui allaient mourir un jour. Que chaque moment de bonheur qui passe, il faut en savourer tous les instants. Une seule petite chose peut tout chambouler, et ce, sans avertissement, pour ensuite tout changer en souvenirs lointains.

Devant mon miroir, je m'observe. J'ai grandi. Le temps passe si vite que je n'ai même pas encore réalisé tout à fait ce qui s'est passé.

Dire qu'elle était encore là hier. Je me souviens avoir plongé mon regard dans le sien. Perdue dans sa tête, elle semblait placide. Comme si elle ne ressentait plus rien de l'extérieur. Elle montrait des signes de fatigue évidents. Ses yeux cernés comme jamais, la vieillesse assombrissait son visage qui, autrefois, était si beau à regarder.

Après toutes ces longues années, sa peau était si douce sous la caresse de mes doigts sur sa main. Le silence s'abattit sur la petite pièce blanche qui semblait, elle aussi, compatir au combat intérieur qu'elle menait. Seul le bruit des battements de son cœur nous accompagnait, comme une paisible litanie.

Elle ne bougeait pas. Malgré tout son courage, elle savait que ça ne servait à rien. Elle qui s'était battue pendant des années durant une guerre qu'elle seule pouvait mener. Elle a cru pouvoir s'en sortir. Mais hélas, c'est écrit que l'on n'obtient que rarement ce que l'on désire si ardemment. Le résultat fut négatif. Résignée, elle attendait avec impatience le moment où elle irait retrouver celui qui lui avait tant manqué.

Une larme s'échappa. Elle venait de moi. Une seule chance de laisser aller ma détresse. Trop fière, je laisse rarement tomber ce masque que je mets en permanence sur mon visage. Mais pour elle, c'est si facile. Son regard azur tombait sur moi, une dernière étincelle au fond des yeux. Elle leva péniblement le bras, j'avais compris.

Je la pris donc dans mes bras. Je pouvais sentir tous les os de son corps tant il était maigre. J'avais peur de la briser, de lui faire encore plus mal. Elle qui avait tant vécu. Elle aimait la vie, je me souviens de toutes ces fois où elle me parlait de sa jeunesse. J'aimais beaucoup l'entendre parler. Mais, point positif, je pouvais toujours sentir sa chaleur rassurante, apaisante.

Je me rappelle lorsqu'elle nous a annoncé que le cancer lui rongerait le corps. Elle qui était si pleine de vie, la voilà maintenant qui dépendait de nous. C'était si dur de se dire qu'une personne comme elle, qui avait tant donné aux gens, devait s'en aller d'une manière aussi pénible.

Durant des mois, mon petit frère et moi avons fait la navette entre l'école, le travail et la maison de ma mamie. Ma mère dut prendre un autre emploi afin de pouvoir payer tous ses soins, tandis que mon père nous soutenait du mieux qu'il pouvait.

Ce fut une dure période pour nous. Sans elle pour rassembler la famille, je sens que nous allons nous perdre. Elle représentait l'amour, maintenant, c'est la souffrance qui marche à ses côtés. Nous l'avons vue dépérir au fil des jours et ce fut très dur pour nous. Toute la famille passait pour lui faire tranquillement ses adieux. Il ne restait que nous.

Je la serrai donc avec émotion, m'imprégnant de son odeur. D'un mouvement tendre, je lui caressai les cheveux tout en lui murmurant tout l'amour que j'éprouvais envers elle.

Mon frère pleurait à chaudes larmes dans le coin de la chambre.
Ma mère priait pour que cesse enfin son supplice.
Mon père finit par se pencher vers moi et mit sa main sur mon épaule.

Dans ces circonstances, que pouvons-nous faire? Nous étions tous là à lui faire nos adieux. Nous voyions clairement que son corps n'en pouvait plus, mais peut-être est-ce égoïste de ma part de vouloir qu'elle reste auprès de moi. J'ai encore tant besoin de cette merveilleuse personne.

Mais alors que le soleil se couchait, je sentis sa main faible quitter la mienne. Son corps se relâcha et je la déposai lentement sur son lit. Ses yeux, à présent fermés, et son visage affichaient enfin cet air serein qui lui manquait depuis des mois.

Tout comme cette boule de feu qui réchauffe et illumine la vie des gens, moi, cette nuit-là, je voyais partir mon rayon, ma lumière, ma grand-mère.

Elle n'est peut-être plus là aujourd'hui, mais je sais que son courage, sa force et son sourire me suivront et guideront ma course tout au long de ma vie.

*Stéphanie Gagnon-Lafleur, 2^e cycle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Lise Robert, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

22. Carpe diem...

Selon Wikipédia – probablement la source la plus sûre d’Internet – **carpe diem** signifie: « cueille le jour présent sans te soucier du lendemain ». Voilà qui est plutôt simple comme concept; pour moi, ce ne l’était pas. Selon moi, **carpe diem** voulait dire en couple, car bonheur partagé est multiplié. J’attendais patiemment la bonne personne pour profiter du moment présent. J’avais fini par la trouver: elle s’appelait Alison. Je n’avais jamais cru au coup de foudre, mais je fus contraint d’en admettre l’existence au moment où ses yeux croisèrent les miens; en un regard, nous étions fous amoureux. « Facebook » et « textos » étant ce qu’ils sont, nous nous sommes rapprochés très vite, trop vite... Mais j’étais amoureux ou tout simplement stupide pour ne pas l’avoir remarqué.

Après une semaine de discussions sur Internet et par messagerie texte, nous avions franchi le pas, nous étions un couple à la suite de mon baiser maladroit dans un parc, près de l’eau. Le moment était magique, nos centres d’intérêt et notre histoire de vie incroyablement semblables. Quand j’y pense maintenant, j’en ai des frissons. À partir de ce jour, nous volions haut dans le ciel loin de tout problème, si près des étoiles que nous pouvions presque y toucher. Nous étions sur notre nuage, si bien tous les deux.

Notre relation allait à toute vitesse. Nous avançons au rythme effréné de nos cœurs battants à tout rompre dès l’instant où nous nous approchions l’un de l’autre. Nous avons multiplié les moments ensemble et tout semblait si naturel. Puis, un après-midi, tranquilles, seuls à la maison tous les deux, la porte de la chambre s’est fermée et verrouillée pour un moment unique ensemble. Cet après-midi restera gravé à jamais dans nos cœurs de même que la nuit qui s’en suivit, enlacés tous les deux. Tout allait tellement vite et mes études en ont souffert, mais je m’en fichais éperdument. Seul son regard enivrant m’importait. Nous étions jeunes et fous, nous étions si heureux ensemble.

Les mois passèrent et notre bonheur ne semblait pas vouloir s’estomper. Pourtant, quelque chose dans son regard avait changé. Je faisais mon possible pour l’ignorer, mais c’était évident. Puis le temps passa, elle était devenue froide. Je préférais ignorer plutôt que de poser des questions. Notre relation se dégradait davantage et encore une fois, je fermai les yeux. Je me disais que c’était une mauvaise passe et que les choses s’arrangeraient d’elles-mêmes ... lourde erreur!

Quelques jours plus tard, elle m'adressa un message texte pour mettre fin à notre relation. Elle n'étirait pas les détails, mais elle m'accusa, entre autres choses, de ne pas avoir été assez terre à terre, d'être trop dans les nuages et de ne pas me soucier assez de la réalité.

Me voilà donc au lendemain de **carpe diem**, qui disait: « cueille le jour présent sans te soucier du lendemain ». C'est ce que j'ai fait et j'en souffre énormément. J'ai perdu celle que j'aimais. À force de cueillir le jour présent, j'ai négligé le jour suivant. Je ne me suis pas fait de récolte pour plus tard et trop occupé à cueillir, j'ai négligé de planter les petits bonheurs de la vie qui se transforment à la longue en grands bonheurs... Et oui, quand on est un adolescent amoureux, on oublie de prendre soin du reste. Alors me voici seul, avec des résultats scolaires pathétiques, résultat de ces six mois passés avec celle que j'appellerai dorénavant mon ex... Plante le jour de demain, cueille le jour présent et savoure la cueillette d'hier...

Ludovic Paradis, 1^{er} cycle

Centre De La Jonquière, CS De La Jonquière

Enseignantes : Isabelle Coulombe et Danyelle Devost,

Syndicat de l'enseignement De La Jonquière

23. Le pouvoir des mots

Les mots, une invention simple, voire banale, que l'homme a réalisée pour pouvoir s'exprimer. Pourtant, ce ne sont que des lettres rassemblées qui finissent par former des mots. Des sons. Pour diverses raisons, ils nous font passer par maints sentiments. Je sais, parfois, tous les mots de la vie peuvent nous sembler des sanglots. En fait, des mots, c'est quoi? Des lettres? Des sons? Malheureusement, ce n'est pas que ça. C'est bien plus encore. À mon avis, ils sont aussi une arme que tout le monde peut utiliser. Parfois, nous ne nous rendons aucunement compte de ce que nous pouvons faire avec cette arme, aussi ordinaire soit-elle.

L'intimidation est sans doute le meilleur exemple de leur pouvoir destructeur. En fait, qu'est-ce que c'est l'intimidation? Trop souvent, ce sont des mots qu'on utilise pour blesser quelqu'un volontairement ou pas. À certains moments, par contre, on peut ne pas se rendre compte du mal que l'on peut faire avec de simples mots. Quand on en prend conscience, le mal est déjà

fait. Il peut arriver qu'il soit déjà trop tard. Mais les mots recèlent également plusieurs autres pouvoirs, si étrange qu'il en paraît. Ils peuvent aussi être une petite douceur. Un mince rayon de soleil dans une journée de ciel nuageux.

Qui ne se souvient pas du son d'un premier je t'aime entendu ou même échangé avec des personnes qui nous sont précieuses? Qui ne se souvient pas des mots remplis de tendresse des gens que l'on apprécie beaucoup? Je crois, enfin j'espère, que tout le monde a cette chance. Je sais, dans certaines situations, un simple sourire vaut plus que tous les mots du monde. Il peut éclipser mille et un mots. Toutefois, nous avons tout de même besoin d'eux pour nous exprimer.

Il arrive que nous préférions le silence à la parole libératrice. C'est la pire solution à adopter. Nous avons tous un jour ou l'autre besoin de nous exprimer, de pleurer, de demander de l'aide quand tout va mal, quand tout semble ténébreux. Oui, même pour nous, les garçons. Le silence peut s'avérer souvent destructeur. Trop de gens disent adieu à la vie, car ils sont restés silencieux ou incompris. C'est vraiment, mais vraiment trop triste. Parfois, nous pensons garder le silence sur un accablant fardeau ou un lourd secret, mais malheureusement tout finit par se savoir et cela finit rarement bien.

Les mensonges? Rien de pire que ces mots que nous utilisons pour dissimuler une vérité. Car, quand le voile se lève, exposant la vérité au grand jour, les gens à qui nous avons menti souffrent. Quelquefois, nous pensions mentir pour le mieux, pour protéger une personne que l'on aime. Nous l'avons tous fait et nous avons tous fini par expérimenter le goût amer de la conséquence de nos mensonges, de leurs sons.

Les promesses, étrangement, ce sont des mots que nous partageons pour donner de l'espoir. C'est aussi pour dire que nous allons nous donner à fond pour accomplir ce que nous nous sommes promis. Quand nous sommes capables de réussir. Malheureusement, il y a les promesses incertaines, celles que nous ne sommes pas toujours capables de tenir. Il existe aussi les fausses promesses qui sont toujours tristes à entendre et qui ne font que nous décevoir.

Il y a aussi ces fois où nous nous servons des mots pour écrire. Écrire, mais pour quelle raison? Tout simplement pour nous exprimer, défendre nos idées, chanter ou tout simplement vider notre coeur de ses sombres

sentiments. Ainsi, nous pouvons concevoir de merveilleux poèmes, chansons, articles, scénarios, histoires et même de touchantes missives.

Ces précieux écrits faits à la main, il est dommage que, depuis l'arrivée de leurs rivaux, ces chers courriels, ils aient perdu leur pouvoir magique. Vraiment dommage. Qui n'aime pas recevoir une belle lettre écrite avec minutie et attention? Il y a aussi les histoires, celles que nous avons la chance de raconter ou d'écouter. Ah! Les histoires! Ces univers emplis de mots formant de merveilleux livres. Grâce à eux, nous avons la chance de voyager et de vivre de nombreuses aventures aussi excitantes les unes que les autres. Ce peut être un bref conte de fées que nous pouvons lire à notre enfant et qui le fait rêver toute la nuit. Sans oublier les histoires qui sont de courts fragments de notre vie, de nos rêves et de nos espoirs.

Ah! Les mots, ils ont tant de pouvoir comme, encore, celui qui nous permet d'apprendre ou bien de travailler! Ils nous transmettent l'histoire, celle de nos ancêtres, mais aussi de ceux qui ont combattu pour nous. Les mots peuvent voyager à travers le temps. Qui ne connaît pas les Molière, les Hugo ou, plus près de nous, les Nelligan, les Vigneault? Qui ne connaît pas la puissance de leurs mots?

Les mots sont magiques. Ils méritent notre respect. Ils méritent notre amour. Ils ne méritent pas d'être banalisés ou mal utilisés. Constattement, des mots meurent et d'autres naissent. C'est ce qui garde notre langue vivante.

J'imagine mal notre vie sans eux.

Ils sont notre humanité.

*Pierre-Luc Audit, 2^e cycle
Centre Marius-Ouellet (Disraeli), CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

24. La fourmi et la feuille

Je me suis réveillée et j'ai commencé à bouger chacune de mes six jambes. Une par une, elles ont commencé à participer, touchant délicatement un gaz blanc qui m'enveloppait. C'était doux comme un oreiller, à chaque fois que je le touchais, il rebondissait vers moi délicatement et doucement.

Les deux parties de mon corps, dur comme une armure, étaient très lourdes comme si j'avais bu une boisson de ciment qui avait glissé dans mon corps. J'avais l'impression que mon ventre était plein de cette ancre de ciment et ma tête était un bateau flottant sur l'eau, sans intention délibérée. Cette sensation d'être collée sur place m'empêchait de bouger, harponnée par l'ancre de ciment.

Ma tête était brumeuse et mes pensées étaient cachées dans un immense brouillard, jouant à cache-cache avec moi, mais je ne voulais pas jouer. J'étais consciente de mes pensées et je sondais les endroits sereins, mais comme des fragments qui nagent dans une mer de silence, elles n'étaient pas touchables.

Tout à coup, comme une bombe qui avait explosé, tous mes objectifs, mes obligations, mes pensées se précipitèrent vers moi en même temps. Je me sentais comme quelqu'un sur qui on avait jeté un seau d'eau froide, presque congelée, sur la tête. Une chute d'eau remplie de fourmillants souvenirs se versait sur mon corps, laissant un sentiment de renouveau rafraîchissant.

Mon bateau flottant coulait pour rejoindre mon corps. C'était extraordinaire comment le ciment dans mon ventre s'était brisé immédiatement, comme la glace qui se fissure sur un lac pendant l'hiver pour trouver le chemin le plus rapide. Dans une flaque de transition, j'étais libre.

Je devinais le grand ciel bleu, tellement loin, une demi-sphère qui protège tout. Les arbres autour de moi donnaient de l'ombre aux endroits choisis par leurs amples branches. L'herbe était droite, comme au garde-à-vous, avec un milliard de ses camarades au milieu de cette vaste florissante nature. J'ai profondément accepté ma vulnérabilité dans ce champ émotionnel et délicat.

À cet instant, mes multiples yeux furent émerveillés par une feuille verte et brillant d'une telle énergie. La petite feuille, cet aimant qui m'attirait, était comme un oasis, un festin pour les yeux, au milieu du désert; une pierre

précieuse qui brille et illumine tout ce qui l'entoure. J'ai marché vers cette inévitable attraction.

Dans mes mandibules, j'ai pris mon trésor et, avec une conviction déterminée, j'ai commencé à marcher: nous ne faisons qu'un. J'étais hypnotisée, dans un état de méditation, obnubilée par son essence sacrée et laissant rayonner son for intérieur. Mes jambes travaillaient vigoureusement et mon corps les accompagnait. J'ai respiré l'air et j'ai remplacé la carcasse de ciment par un cadeau d'amour. À chaque pas, je recevais une décharge électrique qui me remplissait de plus de volonté et de plus de passion.

Nous marchions en harmonie dans un éclat silencieux quand j'ai entendu un coup de tonnerre. J'ai entendu le bruit encore, mais cette fois c'était plus proche. Immédiatement, j'ai su que ce n'était pas le tonnerre, c'était pire: c'était un être humain qui marchait vers moi!

En face de lui, j'étais paralysée et j'ai perdu toutes mes capacités et ma puissance. Mon pouvoir a complètement disparu, il était hors de mon contrôle et j'ai paniqué. J'étais congelée comme une sculpture de glace jugée pour un concours. Il s'est penché et, tout de suite, il a volé ma précieuse émeraude, ma gemme, ma belle feuille verte!

Je me suis libérée de la terre congelée, mais c'était trop tard. Il avait pris mon joyau. Il est arrivé aussi vite qu'il était parti et j'étais dans le sillage de la tempête. Comme une patiente diagnostiquée d'amnésie, j'étais laissée à moi-même pour recueillir les échardes de verre.

Sans ma perle verte, je ressentais ma liberté en quarantaine. Je me suis sentie vidée. Mon âme, exposée à l'extérieur de mon corps nu, couvrait mes blessures. Mes yeux étaient remplis de larmes et de tristesse.

Je me consumais de l'intérieur et mes souffrances étaient sans fin. Sans espoir et abattue, la tête basse, j'errais dans ces espaces abandonnés.

*Lyndsey N. Rosevear, Francisation
Centre du Phénix (Québec), CS des Découvreurs
Enseignante : Hélène Martel, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives*

25. La nouvelle bicyclette

Mick était un enfant de dix ans qui demeurait avec son père, Éric. Depuis plusieurs années, le père du jeune garçon avait un bon emploi et pouvait gâter son fils. Malheureusement, l'usine où travaillait Éric avait dû fermer ses portes et ce dernier avait donc perdu son emploi. Pour subvenir aux besoins de la petite famille, il avait dû accepter un travail au salaire minimum, comme commis dans un magasin de sport. Si son emploi lui permettait de payer son loyer et de remplir le réfrigérateur, il acceptait la situation. L'important, c'était que son fils ne manque de rien. Bien entendu, étant moins à l'aise financièrement depuis quelque temps, Éric ne pouvait qu'offrir le minimum à son fils, pas de cadeaux, pas de surprises. Cela l'attristait un peu...

Par une belle journée d'été, Mick revint de l'école en pleurant.

- Qu'est-ce qui se passe, Mick?
- Je suis tombé et j'ai brisé ma bicyclette.
- Est-ce que tu t'es fait mal, fiston?
- Oui, au coude et au genou droit.
- OK. Viens avec moi, on va d'abord désinfecter tes blessures.

Cinq minutes après, Éric alla récupérer la bicyclette de son fils et constata qu'elle était vraiment amochée. « Je devrai lui en acheter une nouvelle, mais avec quel argent? » pensa Éric.

- Alors papa, est-ce qu'elle est réparable?
- Je ne sais pas, fiston. Demain, je vais appeler Jean et on verra si elle l'est...

Le soir venu, après que Mick se soit endormi, Éric pensait à ce qu'il allait faire. Où allait-il trouver l'argent pour acheter une nouvelle bicyclette? Le pire, c'était qu'il l'avait déjà fait réparer au début de l'été. Une nouvelle bicyclette n'était vraiment pas un luxe pour le gamin et, de surcroît, c'était son anniversaire dans quatre jours. Soudain, une annonce attira son attention dans le journal: une usine ouvrait ses portes et on recherchait des employés pour assurer le fonctionnement de soir. « Une chance tombée du ciel! » se dit Éric.

Le lendemain, après sa journée de travail, Éric se rendit à l'usine pour y déposer sa candidature. Malheureusement, le dernier poste avait été comblé

il y avait tout juste dix minutes. Quand il revint chez lui, il appela une amie et voisine, qui gardait Mick cet après-midi-là, lui expliqua rapidement ce qui lui arrivait et lui dit de faire traverser l'enfant. Il devait trouver un moyen de régler la situation. Puis, Éric téléphona à Jean qui lui confirma, suite à la description des dommages, que la bicyclette était irréparable. Mick entraînait comme il raccrochait le téléphone.

- Alors, papa, ma bicyclette, Jean pourra la réparer ?
- Non, fiston. Je suis désolé...
- D'accord. Est-ce que je pourrai en avoir une autre ?
- Je te promets que je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu puisses en avoir une pour ta fête.
- Génial ! Merci papa !

Malgré lui, Éric venait de promettre quelque chose qu'il n'était pas sûr de pouvoir offrir. Il demeurait quand même confiant. C'était comme si, intérieurement, il avait la certitude de réussir à trouver l'argent pour acheter cette fameuse bicyclette à son fils.

Plus tard, dans la soirée, il téléphona donc à quelques amis pour vérifier si l'un d'eux ne connaîtrait pas quelqu'un qui aurait besoin d'un bon travailant quelques heures par semaine, ce qui lui permettrait de gagner un salaire d'appoint. Aucun d'eux ne pouvait lui venir en aide. Il ouvrit donc le journal, se mit à chercher dans les petites annonces, mais rien là non plus... Découragé comme il ne l'avait pas été depuis longtemps, Éric s'ouvrit une bouteille de bière. C'est à ce moment que le téléphone sonna. C'était Pierre, l'ami d'un ami, qui avait eu vent qu'Éric cherchait du travail, qu'il était manuel et très débrouillard. Quelle coïncidence ! Pierre avait justement besoin d'aide pendant la fin de semaine pour faire avancer la construction de son chalet. Éric accepta sans hésitation les deux jours de travail que l'homme lui offrait. Il alla ensuite se coucher l'esprit en paix étant soulagé de voir une partie de son problème derrière lui. Il serait en pleine forme le lendemain matin...

Puis, ce fut lundi, l'anniversaire de Mick. Grâce à l'argent qu'il avait amassé pendant la fin de semaine, Éric était fou de joie de pouvoir offrir une bicyclette toute neuve à son fils. Il décida de l'envoyer chez la voisine en fin de journée, après son travail à la boutique de sport, pour aller acheter son cadeau. Lorsque Mick vit son père revenir à la maison et descendre une superbe bicyclette rouge de la boîte de son camion, il se précipita à l'extérieur pour aller le retrouver. C'est en entendant une porte claquer et des cris

de joie qu'Éric se retourna et vit une voiture foncer droit sur son fils. « MICK ! FAIS ATTENTION !!! » Trop tard, le jeune homme se fit renverser par la voiture et mourut sur le coup. À cet instant, Éric maudit la bicyclette ; le rêve de Mick devenait son pire cauchemar.

*Richard Carrière, 2^e cycle
Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignante : Hélène Picard, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

26. Je rêve à toi qui es loin de moi...

L'amour, c'est comme un grand rêve. Au début, c'est flou ; on ne sait jamais à quoi cela va ressembler. Parfois, c'est comme un cauchemar tant le sentiment fait mal, écorche. Mais dans le rêve que je vis avec toi, je sais que jamais je ne me réveillerai. Nous resterons dans les nuages pour l'éternité à regarder tous ceux qui sont malheureux et nous nous rendrons compte à quel point, ensemble, nous sommes heureux, car dans mon rêve on est tous les deux.

Dans mon rêve, tu es ma dulcinée. Jamais je ne voudrai me séparer. Toute notre vie, nous marcherons côte à côte, traversant les épreuves du temps, et la joie qui viendra nous envahira toujours plus chaque jour. Nous serons heureux et nous rêverons à deux. Je t'aime comme personne ne t'a jamais aimée, car dans mon rêve, on est tous les deux. Lorsque tu as de la peine, la pluie tombe du ciel et mon âme tout entière s'en ressent, blessée. Mais par la suite, le soleil reprend tranquillement sa place en haut dans les nuages. Et c'est là, dans cet arc-en-ciel, que j'aperçois enfin ta beauté qui jaillit de la lumière. Dans le ciel, j'aimerais t'amener toucher aux étoiles pour qu'ensuite je puisse y remettre toutes celles que j'ai prises dans tes yeux, car dans mon rêve, on est tous les deux.

Un jour, je t'emmènerai sur mon île aux trésors, toi, ma merveilleuse pièce en or, afin de te conserver près de moi, à l'abri de tous ces voleurs de cœurs. Si par malheur je te perdais, je sais que jamais je ne pourrais retrouver un trésor qui a autant de valeur à mes yeux. Pour te ravoïr, je partirais nager

dans l'océan où j'irais à ton secours affronter tous ceux qui t'ont blessée. Je suis prêt à m'engager à ne jamais te faire du mal, car dans mon rêve, on est tous les deux.

Chaque fois que je te vois, tous les paysages ternes disparaissent pour laisser la place à ton incroyable beauté. Tu es celle qui m'a aveuglé. Il n'y a que toi que je puisse côtoyer toute ma vie durant. Je te regarde comme un homme passionné et je te le promets, je me montrerai à la hauteur de ta valeur. Ce matin, le soleil n'est pas encore levé, mais tu as déjà éclairé ma journée d'un amour dévoué. Cette journée sera passionnée, car dans mon rêve, on est tous les deux.

Excité de te rencontrer, mes pensées te sont accordées. Dès que l'aube se lèvera, je sais que tu ne me quitteras pas. Oui, oui! Accro de toi, je suis déjà... à tel point que, chaque soir où tu n'es pas présente à mes côtés, je me sens seul. Je cherche à ressentir ta présence à mes côtés pour finalement me rendormir dans la nuit triste et sombre. Et tout en sombrant dans un sommeil profond, mes pensées sont dirigées vers toi, tout en douceur, car dans mon rêve, on est tous les deux.

Pour toi à qui je ferais la cour jour après jour sans jamais m'en lasser, je veillerai à ne pas manquer une seule fois de te donner tout le soleil que tu mérites et tout l'amour auquel tu as droit. Telle une fleur magnifique, je prendrai soin de toi. Crois-moi, jusqu'à mon dernier souffle, je serai là, car dans mon rêve, on est tous les deux.

La passion que j'ai envers toi n'est égale à rien qui existe. Le mot amour a été créé pour décrire le sentiment profond que j'ai pour toi. Personne d'autre n'a le droit de vivre cette émotion avec la même intensité que je la vis présentement et c'est pourquoi je t'accepterai avec tes qualités et tes défauts, sans jamais te juger. Personne ne me fera changer d'idée, car dans mon rêve, on est tous les deux.

Depuis si longtemps, je rêve à toi. Un jour, je me réveillerai et je m'apercevrai que mon rêve est devenu réalité. Enfin, chaque soir, tu t'endormiras à mes côtés. Jamais je n'oublierai ton anniversaire, jamais je ne vais trahir ta confiance. Pour toujours, je te promets de te chérir et de t'aimer, car dans mon rêve, on est tous les deux. Par cette lettre que j'ai écrite pour toi, Nathee, je souhaite briser le mur qui nous sépare. Je veux plus que jamais

nous rapprocher l'un de l'autre, nous réunir éternellement. Toi qui portes mon enfant, celui que j'aimerais autant que toi, sache que je serai toujours à tes côtés pour m'occuper de vous deux... car dans mon rêve, on est tous les trois.

*Alexandre Ménard, Alphabétisation
Centre Marius-Ouellet (Disraeli), CS des Appalaches
Enseignante : Caroline Leblond, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

27. Logan, mon amour

Et si quelque chose lui arrivait, et si quelque chose m'arrivait à moi.

La grossesse nous amène à nous poser des questions autant raisonnées qu'irraisonnées. On passe par toutes les émotions et bien souvent on se remet en question. Va-t-on y arriver? Notre couple est-il assez solide? Nos neurones surchauffent et ce n'est qu'un début.

C'était un 13 décembre 2010 lorsque j'ai su que nous étions maintenant deux dans ce même corps. À partir de ce jour, tout allait changer. Les grandes décisions devaient bientôt prendre place. Je n'avais que 17 ans. Je n'avais quasiment rien vu, rien vécu. J'avais toute la vie devant moi. Les gens jugent énormément ce genre de situation. Le regard que portaient les gens sur moi était important. Je n'avais pas terminé l'école et je n'avais pas planifié quelque chose, ce « si jamais » qui m'arrivait. On se pense invincible, on croit que tout arrive aux autres, mais pas à nous jusqu'au jour où la réalité nous « frappe au nez ».

Février 2011, j'ai deux mois de grossesse. Je me sens prête. Je suis prête! J'ai décidé de te garder. Ton père était si content. Il était toujours à mes côtés pour me rassurer. Lui, il était déjà prêt. Son enthousiasme me faisait peur parfois. On voyait qu'il allait devenir un très bon père. Il avait des tas de questions, il en était beau à voir! Tandis que moi, je courais à la recherche de moi-même. La réalité faisait partie de mon lot d'interrogations. Tu étais si petit, mais dorénavant si important.

Plus les jours avançaient, plus mon corps changeait. Mon petit corps de jeune femme devenait gros et lourd. J'avais faim, toujours faim. Mes hormones

ne m'ont pas mené la vie facile. Je complexais avant même d'être enceinte avec mes 115 livres « toute mouillée », ça n'avait plus rien à voir avec mes 170 livres. J'avais peur, peur de ne plus être belle, peur que mon amoureux ne me trouve plus attirante et que ça me prenne des années à m'en remettre. Une chose était sûre, c'était toi qui allais m'aider à m'en sortir, c'était toi qui allais devenir ma fierté quotidienne et pour le reste, je me battrais chaque jour pour y arriver.

À sept mois de grossesse, ta chambre était déjà prête, tes vêtements étaient achetés et nos cœurs devenaient impatients de te voir. C'est à 37 semaines que le grand jour arriva. Si tu savais à quel point j'étais heureuse. Le sentiment qui m'habitait était indescriptible. Tu pesais 7,3 minuscules livres. Tu étais si mignon. Je débordais tellement d'amour. C'était le jour le plus merveilleux de toute ma vie.

Oui, c'était une naissance comme les autres. Il ne s'est rien passé de réellement dangereux, rien qui a marqué l'histoire. À cette période nous étions le 28 octobre 2011. Toutefois, la première neige s'est installée avec ta venue. C'était beau! La neige virevoltait dans un scintillement bercé par le vent, comme si elle attendait ta venue. C'est ce soir-là que tu es sorti dans mes bras.

*Kim Dufour-Breton, Préparation à la formation professionnelle
Centre de la Baie-James (Chibougamau), CS de la Baie-James
Enseignante : Chantale Jean, Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

28. Le baluchon du Vagabond

Il est assis là, 500 \$ de petits sacs vides dans ses mains, il se rend bien compte que sa vie n'a plus de sens, il est rendu qu'il pèse 110 livres, il a les bras couverts de bleus, la paranoïa se fait sentir. Il se lève les yeux pleins d'eau, se rend devant le miroir et il se dit que cela fera, il en a marre. La vie qu'il voulait n'est pas celle-là. Il est 7 heures du matin, il décide d'en finir. D'une façon ou d'une autre, c'est terminé. Après 2 ans, cette vie n'est plus pour lui, il lui reste 120 \$ dans ses poches et il sait que s'il reste là où il est, il va dépenser ce qui lui reste. Il ramasse sa guitare, embrasse sa fille, lui murmure quelque chose à l'oreille et quitte l'appartement de la mère de sa

progéniture. Nous sommes le 5 septembre 2008 et sans le savoir, Charles Vagabond vient de renaître. Tranquillement, il marche sur le quai qui longe le canal, il se rend au terminus d'autobus et prend le premier autobus direction, sa ville natale, Drummondville. Sans savoir que toute une aventure l'attend.

Rendu dans la ville du Mondial des Cultures, la première chose qu'il fait, c'est décrocher un téléphone public pour appeler une amie qu'il n'a pas vue depuis des lunes. Il avait repris contact avec quand il était encore à Salaberry-de-Valleyfield, via le chat, sur l'ordinateur. Elle lui avait laissé son numéro et lui avait dit de l'appeler si jamais il y avait quoi que ce soit. La sonnerie se fait entendre, Sabrina décroche.

– Oui allo? dit-elle.

– Salut Sab, c'est Charles, je suis à Drummondville, tu as toujours envie de me voir?

– Certainement, tu n'as qu'à t'en venir, répond-elle.

Alors, c'est armé d'une guitare et d'un sac de linge qu'il se dirige vers chez son amie de longue date. Il est 18 h 30 quand il arrive devant la porte du 753, St-Georges. Il cogne, c'est une petite fille pas plus haute que trois pommes qui répond à la porte.

– Bonjour, je m'appelle Nellie, tu es l'ami de ma maman?

– Bonjour, je m'appelle Charles et oui je suis l'ami de ta maman, je suis enchanté de faire ta connaissance, lui dit-il, souriant.

Du coup, elle l'invite à entrer, il passe le seuil de la porte et en l'apercevant, Sabrina se précipite sur lui et lui saute dans les bras. Il y a au moins 4 ans qu'ils ne se sont pas vus.

– Tu n'as pas l'air en forme, affirme-t-elle.

– Oh! Si tu savais, plus tard je te raconterai, qu'il lui dit pour ne pas raconter cette histoire devant la petite.

Plus tard, après quelques coupes de vin et s'être respectivement raconté leur vie depuis qu'ils ne se sont pas vus, ils décident de se coucher. L'hôte lui offre une couverture et un oreiller pour qu'il puisse dormir sur le divan. Endroit où il ne dormira jamais finalement... Mais ça, c'est une autre histoire. Elle lui dit qu'il peut rester chez elle autant qu'il veut. Trois jours après son arrivée dans sa ville natale, il va voir sa sœur, elle est plus jeune que lui

et lui fait une offre qui changera sa vie. Elle lui demande s'il veut être payé pour apprendre à jouer de la musique. Que si le projet lui tente, il n'a qu'à se rendre à telle place et signer tel papier. Chose qu'il fait. Durant 6 mois, pendant son sevrage de cocaïne, il apprend à jouer de la guitare, les notes, les accords, tout. Il est plus motivé que jamais et en plus la musique lui fait oublier le manque. C'est dans un projet de réinsertion sociale qu'il prend ses cours. Bien qu'il soit contre l'aspect social du truc, il se donne à 110 % pour la musique. Le projet consiste à apprendre à jouer, monter un spectacle et enregistrer un album avec les autres participants. Chose qu'il fera, bien qu'à la fin, il ne soit pas trop fier du résultat final. Le sevrage terminé, il reprend du poids, il mange bien et ne consomme plus. Suite au projet et à sa détermination de vivre de sa musique, notre guitariste débutant se fait offrir 17 000 \$ pour un an, pour faire un album musical. Un peu trop tôt vous direz et vous aurez raison... Mais le 11 novembre 2011, Charles Vagabond sort l'album *Baluchon Accoustique*. Et à l'été 2012, il fera une tournée dans sa région afin de le vendre. Bien qu'il tente toujours de décrocher un autre contrat de disque, le musicien a réalisé son rêve. Il a immortalisé ses chansons sur un album et a fait une tournée promotionnelle pour ce dernier. Aujourd'hui, Charles est à l'école et participe à des concours d'écriture, mais ne cesse jamais de rêver qu'un jour, il vivra de sa musique.

Nos succès, nous les choisissons, nos rêves peuvent se réaliser si on y croit vraiment et qu'on travaille fort pour y arriver. Ce que Charles avait chuchoté à l'oreille de sa fille avant de partir :

– Au revoir, mon ange, papa s'en va devenir une *rock star*, tu viendras à la nouvelle maison de papa, je viendrai te chercher, je t'aime.

La petite fille de 1 an et demi lui a répondu avec le plus beau sourire du monde :

– Bye bye papa.

*Charles-Phillip MacIntyre Godue (alias Charles Vagabond), 1^{er} cycle
Centre Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Enseignant : Pierre Lavigne, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

29. Les deux papillons extraordinaires

Tout d'abord, il y avait deux cocons qui étaient accrochés à un arbre. Ils se doraient sous le soleil dans un sous-bois. Ils étaient plus gros que la normale. En plus, ces deux cocons étaient reliés l'un à l'autre par une sorte de soie spéciale. Tous les animaux étaient en admiration devant ce phénomène de la nature. Ils n'attendaient qu'une chose, voir ce qu'il y avait à l'intérieur, car ils étaient tous curieux. Les jours passèrent et toujours rien, sauf qu'ils voyaient les deux cocons de plus en plus proches de l'éclosion, car leur silhouette se mit à se déformer sous les battements de leur cœur.

Et le jour critique arriva. Tous les animaux s'étaient rassemblés autour de cette force de la nature. Ils étaient en train de faire la fête, les oiseaux sifflaient des refrains d'une rare beauté. Les animaux étaient tout ouïe. Ils baignaient dans un monde de paix...

Puis, le premier cocon commença par s'effriter pour ensuite se briser en deux afin de laisser place au plus beau papillon du monde. Celui-ci s'étira, s'étira tellement que ses ailes commencèrent à prendre place. Tous les animaux se turent. Ils étaient en admiration devant ce spectacle grandiose. Une fois que le premier papillon fût sorti, il y avait un petit problème. Il était toujours attaché à l'autre par ce fil spécial.

Ensuite, comme la nature faisait bien les choses, ce fut au tour du deuxième cocon d'éclore. La procédure était la même que pour le premier. Mais cette fois-ci, les deux papillons purent s'envoler ensemble. Ils remarquèrent qu'ils ne se quitteraient plus jamais. Ils étaient comme des frères siamois.

Les animaux ne bougeaient toujours pas. Ils pensaient tous que cela était un signe du destin. Mais dans leur tête, ils remercièrent le créateur de la terre, car ces deux papillons avaient sûrement une mission. Ceux-ci prirent leur premier baptême de l'air en faisant face aux animaux. Mais quand ils atterrirent, ils étaient de dos. Les animaux commencèrent à les applaudir, les applaudir de plus en plus fort, puis ils poussèrent des cris de joie. Les deux papillons déposèrent leurs pattes sur des branches et ils retournèrent leur tête.

Sur les ailes du premier papillon étaient écrites deux lettres, « pa », et sur le deuxième, « ix », et vu qu'ils étaient reliés ensemble par ce fil de soie, le mot « paix » apparut. Les deux papillons mesuraient un pied de hauteur chacun. Et quand ils écartaient leurs ailes, au total, cela pouvait faire quatre pieds.

Mais, ils ne comprenaient pas encore leur importance sur terre. Puis, ils eurent une réponse dans la seconde même : une lumière scintillante était venue les éclairer tous les deux. Une voix douce surgit de nulle part pour leur indiquer le chemin qu'ils devaient prendre. C'était de se balader chez les hommes qui détenaient des armes à feu afin qu'ils arrêtent de faire la guerre, la guerre aux animaux et à ceux de leur propre race.

Ils comprirent, après avoir reçu ce message, la signification du mot écrit sur leurs ailes. Tous les autres animaux disaient enfin que la prophétie de la paix sur terre pouvait se réaliser. Ils saluèrent les deux papillons et ils leur souhaitèrent bon courage pour cette mission. Ils s'envolèrent sans tarder.

Les deux papillons aperçurent du haut du ciel un chasseur qui voulait tuer un animal. Ils descendirent tout de suite et se mirent dos au chasseur. Le chasseur n'en crut pas ses yeux. Il les frota de plus en plus fort. Il lisait bien le mot « paix » sur les ailes, alors il décida dès l'instant de ne plus faire de mal aux animaux. Il laissa tomber son arme à ses pieds, puis il rentra. Pour les deux papillons, leur première mission fut un immense succès. Les animaux de la forêt allaient être contents.

Or, les deux papillons devaient s'occuper du plus grand morceau, celui de la guerre sur la terre. « Mais comment faire ? » se demandaient-ils. Soudain, l'apparition de la lumière scintillante était revenue. La douce voix leur dit : « Ne vous inquiétez pas, car pour ce qui est du chasseur, le mot sur vos ailes est entré dans sa mémoire et indirectement, sans le savoir, il a communiqué avec tous les chasseurs de la terre en ce moment même. Tous les animaux sont saufs. Trouvez une solution au plus vite, car votre durée de vie n'est que de deux à trois jours... »

Finalement, les deux papillons cherchèrent des solutions, mais en vain, il ne leur restait pas beaucoup de temps. Le fil de soie qui les attachait commençait à s'émietter. Après plusieurs minutes de vol, ils arrivèrent dans une ville. Ils atterrirent devant un magasin de photographie. Un petit garçon sortit du magasin et il les vit à terre. Il lut les ailes puis soudainement, il prit les deux papillons pour les soigner à l'intérieur. Il les déposa sur une photocopieuse de grand format qui était reliée à un ordinateur. Il courut pour aller chercher de l'eau. Pendant ce temps, les deux papillons, dans leur dernier souffle, se tournèrent sur le dos et appuyèrent sans le savoir sur le bouton « marche ».

La lumière de la photocopieuse grilla complètement le fil de soie, mais l'original alla directement dans l'ordinateur. Le petit garçon arriva, mais il était

trop tard. Les deux papillons ne battaient plus du cœur. Il arriva devant l'ordinateur et appuya sur « entrer » et dit à son papa que la magie de la paix commençait par Internet pour que l'homme cesse les guerres...

*Nicolas Schaller, 2^e cycle
Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke
Enseignant : François Faucher, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

30. Le courage d'une vie

Les yeux levés vers le ciel en criant de tout mon cœur « aidez-moi, je vous en prie ».

J'étais prisonnière de mon passé, anéantie par la douleur et le désespoir. Je n'étais plus moi-même.

J'étais incapable de me regarder dans la glace, tout ce que je voyais, c'était une étrangère au cœur noirci par la haine.

Je me détruisais à petit feu en pensant que je ne méritais pas d'être heureuse.

Aveuglée par mon mal d'âme, je ne voyais pas les anges qui m'entouraient avec leurs ailes de lumière.

Les yeux levés vers le ciel en criant « aidez-moi, je vous en prie ».

Encore une fois, je n'entendais pas la petite voix qui me disait d'arrêter de me détruire.

Je croyais que j'étais seule, mais j'avais des êtres extraordinaires près de moi. Je les ignorais en m'enfonçant plus encore.

Toute ma jeunesse perdue, je me sentais morte à l'intérieur et je me disais que c'était ma faute et que j'étais une mauvaise personne.

Je vivais pour survivre et non pour vivre ma vie.

J'avais des craintes qui m'empêchaient de voir la beauté de la vie.

Puisque j'étais prise dans ce nuage d'orages violents, je ne voyais rien de bien, pas même la voix de mon entourage qui voulait m'aider et qui m'aimait comme j'étais à ce moment de ma vie.

Les yeux levés vers le ciel en criant « aidez-moi, je vous en prie ». Alors, c'est là que j'ai entendu crier mon nom. La voix me disait de prendre ma vie en main et que j'étais une personne unique et formidable.

Maintenant, je sais que je ne suis plus seule.

Je me lève le matin en disant merci à la vie, merci d'être sur la Terre.

Je ne me laisserai plus faire par personne et c'est moi qui ferai mes choix pour être bien, malgré tous les obstacles plus difficiles que j'aurai à rencontrer sur mon chemin.

Enfin libérée de cette douleur qui me détruisait de l'intérieur.

Je peux vous dire que c'est à nous de décider que c'est assez d'être mal dans notre peau, même si on vit des choses qui viennent détruire une partie de nous. Je sais qu'on peut tout reconstruire si on y croit de tout notre cœur.

On doit s'entraider et chercher l'aide dont on a besoin pour s'en sortir parce que vivre dans la haine et la douleur, ce n'est pas une vie. Comme je me suis dit, un jour je vais arriver au paradis et je ne veux pas regretter de ne pas avoir su trouver la force qu'il me fallait pour continuer d'avancer.

J'ai écrit ce texte pour donner de l'espoir à tous ceux qui vivent des moments difficiles et leur montrer qu'on peut s'en sortir.

On a tout pour être heureux.

On mérite d'être bien et de profiter de chaque seconde de notre courte vie.

Foncez, allez, on est capable, on doit y croire jusqu'au bout et se dire qu'on est des vainqueurs.

*Patricia Gagné, Présecondaire
Centre de formation des Maskoutains, CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Audrey Poirier, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

31. Toi, petite fille

Toi, petite fille
Ouvre les yeux, sors de ta coquille
Fais-moi face, dis-moi qui tu es
Toi petite fille qui ne sais plus où tu en es
Moi, je vais te le dire ce qui te fait peur
Ma chère, toi seule as vécu ces horreurs

Devant sa porte, il t'a laissée
Le cœur en miette et délaissée
Avec ce fardeau que tu as porté
Pendant ce qui te semble l'éternité
Cet homme qui avait ton cœur
Avec ses mains a brisé ton bonheur

Tu es tombée sous ce poids que tu portes
Eh bien, relève-toi, tiens-toi droite, il faut que tu sois forte
Quand ton secret, tu as révélé
Plusieurs gens t'ont prise en pitié
Mais toi, tu as relevé la tête
Avec ta force d'âme, tu les as tous envoyés paître

Aujourd'hui, tu es forte, tu le cries
Violée et brisée, tu as été
Bien sûr mon enfant tu en as payé le prix
D'avoir été ainsi abandonnée dans ta maison bien-aimée
Tu voudrais tant qu'il répare les pots cassés
La prison est le seul endroit où il peut se retrouver

Après ce qu'il t'a fait, il mérite la mort
Toi aussi tu aimerais lui faire du tort
Aucun enfant ne devrait vivre cette expérience avant le temps
Mais toi, petite fille tu l'as vécue à quatre ans
Ta famille le regrette, tes parents s'en veulent
Pourquoi t'as pas ouvert ta gueule ?
Tu n'en as parlé que dix ans plus tard
Il était parti, c'était trop tard
Encore une fois, tu es tombée
Dans ta peine, tu t'es noyée
Ma jolie, sors de l'eau, viens à moi
Montre-lui la fermeté de ta foi !

Depuis le jour où tu es devenue une enfant femme
Tu dérives puisque tu as perdu tes rames
Alors, ouvre ce rideau de brouillard
Et vis ta vie avant de rejoindre les vieillards
Montre ta grandeur et fais-moi honneur
Je t'amènerai dans ce paradis sans pleurs

Toi, petite fille qui a vécu ces horreurs
Laisse le noir et délecte-toi de ces couleurs
À jamais, ton cœur sera brisé
Mais pour toujours, tu feras partie des courageux guerriers
Mon enfant, je t'en fais le serment
Il ne pourra pas en être autrement

Va au loin en mettant un pied devant l'autre
Sois fière et ne te laisse pas devancer par les autres
Beaucoup d'embûches ont été mises sur ton chemin
Dans ce cas, tu chanteras ce refrain
Lève-toi, tiens-toi droite, il faut que tu sois forte
Ne tombe pas encore sous ce fardeau que tu portes

Toi, petite fille qui n'étais qu'une enfant
Tu es aujourd'hui âgée de 16 ans
Tu écris ce poème pour raconter ton histoire
Afin de donner aux autres petites filles un peu d'espoir
Et c'est sur cette dernière ligne que tu t'en vas
Continuer ta vie à petits pas

Ne t'inquiète pas, je t'attendrai au bout de la vie
Pour t'amener dans le paradis que je t'ai promis.

*Suzie Leroux, 2^e cycle
CÉA de Magog, CS des Sommets
Enseignante : Sylvie Routhier, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

32. Amour astral

Cette histoire se déroule dans une galaxie appelée le Ciel. C'est l'histoire d'une petite lune et lui, l'étoile la plus belle.

La lune était très distraite, elle semblait toujours occupée, la marée, les vents, les actes sismiques, tout dépendait d'elle. Elle venait de déménager sur cette nouvelle galaxie qu'elle ne connaissait pas très bien. Tous les autres astres l'appelaient la Petite lune du ciel.

L'étoile était très charmante, il s'appelait David. Dans la galaxie, tout le monde le connaissait, toutes les filles de son amas voulaient graviter à côté de lui. Malgré sa courte existence, il était très sage et fort. Les autres astres disaient: « C'est à cause du lait. » C'était sa boisson préférée, dont il ne s'ennuyait jamais.

La lune et David avaient plusieurs choses en commun. Tous les deux étaient pleins de grâce, de vie, de joie, mais il y avait quelque chose qui leur manquait. Parcourir plusieurs galaxies les avait faits différents, des corps célestes plus vertueux pleins d'amour et d'espoir, mais comme l'existence n'est pas toujours facile, ils avaient aussi un peu trop de chagrin.

C'était une soirée magique, vers le début de l'été, quand une marée galactique les a fait se rencontrer dans un bal céleste qui s'était déroulé sur un champ magnétique bien connu dans le Ciel.

La lune était trop distraite. Elle n'avait pas remarqué cette étoile étincelante, presque comme le soleil, et la soirée semblait si longue disons comme une soirée d'hiver. La pauvre lune s'ennuyait et elle ne savait pas quoi faire.

David était entre anxieux et nerveux, bien qu'il pouvait très bien danser, il n'osait pas le faire. Soudainement, la petite lune a orbité proche de lui et sans trop penser, elle l'a invité à danser. On dit que ce couple de corps célestes dansants a provoqué une éclipse merveilleuse jamais vue dans tout l'univers.

Malgré sa surprenante brillance, David a été ébloui par cette petite lune qui reflétait le soleil, Il connaissait d'autres galaxies, d'autres lunes, des milliards d'étoiles, mais c'est de cette petite lune dont il voulait s'approcher.

Et comme dans les histoires de princesses, le bal étant terminé, la lune a continué ses phases, et David, à penser à elle...

Une étoile avec une lune? « Ce n'est pas le couple parfait », pensait la petite lune; mais pour l'étoile, il n'avait rien d'impossible.

C'est comme ça qu'il a commencé à s'approcher de la lune, même si elle trouvait que ce n'était pas une bonne idée... Il lui a montré la galaxie, les nébuleuses, les satellites, les météores, les astéroïdes, les comètes, tout ce qu'elle n'avait jamais imaginé.

Puis, « quand on veut, on peut » et David était très persévérant, contre toute prédiction astronomique, la lune et David sont tombés en amour. Un amour sans précédent, un amour infini... Mais cette histoire stellaire ne se termine pas ici.

Un jour, le pauvre David ne se sentait pas très bien, il était heureux avec la lune, mais à cause de sa santé, il semblait avoir épuisé tout son combustible nucléaire. La lune lui donnait beaucoup de lait, mais ça ne semblait pas fonctionner. Cette maladie bizarre a fait éclater David, dans un phénomène céleste connu sous le nom de « supernova lumineuse ».

Tout le monde était inquiet à cause de cette explosion flamboyante. Ils ne voyaient plus David, mais loin d'une tragédie, c'était un miracle qui allait se produire...

Petit à petit, cette splendeur aveuglante a commencé à prendre une forme: une silhouette circulaire. C'est comme ça qu'on a découvert que David n'était pas malade; il était en train de devenir un soleil extraordinaire! Le soleil dont la lune avait toujours rêvé.

Un soleil et une lune? Cela avait plus de sens et même si ce n'était pas possible, l'amour allait de toute façon gagner. On dit que la lune et le nouveau soleil ont déménagé pas trop loin du Ciel pour créer une nouvelle galaxie... Une belle galaxie pleine d'étoiles, de planètes et d'astres baptisée comme la boisson favorite de David... la Voie lactée.

*Francy Ramirez, Francisation
Centre du Phénix (Québec), CS des Découvreurs
Enseignante : Hélène Martel, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives*

33. Plongé dans l'obscurité

Je me nomme Julien Laplante. Cela fait dix ans aujourd'hui. Dix longues années vécues dans l'obscurité, à la suite de cette tragique nouvelle. Vous savez, la grande faucheuse n'a aucune préférence et encore moins de compassion envers l'entourage de ses victimes. Il y a dix ans, la mort est apparue sans prévenir. Un camionneur ivre a démoli la voiture. Ce jour-là, j'ai tout perdu. J'ai vu le corps mutilé de mes propres yeux. Des débris de verre et de métaux, en quantité industrielle, furent retirés du corps lors de l'autopsie. Il ne m'était, en aucun cas, possible d'accepter cette tragédie. À la suite de cela, tout devint noir. J'ai dû couper tous contacts avec ma famille, mes amis et mes proches. Je me sentais si seul.

Pendant ce temps, j'ai vu de terribles choses. Des choses qui m'avaient échappé autrefois, mais qui aujourd'hui, m'apparaissent aussi clairement que le soleil. Il y a tant d'indifférence dans le monde. Des dizaines de millions de gens meurent chaque année et seulement quelques personnes de leur entourage se souviendront d'eux. Les médias parlent parfois de secousses sismiques qui ont fait plusieurs victimes. Un mois plus tard, lorsqu'ils reparleront de cet événement, ils ne se rappelleront que du tremblement de terre. J'ai vu des gens se bagarrer pour absolument aucune raison, des gens qui se blessaient verbalement et psychologiquement.

Des gens de plusieurs pays se font exploiter. Ils travaillent une douzaine d'heures par jour pour ne repartir à la fin qu'avec une paye merdique, insuffisante pour vivre. Selon des statistiques, un enfant meurt de faim toutes les 6 secondes dans le monde. Cela représente plus de 5 millions d'enfants morts chaque année. Mais nous le savons. Nous choisissons de l'ignorer pour ne pas nous sentir mal. Si tous les êtres humains décidaient de réagir, le monde serait meilleur. Mais nous ne faisons toujours rien. L'humanité existe-t-elle uniquement pour créer la haine, la souffrance et l'indifférence envers tout cela ?

Quelques années plus tard, j'ai essayé de tout mon être de contacter mes proches, mais en vain. Cela m'était impossible, car il était trop tard. Ces gens, que j'appelais autrefois « famille » et « amis », avaient tous passé à autre chose. Je me sentais tellement seul et tellement... en colère. Comment avaient-ils pu tourner la page ? Comment avaient-ils osé oublier ? Je n'en pouvais plus. J'ai songé à plusieurs reprises à appeler la mort pour qu'elle vienne me chercher. Mais je n'en étais point capable. Au plus profond de moi, je savais que je devais rester. Une voix intérieure me disait que je

devais découvrir quelque chose avant de partir. Je me suis mis à chercher, chercher et encore chercher durant des années... mais je ne trouvais rien. Je voyais toujours tous ces gens se faire du mal, ce qui ne faisait qu'accroître l'obscurité. J'en avais assez de rester dans ce monde qui ne connaissait que haine et cruauté. Je devais absolument quitter ce monde. Mais avant tout, je devais faire une dernière chose.

Nous étions samedi après-midi. Une légère brise automnale me caressait le visage. Je me promenais dans ce cimetière où dormaient tant de gens oubliés. Je m'arrêtai à l'arrière d'une pierre tombale. Ce que je voyais me parut impossible. Une femme se tenait debout de l'autre côté de cette pierre. Cette femme me regardait avec tant de joie et de tristesse. Je ne croyais jamais revoir le merveilleux visage de ma femme une dernière fois. Nous sommes restés ainsi un long moment à nous fixer dans les yeux. Elle dit finalement qu'elle m'aimait, me fit un sourire resplendissant et partit. Je contournai la pierre tombale et lus, pour la première fois, ces quelques mots gravés juste au-dessus d'une couronne de fleurs fraîchement déposée.

« Ici repose Julien Laplante
Époux de Karine Laplante
1972-2002
Tu resteras toujours dans nos cœurs »

Je réalisai à ce moment que ma femme ne m'avait pas oublié. Elle ne faisait que vivre sa vie en acceptant ma mort. Mon âme devint à présent en paix. Plus rien ne me retenait dans le monde des vivants.

Cela fait dix ans aujourd'hui. Dix longues années vécues dans l'obscurité, à la suite de ma mort. J'appelai la grande faucheuse pour qu'elle vienne chercher mon âme errante et, en la voyant, je lui ai simplement dit: « J'ai compris ». Je ne fus, après cela, plus de ce monde.

*Frédéric Fiore, 2^e cycle
CÉA de La Pocatière, CS de Kamouraska - Rivière-du-Loup
Enseignante: Mireille Caron, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage*

34. Elle

Elle avait 64 ans, elle rêvait depuis longtemps du jour où elle aurait 65 ans. Sa pension de vieillesse, elle l'aura, personne ne s'est aperçu que tu te dirigeais dans sa direction.

Sournoisement, tu t'es approchée sans qu'on se rende compte de ta présence. Tranquillement, tu t'es glissée à ses côtés, tellement doucement que même après des jours, je dirais plus des semaines, tu es passée inaperçue, tu as donc commencé à t'installer confortablement à l'insu de tous et ainsi tu étais sur le point de débiter ton œuvre en toute discrétion.

Tu t'es établie, mais comme je ne passais pas souvent la voir, je ne me suis pas rendu compte de ta présence, comment aurais-je pu ? Même les gens de son entourage proche ne savaient pas que tu y étais. Je ne sais pas pourquoi, mais la vie avait fait en sorte que je me rapproche d'elle un peu plus. Je dois vous avouer qu'à une époque, nous étions très très proches elle et moi. En ce temps-là, tu n'aurais pas pu approcher ! Je t'aurais vue tout de suite !

Comme je l'ai mentionné, la vie avait mis des distances entre nous. Pour je ne sais quelle raison, je sentis le besoin de revenir dans sa direction et c'est ce que je fis, tout doucement en essayant de rétablir ces liens que nous avions autrefois.

Je n'ai pas vu tout de suite ta présence, trop préoccupée par ma relation avec elle. Sans vouloir l'avouer, elle m'avait terriblement manqué.

Après quelques semaines, je me rendis bien compte qu'elle avait changé, mais jamais je n'aurais pu m'imaginer que toi, tu y étais pour quelque chose, car je ne me doutais pas que tu te serais approchée d'elle. J'avais déjà entendu parler de toi, sans vraiment te connaître. Les mois passèrent et il était évident que quelque chose se passait, car elle changeait de plus en plus. Au début, ce changement me plaisait, elle était douce de temps à autre, elle me donnait de petits noms affectueux. Cela faisait drôle, car ce n'était pas dans ses habitudes. En temps normal, elle était de nature assez ferme et rigide. Alors, comme tout ceci me plut, je ne cherchais pas plus loin et profitais de ce changement pour me rapprocher aussi.

Vint un temps où les différences de comportement furent évidentes à un point que je me mis à chercher le pourquoi, qui, à mes yeux, semblait si soudain. Bien sûr, tu étais responsable, tu t'amusais avec elle, laissant de

petits trous un peu partout au début. Mais tu te manifestais de plus en plus souvent. On se mit à redouter quelque chose.

Dieu seul sait que jamais je n'aurais pu te trouver seule, malgré les ravages que tu étais en train de faire. Elle-même n'avait pas réalisé que tu étais là. À force de douter, je me suis décidée à aller chercher de l'aide extérieure, pour voir si quelqu'un d'autre s'était rendu compte de quelque chose. C'est sûr que la famille et les proches voyaient bien que, depuis un bout de temps, elle n'était plus du tout la même femme. Mais personne encore ne savait que tu étais responsable. Je finis par l'amener voir mon médecin, Dr Jean-Marc Desaul. Lui se rendit tout de suite compte que c'était toi la cause de tous ces changements. Alors, il me regarda et me dit d'un ton sûr de lui : « elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer, et ce, depuis quelques années déjà. Il n'y a plus grand-chose à faire, elle va oublier de plus en plus vite. »

C'est ce qui arriva. En seulement cinq ans, tu es parvenue à tes fins. Maudit Alzheimer ! Par le temps que j'accepte que tu étais là, elle ne me reconnaissait plus, elle ne parlait plus. J'aurais eu encore tant de choses à lui dire, mais il est trop tard, car tu es partie avec son âme, ne laissant que ce corps. Je la regardais, elle était assise là, le néant au fond des yeux. Comme j'aurais aimé savoir au début que tu étais en train de t'emparer d'elle, j'aurais enregistré sa voix pour ne pas l'oublier, son sourire pour me le rappeler, mais tu as vidé sa tête, nous laissant impuissants.

La seule chose que je puisse dire aujourd'hui, c'est que malgré tout... je t'aime et tu resteras toujours ma petite maman.

*Josée Henri, 1^{er} cycle
Centre St-Joseph (Gracefield), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignant : Jean-François Chabot, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

35. Souvenirs

Le crépuscule était magnifique. De plus en plus bas, atteignant l'horizon, le soleil renvoyait sur l'eau ses derniers rayons de douceur, telle une caresse emportée par le vent. Dans le ciel, les nombreuses couleurs éclatantes du soleil couchant se reflétaient sur les vagues miroitantes de la mer. Tout était calme : la plage déserte, les vagues de l'océan, même le souffle du vent. Ces rivages paisibles, qui s'étendaient à perte de vue, étaient très rarement fréquentés, cet endroit étant trop loin de la civilisation. Nul ne dérangeait la quiétude, la paix de cet endroit unique. Nul ne venait ici. Nul, sauf moi.

Seule, assise sur les rives de la mer, je pense. Aux nombreux printemps qui sont nés, aux étés qui ont fleuri, à ces automnes qui ont fané et aux maints hivers qui ont trépassé. Ces souvenirs, ces instants de joie, de bonheur, mais aussi ces instants de tristesse, de solitude. Tant de choses sont encore en moi, des souvenirs si profondément enfouis, qui tournent toujours et encore dans ma tête. Si souvent, je les ai chassés pour essayer de les oublier. Mais cela était en vain. Au fond de moi, je savais que jamais je ne réussisrais à les faire disparaître. Du plus heureux au plus douloureux souvenir, ils font tous partie de moi.

Il y a si longtemps que j'ai mis ces souvenirs de côté, pour essayer de ne plus y revenir. Voyant ce paysage si familier, je vois ressurgir de nombreuses images que je croyais disparues. Ces nombreuses fêtes que l'on venait célébrer ici, et principalement l'une d'elles dont je me rappelle, qui a emporté mon meilleur ami. Personne n'avait pu le sauver de ces vagues qui se déchaînaient sur lui. Personne, y compris moi. Pendant d'innombrables années, je m'en suis voulu de n'avoir pu veiller sur lui. Je m'en suis voulu de l'avoir abandonné. Et je suis revenue ici tant de fois, pour essayer de comprendre, pour essayer de me pardonner. Et maintenant enfin, je comprends. Nul ne peut aller contre le destin. Et nul ne peut prévoir ce que la vie réserve à chaque être. Nul, y compris moi.

Je dois cependant avouer que maintes fois, j'y ai eu des moments heureux. Je me vois encore là, sur cette plage, à courir et à rire avec ceux que j'aime. J'étais là, les deux pieds dans l'eau, avec maman à mes côtés me tenant par la main, me disant de ne pas aller trop loin dans la mer. Sachant que cela l'inquiétait de me voir seule dans l'eau, je retournais vers elle et me couchais dans le sable doux à ses côtés. Alors je voyais son visage s'emplier de joie et de lumière. Je lui souriais, elle me caressait les cheveux, et à chaque fois,

elle me chuchotait doucement ces mots remplis de tendresse à l'oreille: « Je t'aime. »

Tandis que l'astre du jour disparaît derrière l'horizon pour faire place à la nuit, je suis là, assise toute seule, devant la plage qui m'a vue grandir. J'y ai vécu une enfance paisible, enrichissante, et pleine d'affection. Cependant, j'y ai également vécu des moments très douloureux, très éprouvants. Mais aujourd'hui, je repense enfin à tout ce qui s'y est passé, au temps des rires, au temps des larmes. Peu de gens, je pense, peuvent trouver en eux le chemin qui mène à la paix, en soi. Je ne regrette rien à présent, car je sais que toutes ces choses, bonnes et mauvaises, m'ont permis d'être celle que je suis devenue. J'ai enfin réussi à faire la paix avec mes souvenirs...

*Trycia Lebel, 2^e cycle
Centre de St-Prosper (St-Prosper), CS de la Beauce-Etchemin
Enseignante: Diane Pouliot, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière*

36. Résister

J'avais deux mois, mes mains et mes lèvres étaient bleues: je ne respirais plus. On ne parlait pas de respiration artificielle en 1957, alors mon père avait tout tenté: il m'avait pris les pieds dans une main, l'autre tenant mon dos, il a imprimé à mon petit corps des mouvements rapides vers le haut, afin de forcer l'air à entrer dans mes poumons. Ma mère m'a dit que j'avais recommencé à respirer à la troisième reprise. J'avais ensuite dormi sur la poitrine de ma mère, pendant un mois entier, au cas où: j'avais contracté la coqueluche.

J'ai entendu cette histoire des tas de fois, mais aujourd'hui cet épisode me donne envie de pleurer, comme si je ressentais toute la panique qui avait gagné mes parents. Mon père m'a sauvé la vie, ma mère a fait en sorte de la conserver...

Aujourd'hui, bien que je ne comprenne pas toujours le comment ni le pourquoi, je suis persuadée que le cours de ma vie s'est décidé à partir de ce moment-là.

l'odeur de l'enfance...
tes yeux sur moi me bordent
d'amour anxieux
gris-bleu de ciel nébuleux
souvenirs d'avant l'âge

résister à la mort
ses yeux marron
qui cherchent l'air pour moi
inspirer, expirer
avant l'âge de se souvenir

Qu'aurais-je à dire de moi-même? Rien, sinon que je suis, comme bien d'autres, « une survivante », tout, puisque je dois toujours fournir un effort gargantuesque pour m'exprimer. Rien, sinon qu'il me semble que ce mur entre moi et les autres est toujours aussi difficile à traverser, tout, car « jamais deux sans trois », c'est ce qu'avait dû se dire mon père après m'avoir arrachée à la mort à la troisième tentative.

Rien, sinon que le troisième accident vasculaire cérébral (AVC) s'est souvenu de cette expression...!

La première fois que j'ai été touchée, j'étais si étourdie que je me tenais le long des murs pour me déplacer et je ne dormais qu'avec un bras ou une jambe qui pendait du lit. Toutefois, bientôt on n'en parla plus, car quelques mois plus tard, je semblais remise. Accident mineur, tellement qu'il est passé inaperçu dans mon histoire médicale. J'avais alors 29 ans, c'était mon premier avertissement...

Après quelque temps, pendant lequel il se passa beaucoup de choses (un divorce déchirant, des études, rencontres avec un psy, travail, aide sociale, etc.), j'entrai à l'Université du Québec à Chicoutimi. En 1996, je terminai mon baccalauréat en enseignement du français. C'est à ce moment que j'eus mon second AVC: le 27 décembre, quatorze jours après avoir terminé mon bac.

Cette fois, j'ai perdu tous mes repères et mes efforts furent vains pour me relever après ma chute. Le TACO a révélé une lésion aiguë à gauche, accompagnée de la cicatrice qu'avait laissée mon « ancien AVC » au cervelet gauche. Dire que j'ai eu longtemps des problèmes d'équilibre ne me semble pas exagéré. Avertissement numéro deux.

Cependant, c'est **ma psychose**, effet secondaire de l'AVC, pour laquelle j'ai encore été hospitalisée deux mois de plus, qui a laissé une blessure indélébile à ma fille et bien sûr à moi-même...

La télé me regarde
je dois être sage
ne pas parler
ne pas bouger inutilement
je dois sortir d'ici
sans qu'elle ne s'en aperçoive
sans qu'ils ne s'en aperçoivent

il y a une porte secrète dans l'autre pièce
mais je ne l'ai pas encore trouvée
il y a plein de passages secrets ici
je le sais, ils n'ont pas encore compris que je sais
mais je sais partir sans que l'œil de la télé ne me voie
il suffit que je sois absente quelque temps
à sa droite
pour qu'elle m'oublie
mais je dois ramper sous son œil pour m'enfuir
ne rien laisser dépasser, pas même un cheveu

revenir pour vérifier si la porte secrète est réapparue
non, toujours rien
je l'ai vue une fois, pourtant

il me reste la salle de bain
le commutateur me fait changer d'étage
c'est un ascenseur
pour la liberté
pourtant,
je ne sais où je me trouve ensuite
je marche et je marche des heures durant sans trouver ma chambre
c'est vrai! j'ai changé d'étage
mais pourquoi y a-t-il encore une baie vitrée
pourquoi n'y a-t-il pas de porte de sortie?

il y a un chemin assez complexe, de la pièce du fumoir à la salle de bain,
à une des chambres du bout, pour revenir vers le fumoir
mais je manque de vitesse
si j'étais plus rapide
on ne me verrait pas
et je pourrais passer de l'autre côté...

je pourrais m'enfuir...
mais je marche, je marche des heures durant sans trouver ma chambre.

Je ne parlerai pas beaucoup de ma troisième expérience (2006-2007), sans doute parce que les mots étaient alors rares: physiothérapie, ergothérapie, psychoneurologie et orthophonie étaient au rendez-vous pour me soutenir. À dix ans d'intervalle, 1986, 1996 et 2006 furent des années charnières entre le début et la fin d'une étape. C'est ainsi que j'ai commencé une deuxième vie, le premier janvier 2007, après que mon hémorragie cérébrale impossible à opérer m'ait laissé beaucoup moins de mots...

Laissez-moi me cacher derrière ces mots imprononçables
cette gêne audible qui déchire vos tympans
le fond de ma peine ne trouve pas mes larmes
ne me parlez pas!
je serais **tentée** de vous répondre
et vous seriez **obligés** d'entendre

ce ne sera pas moi
aujourd'hui, je ne suis rien
rien qu'un effort gargantuesque
pour prononcer ces mots que je ne dis pas
ne m'écoutez pas
vous pourriez avoir pitié

oubliez-moi, parlez que je vous écoute
que j'entende cette musique
chaque mot, un mouvement
chaque phrase, une symphonie
que je ne jouerai plus

je suis discordante.

Aujourd'hui, après avoir enseigné à Québec à l'éducation des adultes aux centres Saint-Louis et Louis-Jolliet, il me reste encore le goût de vivre, celui de communiquer ce que je pense, ce que je suis. Je me suis remise à l'écriture, malgré ma « légère aphasie », et c'est elle qui m'aide encore chaque jour à « Résister »...

*Chantal Racine, Intégration sociale
Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale
Enseignante : Diane Demers, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

37. Mon plus beau souvenir !

Je me souviens quand je l'ai rencontrée. Ma vie était remplie de tourments, j'étais écrasé sous le poids de ma survie. Mon âme déchirée, en recherche de moi, mon être sanguinolent du combat que j'avais mené pour vivre. J'étais jeune, j'étais frustré, je trouvais la vie morne et sombre, j'étais comme une ombre, je voulais passer inaperçu.

Je l'ai vue; je l'ai remarquée; elle était belle!
Elle dégageait... C'était trop... C'était inaccessible!
Elle a tenté de m'approcher, je l'ai ignorée, je me suis donné de grands airs, j'étais intouchable. Elle s'est contentée de m'observer, me glissant un mot de temps à autre.

J'écrivais beaucoup en ces temps-là, je lançais mes émotions sur le papier, j'écrivais tout ce que je pensais; je ressentais. Elle, elle voulait me lire; au début, j'ai refusé, c'était mon intimité. Tranquillement, doucement, elle a commencé à m'appivoiser.

Je l'observais, cette petite madame.
Belle, trop belle!
J'ai encore ton image imprégnée dans mon être; comme au fer, je suis marqué de toi!
Je la regardais, je la caressais du regard, je remarquais tout de sa personne. Elle s'assoit devant moi, me parlant, je l'écoutais, je buvais ses paroles, elle avait toute mon attention.
Elle passait près de moi, elle me frôlait, je la sentais; toutes ces petites attentions ont commencé à ouvrir une brèche en moi.
Cette petite dame devenait grande dans mon cœur.

La regarder me remplissait de ravissement.
Elle était belle... trop belle... elle était trop bien pour moi.
Son âme était scintillante; son cœur plein d'amour voulait être partagé.
Et moi, j'étais farouche, indomptable.

Elle disait qu'elle recherchait quelque chose dans mes yeux noirs comme de l'encre, qu'elle savait que quelque chose était là, qu'elle allait le trouver.

J'étais piégé, désarçonné; elle me tenait.
J'étais sous son emprise; j'étais épris.
L'amour m'a frappé, m'a bouleversé, m'a déstabilisé.
J'ai voulu me renfermer, m'isoler.
J'avais peur.
Aimer? Être aimé?
Non! Personne ne me toucherait.
Personne ne tiendrait une parcelle de moi.

Je me souviens, un jour, je voulais lui dire l'étendue de mes émotions...
Elle m'a regardé.
Elle était craintive.
Elle craignait que je la veuille;
Elle craignait que je ne la veuille pas;
J'ai encore son visage en mémoire, je voulais tellement la toucher, l'approcher, la caresser, l'embrasser; et elle, elle me regardait de ses yeux suppliants.

Je suis parti.

Elle, elle n'a pas lâché; elle est venue jusqu'à moi.
Elle m'a visité dans ma vie, dans mes rêves!

Nous nous sommes apprivoisés au téléphone, j'aimais l'entendre, j'adorais l'écouter, j'avais grand besoin de sa présence.

Un jour, je me suis risqué: je l'ai appelée pour lui dire que « je l'aimais »... son silence m'a torturé; elle m'a dit qu'elle aussi m'aimait.
J'étais bouleversé, mon âme à nu, mon cœur débordant...

J'étais perdu, je ne savais pas... Comment faire?.. Quoi faire?..
J'étais déstabilisé par cette dame menue qui avait pris grand' place dans mon cœur.

Je l'aimais... Je l'aime encore!!!

Je rêvais d'elle; éveillé; endormi.
Je la désirais; dans mes bras; dans mon cœur; dans mon être.
Je la voulais juste pour moi.
Elle était l'ange qui m'avait sauvé.
Elle m'avait présenté la vie sous un nouveau jour.

La première fois que nous nous sommes revus.
J'avais peur.
Peut-être réaliserait-elle que je n'étais pas ce qu'il lui fallait!
Peut-être ne serais-je pas à la hauteur?
J'étais rempli de craintes.
J'allais la décevoir; j'en étais convaincu.
Certain d'être rejeté, je suis allé à sa rencontre.
Mon cœur battait la chamade.
J'étais à sa porte.
Pris.
Cogner? Partir?
Mêlé.
Qu'est ce que je voulais le plus au monde?
Elle! Oui, elle!
J'ai frappé, elle m'a ouvert. Elle m'attendait.
Resplendissante!!! Éblouissante!!!
J'étais gêné, nous étions gênés.
Je tremblais; intérieurement; physiquement.
J'ai avancé ma main pour caresser son visage.
Soupir. Je ne l'avais jamais touchée.

Elle a mis sa tête dans le creux de ma main.
J'ai caressé ses jolies boucles, elles étaient douces.
J'ai pris son visage et je l'ai embrassé.
Je l'ai caressée de mes yeux, de mes mains, de mon corps!
Je me suis donné à elle...
Je l'ai laissé prendre une parcelle de mon âme!
Douceur, bien-être, amour.
C'était elle! C'est elle! Qui a caressé mon être de tendresse; qui a chaviré mon moi.
J'étais! Je suis encore estomaqué par tout ce qu'elle est!

Moment de passion !
Ivresse émotionnelle !
Souvenirs merveilleux !
Voilà comment je me souviens de toi, ma petite Ève.

Je pense encore à toi.
Tu es mon plus beau souvenir !!!

*Joël Flageole, 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignant : Eric Boucher, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville*

38. L'élue

Sur une terre lointaine, aux confins d'un monde depuis longtemps oublié des humains que nous sommes, une vieille femme traînait ses pas vers un site mystique et sacré.

Elle venait de loin et doutait de pouvoir se rendre à destination. Cette femme, qui était née sorcière, devait braver le froid et l'épaisse couche de neige qui couvrait le dos de la montagne pour atteindre le site, malgré son âge avancé de tricentenaire.

Elle avait quitté son refuge sur l'un des monts ensorcelés pour faire ce voyage. Mais elle savait qu'elle ne reviendrait pas dans ce lieu où elle avait vécu tant de choses. La sorcière qui se nommait Sireina était consciente que c'était son dernier voyage.

Elle avait apporté, dans un sac en bandoulière, les objets qu'elle souhaitait emporter vers l'autre monde pour que seule une élue puisse y accéder si elle était découverte. Sireina ne croyait pas que cela fût probable, elle ne croyait même pas qu'il puisse rester une élue disponible dans ce monde oublié. Sireina l'aurait senti depuis des lunes grâce à ses pouvoirs, à moins que cette élue ne provienne de la lignée maudite, ce qui changerait tout. Sireina n'aimait pas trop cette idée avec tout ce qu'elle impliquait.

Les nuages s'amoncelaient au-dessus de sa tête laissant présager une nouvelle tempête qui l'empêcherait de réussir. Elle tenta de continuer malgré la

fatigue, mais était bien incapable d'accélérer vu son âge avancé. Elle sentait bien que même sa magie semblait la quitter. Mais Sireina ne lâchait pas, elle continua malgré les repères d'autrefois qui avaient disparu. Cette femme devait rejoindre le site où elle avait laissé une amulette dans sa jeunesse. Celle-ci l'attirait et la poussait sur ses jambes malgré la neige.

Mais la tempête approcha rapidement, Sireina vit des flocons qui se mirent à tomber doucement. Ils ne tardèrent pas à se faire plus denses, brouillant sa vision ! Sireina maudit intérieurement les éléments qui semblaient l'empêcher de réussir son périple, elle se disait que jamais les dieux de ses ancêtres ne lui refuseraient la possibilité d'au moins présenter sa requête au sanctuaire.

Après une longue vie passée à défendre un monde auquel presque personne ne croyait, Sireina croyait à l'immortalité du savoir des ancêtres, mais pour continuer cette connaissance, il fallait une descendante à ses côtés. Malheureusement, Sireina était stérile, les dieux ne pouvaient ignorer cela.

Elle se força à chasser ces pensées le temps de se repérer. Malheureusement, Sireina ne voyait rien à des mètres et des mètres à la ronde, elle savait qu'elle pouvait se fier à son instinct et à son sens inné de l'orientation. C'était un don qu'elle avait reçu en même temps que les autres pouvoirs qui avaient fait d'elle une sorcière.

Sireina s'enfonça de plus en plus dans la noirceur de la nuit. Espérant se rendre à la grotte, elle continua de braver la neige et le vent qui la frappaient en sens contraire.

Au loin, Sireina vit la grotte qui lui paraissait comme une ombre, elle fournit un effort ultime pour atteindre l'entrée de celle-ci, y entra et tomba à genoux en s'avouant vaincue par la fatigue et le froid.

Incapable d'allumer un feu, elle tomba sur le côté et s'endormit. Sans feu pour la réchauffer, Sireina n'avait aucune chance de passer la nuit malgré tous ses efforts.

La tempête fit rage toute la nuit bloquant ainsi l'entrée de la grotte. À l'aube, Sireina se réveilla grâce aux lueurs du soleil qui transpercèrent la fine couche de neige de l'entrée.

Elle ouvrit les yeux et aperçut une ombre qui se tenait debout auprès d'elle.

L'ombre qui la regardait était, bien sûr, celle d'un ancien. Sireina était trop faible pour se lever, alors l'ombre la regarda et se pencha vers elle. Il sortit l'amulette que Sireina avait laissée plusieurs années auparavant. Sireina prit l'amulette dans sa main et sentit l'énergie qui venait de celle-ci. Elle se leva et pencha la tête en remerciant l'ombre de l'avoir sauvée. L'ombre disparut aussi vite qu'elle était venue.

Sireina alluma un feu et vit l'entrée au fond de la grotte qui menait au sanctuaire pour faire le rituel. Elle entra, émerveillée de voir comme tout était majestueux, il y avait un ruisseau qui coulait, l'eau était tellement pure.

Sireina commença à se préparer pour le rituel, elle se dévêtit de ses loques et sortit d'une escarcelle une soutane d'un rouge étincelant qu'elle mit. Elle avança vers la vasque sacrée posée sur un socle. Elle prit ensuite le seau qui était près de celle-ci et le remplit avec l'eau du ruisseau. Sireina versa l'eau dans la vasque, ouvrit le livre des sacrifices et commença à murmurer l'incantation. Après avoir lu la première partie, Sireina aperçut la déesse des dieux dans l'eau du bassin, elle joignit les mains et fit sa demande, Sireina souhaitait qu'il y ait une élue pour elle.

La déesse répondit :

« Sireina, il reste une élue, mais celle-ci fait partie de la lignée maudite. Par contre cette élue est très différente, même si elle fait partie de cette lignée. » Sireina fut soulagée, alors la déesse fit apparaître le visage de l'élue dans l'eau de la vasque sacrée, elle lui dit alors :
« Seule cette élue pourra poursuivre ton parcours et se servir de tes pouvoirs. »

Malheureusement, pour que l'élue puisse poursuivre le chemin de Sireina, celle-ci devait se sacrifier. Alors, elle sortit la dague qu'elle avait si bien protégée durant toutes ces années et la déposa sur la vasque sacrée. Elle dit les paroles du livre à haute voix, elle prit la dague, la mit sur sa poitrine.

En disant les dernières paroles, elle enfonça solidement la dague qui lui transperça le cœur. Sireina tomba sur le signe qui avait été gravé sous ses pieds. Son sang remplit le signe qui permet le transfert à l'élue. La déesse apparut dans le sanctuaire et enveloppa le corps de Sireina dans d'immenses feuilles sacrées de couleur verdâtre. Elle prit la dague qui était pour l'élue et disparut avec Sireina dans un petit nuage blanc.

La déesse tint parole et donna les pouvoirs de Sireina à l'élue ainsi que la dague, pour qu'à son tour, le jour venu, elle puisse aussi continuer la lignée si convoitée...

*Michel Allard, Présecondaire
Centre Ste-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Christiane Beaulieu, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

39.A. Inébranlable

Il y a 3 ans, alors que j'étais confortablement assise sur mon sofa à relaxer d'une journée très chargée, le téléphone se mit à sonner. Vous savez, ces moments où l'on se sent si paisible et en parfaite harmonie avec soi-même. Café à la main, odeur de printemps et belle vue sur la rivière, des moments qui, selon moi, ne sont jamais assez longs. Et bien cette fois, j'aurais aimé qu'il soit le dernier, un repos éternel.

Avoir des enfants, c'est le bonheur qu'un parent ne peut décrire tellement le sentiment est beau, magique et facile. Seulement, avoir des enfants implique aussi inquiétude, peur et parfois, souffrance. Je pourrais facilement en vouloir à ce chauffard qui a frappé de plein fouet mon bébé de 8 ans. Et si j'étais folle, j'en voudrais même à ce téléphone qui est l'intermédiaire de cette triste et déchirante nouvelle. Ce soir-là, aucune rage ne s'est manifestée en moi après avoir raccroché le combiné. De la tristesse, énormément de tristesse et une peur qui me semblait insurmontable. Je devais me rendre à l'hôpital Sainte-Croix de Drummondville, mais je m'en sentais incapable. Cette difficulté à respirer et ces frissons de crainte m'avaient tellement déstabilisée qu'une envie de mourir effleura mon esprit. J'étais quand même consciente que cette idée était inconcevable et je repris tranquillement le contrôle. Je me regardai dans le miroir et fis disparaître cette peur derrière quelques couches de maquillage. Émotionnellement, j'étais totalement démolie, mais physiquement, tout semblait bien aller, alors je me dirigeai vers l'hôpital.

Dans la voiture, entre deux lieux, on ne peut rien faire, sinon penser. J'avancai vers l'hôpital et plus j'avancais, plus je me sentais reculer. J'avais peur de l'avenir et les gros sanglots refirent surface. En me regardant dans le

miroir, je vis bien que cette grosse bouffonnerie n'avait aucun sens. Je ne pouvais cacher cette peur qui me terrorisait et j'étais encore pire à voir démaquillée. Je replaçai le miroir vite fait, sans m'assurer qu'il puisse me servir à regarder derrière. De toute façon, en constatant mon état, j'ai eu l'idée de ne plus jamais regarder derrière, d'affronter mon destin et celui de ma fille.

À l'arrivée, quand je mis le pied à l'intérieur, cette odeur que je déteste me donna envie de vomir. Cette peur refit surface et tous les regards que les gens me lancèrent me firent comprendre que je n'étais pas belle à voir. Quand j'entrai dans la chambre des soins intensifs où ma petite Mylène se trouvait, j'eus une énorme boule dans la gorge. Elle était dans son lit. Petite, inoffensive et intubée de partout. Je versai une larme quand je lui serrai une de ses toutes petites mains. À ce moment, j'aurais eu envie de l'entendre me dire que tout allait bien, mais elle était dans un coma profond, entre la vie et la mort. Dans cette situation, mon cœur de maman n'était plus triste, mais profondément perdu. Cette enfant, c'était ma raison de vivre et mon unique bonheur. Une école de sagesse à elle seule, où j'étais sa seule élève. Je me remémorai tous ces beaux instants où nous nous étions chicanées, où nous avions pleuré et ri ensemble. J'avais envie de revivre ces instants au moins une seule fois et même pour une dispute, j'aurais tout donné.

Au bout de 2 semaines, mon bébé sortit de son coma. J'ai eu une impression qu'un cauchemar se continuait, quand le médecin nous annonça que Mylène serait paraplégique. J'étais dévastée pour elle qui était calme face à cette triste nouvelle. Il lui expliqua comment sa nouvelle vie allait se dérouler, mais pour moi, qui étais incompréhensive face à cette situation, le bourdonnement dans mes oreilles m'empêcha d'entendre son discours. Je ne fis que regarder les yeux courageux de ma fille qui l'écoutait attentivement. Elle vit bien la détresse dans mes sanglots et m'envoya des sourires et des clins d'œil pour me rassurer. Elle finit par demander au médecin de nous laisser seules et, avec le courage d'une lionne, elle me dit dans ses mots : « Tu sais, maman, la vie est fragile et je suis pour toi une preuve vivante. Je ne suis pas morte à ce que je sache ! Et ces jambes... je n'en avais pas vraiment de besoin ». Avec ce petit sourire qui m'étonnera toujours, elle ne put s'empêcher de rire devant la tragédie. J'envie cette façon qu'elle a de prendre tout avec un grain de sel. Et, toujours avec ce petit sourire, elle me dit : « Ne t'inquiète pas maman, on va continuer à se chicaner ! ». Comme si elle avait entendu mes confessions durant son coma.

Depuis, ma fille est toujours une petite étoile de bonheur. Elle fait énormément d'efforts en physiothérapie et tous les médecins qui la suivent sont stupéfaits de l'amélioration de son état de santé. Elle me fait tellement grandir et son positivisme m'impressionne de jour en jour. Elle est pour moi un exemple de courage et de persévérance. Mylène, ma seule et unique fille, l'amour de ma vie, je serai toujours ta plus grande admiratrice.

Ta mère qui t'adore

*Mathieu Desjardins, 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignant: Pierre Lavigne, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

39.B. Parmi tant d'histoires, il y a moi

Parfois, on me juge trop vite, avant même de me connaître vraiment. Quand ça se produit, je reste muet, comme toujours, sans cacher ma déception. Imaginez-vous faisant tout pour plaire à quelqu'un et que cette personne ne daigne vous remarquer, vous seriez probablement triste. Maman, elle, pense que dans la vie, il faut laisser au temps le temps de bien faire les choses. Ce qu'elle veut dire par là, c'est que je suis trop pressé et que les gens vont eux-mêmes apprendre à me connaître et naturellement m'aimer, comme tout le monde en général. Je suis comme je suis et par conséquent, je ne pourrais changer.

OK! Bien sûr, je pourrais peut-être changer, mais il est clair que j'aurais besoin de quelqu'un et que cette personne ne serait certainement pas celle qui m'a mis au monde. Elle dirait plutôt: «Tu dois rester fidèle à toi-même». De toute façon, je lui dois la vie, donc toutes mes qualités et tous mes défauts. Cette femme qui m'a mis au monde, Mélanie, est très fière de moi. Bien sûr, je suis son premier, alors je crois que je suis aussi son préféré. Chère Mélanie, je suis conscient que je te dois la vie, mais aussi ce talent que j'ai d'émouvoir et de faire rire les gens. Tous ceux qui me connaissent vraiment savent que je suis touchant et drôle. Certains ont même versé une larme par ma faute, mais ce n'est pas parce que je suis cruel, c'est plutôt le contraire, du moins je l'espère. Selon moi, je suis venu au monde pour deux raisons bien simples: provoquer les gens pour qu'ils réagissent et prennent

conscience de leur vie, aussi, pouvoir en toucher une plus grande majorité possible. Je veux vraiment devenir populaire, pour que tous les êtres de la terre et au-delà, se souviennent de moi dans des milliers d'années. Qui sait si nous sommes seuls dans l'univers? À la base, tout ça n'était qu'un rêve que je caressais depuis ma naissance. Ah! Ma naissance, c'est fou comme le temps passe vite. De prime abord, c'était la suggestion de mon père. Il en avait parlé à ma mère qui était un peu réticente à l'idée, mais après quelques jours, elle avait vite changé d'opinion. Elle s'était rappelé ce rêve qu'elle avait toujours voulu réaliser et avait décidé de foncer. Tout avait été mis en marche et je vis le jour quelques mois plus tard. Même si c'était son idée, papa était parti avant même que je voie le jour. Je ne pourrais dire si je comprends, mais maman était tellement préoccupée qu'elle a mis de côté sa vie de couple pour moi.

Elle est comme ça Mélanie, extrémiste à ses heures. La preuve, elle passe son temps à me vanter à qui veut bien l'écouter, car ses amis eux, sont las de l'entendre. Moi, ça ne me gêne pas du tout et, même si ça pourrait, je serais trop imbu pour que ça effleure mon esprit. Si je suis un peu comme elle? Non! Je suis carrément son sosie! Mélanie m'a tricoté à son image en me léguant un de ses pires défauts, son côté imbu. Cette partie de moi est très présente, car selon moi, je suis Dieu à une seule exception, je ne suis pas partout. En fait, je suis son préféré, parmi tous ses romans, je suis le premier.

*Mathieu Desjardins, 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse(Drummondville), CS des Chênes
Enseignante: Carole Parenteau, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

40. Si j'avais des ailes, je pourrais voler

Dans la vie, s'il faut avoir des rêves, il faut quand même que ceux-ci soient réalistes et réalisables. Je ne suis pas superstitieux, mais je crois que rien n'arrive pour rien. Chaque personne qui entre ou sort de ta vie n'est pas le fruit du hasard. Que ce soit une bonne ou une mauvaise fréquentation, on en sort toujours grandi. Si cette fréquentation nous a fait du mal de quelque manière que ce soit, on grandit, car, à l'avenir, on ne laissera plus des personnes du même genre nous affecter. Attention, à nous de nous arranger

pour que la même chose ne se produise pas deux fois. Nous ne sommes pas responsables des personnes qu'on rencontre, mais à nous de choisir si on les laisse entrer dans notre vie.

On récolte ce qu'on a semé, plusieurs personnes disent cette phrase, moi je pense plutôt qu'on peut changer les semences à tout moment. Le passé ne compte pas, c'est le moment présent qui compte et qui décide de qui on est. Pourquoi déprimer sur les erreurs du passé? Agis pour que le moment présent change la minute qui vient. Beaucoup de gens se disent: « Si j'avais agi différemment, sûrement aujourd'hui serait différent ». Arrête de rêver que tu as des ailes, ce sont des pensées antérieures qui se transforment en rêves et qui vous disent que votre vie serait différente aujourd'hui.

J'ai lâché l'école à l'âge de 16 ans, je suis parti de la Gaspésie à l'âge de 17 ans et je suis parti pour Montréal, j'ai commencé à travailler et à me faire une place dans la société. Avril 2012, alors que mon âge avait doublé, je faisais comme la plupart des gens, je rêvais à ce qu'aurait été ma vie si j'avais continué l'école plus longtemps et que j'avais appris un métier. Considéré comme un bon travaillant par mes anciens employeurs et comme une personne qui apprend vite, je me disais que j'aurais sûrement été quelqu'un de bien. Je crois que je suis quelqu'un de bien, en tout cas pour certaines personnes. Pour les autres, elles n'ont pas de place dans ma vie. J'ai une blonde que j'aime depuis 12 ans, j'ai deux magnifiques petites filles que j'adore et qui ne manquent de rien. Je trouvais quand même le moyen de me demander comment je serais si je n'avais pas lâché l'école. Je me suis dit peut-être que je n'aurais pas rencontré ma blonde ou peut-être que je n'aurais pas d'enfants, mais ce sont toutes des possibilités. La seule chose qui soit sûre, c'est que j'ai rencontré ma blonde pour avoir deux merveilleuses petites filles et que, toutes les trois, elles sont la prunelle de mes yeux. Alors, j'ai décidé de retourner aux études pour elles, mais aussi pour moi et pour que, plus tard, elles se disent peut-être: « Mon papa est quelqu'un de bien. »

Au lieu de rester assis, à rêver de la vie que j'aurais maintenant, je me suis dit: « Agis ». Étrangement, si j'ai agi ainsi, c'est grâce aux oiseaux, ils ne se contentent pas de se demander comment aurait été leur vie s'ils avaient réagi plus vite. Si tu les approches trop, ils écoutent leur instinct et s'envolent. Pourquoi toujours trop se questionner pour rien? Après, on regrette, on tombe dans nos pensées et on rêve que ça aurait été sûrement mieux si on l'avait fait. Si vous avez des projets, faites-les, écoutez votre instinct, ne vous

contentez pas de rêver. Faites comme moi, agissez. Aujourd'hui, j'aime mieux regarder les oiseaux voler que de rêver qu'un jour, j'aurais des ailes.

Paolo Quirion, 1^{er} cycle

Centre de Cabano, CS du Fleuve-et-des-Lacs

Enseignante : Charline Dubé, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage

41. La bête en moi

Jamais de toute ma vie je n'aurais imaginé me rendre jusque-là. Moi, Faolan, guerrier redoutable, chef de guerre de mon village, comment suis-je devenu si faible de cœur et d'esprit? Pourtant, j'en étais là, à marcher la tête basse, l'âme en souffrance et mon corps ne valant pas mieux. De terribles images me tourmentaient jours et nuits, Morphée ne m'emportait plus avec lui et la fatigue accumulée m'affaiblissait davantage. Dans le nord de l'Irlande, la guerre faisait rage depuis quelque temps contre une tribu ennemie. Mes hommes et moi avions réussi à décimer une bonne partie des troupes adverses. Mais une nuit, nous n'avons pas su être assez vigilants et le destin nous donna une leçon que ceux qui sont encore vivants aujourd'hui ne sont pas prêts d'oublier. Mon village s'est fait attaquer en un rien de temps, trop surpris, mes soldats n'ont pas eu le temps de réagir comme ils le devaient. Malheureusement, j'en ai payé le prix moi aussi.

Un soldat est entré chez moi, où ma femme était cachée à l'abri de l'invasion. C'est ce que je croyais jusqu'au moment où je suis arrivé en trombe dans ma maison et qu'un spectacle d'horreur s'offrit à mes yeux. Elle était là, allongée par terre, peut-être s'était-elle évanouie, me suis-je dit. Mais plus j'approchais et plus mon cœur savait la triste vérité qui frappait si durement à ma porte. Le lendemain, les survivants enterrèrent leurs enfants, parents et amis puis ensemble remirent le village sur pied. Par contre, je n'avais plus aucune raison d'être, plus aucun but n'avait d'importance sans le trésor de ma vie à mes côtés. Comment pourrais-je continuer sachant que je n'avais pas su protéger la femme que j'aimais? Alors, voilà pourquoi j'erre en pleine nuit là où seule la pleine lune m'éclaire. Il faut tout d'abord comprendre que depuis ma tendre enfance j'entendais parler d'une malédiction sur une clairière non loin de mon village. Elle racontait que tout homme qui oserait s'aventurer ici en paierait le prix de sa vie. Donc, depuis des siècles, des âmes sont damnées à rester là où elles ont voulu tenter la mort.

Vous me croirez peut-être fou, mais c'est exactement vers cet endroit que je me dirige. La mort, c'est elle que je cherche et je la trouverai. Je n'avais pas vraiment idée du lieu précis de la clairière, mais quand mes yeux se posèrent sur une muraille délabrée où des briques manquaient avec une grande porte en fer forgé rouillée, je sus que c'était ma destination. L'endroit me paraissait encore plus sinistre que dans les contes des vieux séniles du village. Une sensation de lourdeur et de froid y régnait. Mon seul réflexe fut de tirer mon épée de son fourreau, mais à quoi cela allait-il me servir, à me battre contre des fantômes ?

J'entrai finalement entre les quelques murs qui tenaient encore debout. Pour le peu que la lune me montrait, on aurait dit que la terre avait été brûlée et qu'elle n'avait jamais repris vie. Le silence me donnait froid dans le dos, aucune bête n'osait, elle non plus, s'approcher de ce lieu maudit. J'attendais que quelque chose se produise, mais plus le temps avançait et plus mon désespoir grandissait. Je me traitais moi-même de pauvre idiot pour avoir cru à des sottises de la sorte. Pris d'une colère, je hurlai dans la nuit étoilée.

– Par tous les diables, vous qui avez damné cet endroit, montrez-vous, pauvre bougre!!

La tension a ses bornes, j'éclatai en sanglots.

– Venez me chercher...

C'est à ce moment que la pression de l'air autour de moi s'affaissa et je sentis mes poumons se serrer. Quand je levai les yeux du sol ce fut pour apercevoir des masses informes et opaques tourbillonner alentour de moi. Certaines montraient des visages immondes, sans yeux, qui me firent, apeuré, perdre pied chaque fois que celles-ci tentaient de s'approcher de moi. Avec mon épée, je tentai en vain de les faire partir, mais cela les fâcha. Elles se mirent à passer à travers mon corps me causant des spasmes de douleur. En arrivant ici, j'avais un but bien défini : celui de mourir, retrouver la femme que j'aime. Mais maintenant que j'affrontais la mort en pleine face, toutes mes peurs ressortaient, mes pires craintes, mes pires phobies se dévoilaient devant mes yeux. Que m'arrivait-il, moi qui n'avais pourtant peur de rien ?

Quand je pensais subir les plus grandes souffrances de ce monde et que tout ceci ne se terminerait jamais, une lueur éclatante enveloppa mon corps. Mes poumons trouvèrent l'air qui leur manquait et mes muscles cessèrent de

convulser. Avec le peu de courage qu'il me restait, je me mis à genoux. Devant moi, se tenait la silhouette d'une femme qui avançait vers moi. Était-ce ça la mort? Non, car plus elle approchait, plus je la reconnaissais. Eireen, mon épouse, ses longs cheveux noirs flottant même sans vent et, de son visage paisible, elle me sourit.

– Faolan... qui es-tu pour te croire permis de choisir le moment venu où tu quitteras ce monde? Je t'ai connu beaucoup plus fort qu'aujourd'hui. Tu me déçois, mon amour, mais je compatissais à ta peine. Ton nom représente pourtant le loup, bête féroce qui ne recule devant aucune épreuve. Alors, soit! Sors la bête qui est en toi et vis pour nous deux! Tout un chacun avons cette force en nous, cette bête qui veut combattre corps et âme malgré les défis sur notre route. Personne n'a le droit de baisser les bras devant une montagne qui n'est en fait qu'une simple petite butte de terre. Bats-toi Faolan, vis, je t'en prie!

Des larmes faisaient de petits cristaux aux coins de ses yeux et d'une main tendre elle caressa ma joue. De peine et de misère, encore bouleversé par tout ce qui venait de se produire, je sortis de la forêt et retournai d'où je venais avec en moi une nouvelle force pour affronter mes futurs obstacles.

*Vanessa Leduc, Préparation aux études postsecondaires
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignante: Sandra Paoli, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

42. Revivre!

Mars 2007, j'arrive chez mes parents, en pleurs, pour une deuxième fois. Je décide de me remettre dans le droit chemin, car les années qui ont précédé n'étaient vraiment pas faciles à vivre. J'étais tellement au bout du rouleau que la convalescence a duré plusieurs jours. J'en avais grandement besoin. Peu à peu, je prenais goût à ce nouveau p'tit train-train quotidien. Je pensais moins aux années que je venais d'endurer, j'étais même surprise d'en sortir vivante. Ce fut la première fois, depuis plusieurs années, que je sentais ma tête hors de l'eau. Alors voici, je vous raconte cette pénible période de ma vie.

À la fin de l'année 2000, j'ai rejoint mes parents à Québec, pour une première fois, laissant mon passé derrière moi. Je me disais qu'une nouvelle vie commençait. Depuis plusieurs années, j'étais victime d'intimidation et de manipulation. Je me suis dit que j'avais une chance de tout reprendre à zéro. J'avais des échecs scolaires à répétition et, quand j'essayais de garder un travail, je n'y arrivais pas et j'étais incapable d'expliquer cela à mes parents. Puis un jour, j'ai rencontré un gars séduisant et attentionné et j'ai décidé de le fréquenter. Ça ne m'était jamais arrivé avant qu'une personne soit aussi gentille avec moi, mais ce n'était qu'une apparence. C'était un piège et j'étais prise dedans.

2001 fut le début d'un calvaire. J'étais forcée de vivre dans un monde où le diable en personne régnait et m'obligeait à y rester. Drogues, alcool, tout y était. Cette mauvaise fréquentation m'a poussée à consommer pour m'évader et aussi pour m'imaginer dans un monde meilleur. Je travaillais 7 jours sur 7, 15 heures par jour et l'argent que je gagnais, je ne pouvais pas le garder. Si je le gardais ou si j'en cachais, je recevais des menaces. Je travaillais tellement que je m'épuisais physiquement et moralement. Après cinq ans, un beau jour, je me suis dit : « Cela suffit de vivre ainsi ! », et j'ai réussi à m'enfuir de cet enfer qui me gardait prisonnière et me détruisait tant.

En 2007, j'arrive en sanglots chez mes parents. Je suis venue pour une bonne raison, me remettre sur le droit chemin. Après plusieurs années d'absence des bancs d'école, je décide donc d'y revenir. J'ai été référée à un organisme où il n'y a que des petits groupes, car à l'école des adultes, il y avait trop de monde et j'ai fait une crise d'angoisse. Dans cet organisme, j'ai commencé à suivre deux cours par semaine. Par la suite, comme je continuais d'être anxieuse et de faire des cauchemars, mes parents et moi, nous sommes allés chercher de l'aide. La démarche a été longue, mais finalement j'ai pu avoir un rendez-vous avec une psychiatre. Elle nous a donné le diagnostic suivant : agoraphobie, phobie sociale, syndrome d'alcoolisme fœtal et trouble de déficit de l'attention/hyperactivité (TDAH). Pour m'aider, elle m'a conseillé de prendre des médicaments au quotidien et de la voir deux fois par mois, pour commencer. Avant la prise des médicaments, je n'osais pas sortir de chez moi ni aborder les gens, car je faisais des crises d'anxiété. Je n'avais aucune vie sociale.

De 2009 à aujourd'hui, ma vie a beaucoup changé : je me suis fait un nouveau groupe d'amis et ma confiance en moi a énormément augmenté. En juin 2009, j'ai déménagé dans une maison avec trois de mes amis. Deux ans plus tard, j'étais prête à vivre seule dans un petit appartement avec Inouk,

mon chat. Par la suite, j'ai fait partie du conseil d'administration de l'organisme pendant deux ans. Chaque année, je suis bénévole au Salon du livre et je collabore actuellement à un projet de spectacles pour les gens en santé mentale. Grâce au programme *FAIT*, depuis deux étés, je travaille bénévolement dans une serre, car j'aime bien le parfum des fleurs et j'aime également jouer dans la terre. Ma patronne et mon équipe de travail sont très compréhensives et l'ambiance y est familiale. Pendant l'année scolaire, je vais à l'école quatre jours par semaine. Yoga-détente et escalade font partie de mes loisirs. Le yoga me fait du bien, car il enlève mes tensions et l'escalade me permet de me défouler. Aujourd'hui, je connais mes limites. Si j'en fais trop, ce qui arrive parfois, je deviens épuisée et je peux dormir une journée complète la fin de semaine.

Ainsi, c'était mon histoire. J'ai eu la chance d'avoir mes parents et mes amis ces dernières années, car je n'aurais pu passer au travers de tout cela sans eux. Ils m'ont énormément aidée et m'ont encouragée à poursuivre mes démarches. Également, ils m'ont amenée à me préserver des cauchemars quand nous avons appris, à deux reprises, que le mauvais ange était en cavale. Finalement, tout s'est arrangé et il a été remis en prison. Je suis tellement rendue fière de ce que j'ai accompli et de ce que je suis devenue. Alors, maintenant je commence à revivre!

*Laura Sivuarapik, Alphabétisation
Formation Clef Mitis/Neigette (Rimouski), CS des Phares
Enseignantes : Janine Gagnon et Sylvaine Gesseume,
Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis*

43. Maintenant

Est-ce que je peux vous parler quelques minutes? Votre temps est-il précieux? Allez-vous penser qu'en écrivant ce texte j'ai perdu mon temps et qu'en le lisant vous gaspillez le vôtre? Peut-être voulez-vous, au contraire, qu'un peu de temps passe? Certains, peut-être plus agressifs, parleront même de tuer le temps! Je n'ai pas l'arrogance d'affirmer pouvoir vous expliquer quoi que ce soit sur le temps, mais nous pourrions quand même en parler un bref moment, si vous voulez bien me donner quelques instants.

On pourrait penser que le temps est fixe. Après tout, il y a 60 secondes dans une minute, 60 minutes dans une heure et 24 heures par jour, non? Un système de temps très précis est établi. Le travail à la chaîne m'a pourtant appris que certaines heures sont beaucoup plus longues que d'autres. Je peux vous garantir que le temps fonctionne très différemment d'un samedi de congé ensoleillé à un jeudi de travail pluvieux. Un ultimatum d'une journée peut être très court, mais deux minutes d'attente peuvent être très longues. Certains moments sont devenus immortels et resteront gravés dans nos mémoires à jamais, mais d'autres, oubliés, n'ont jamais existé.

Nous possédons tous du temps. Si l'on se fie à l'offre et à la demande, quelque chose que tout le monde possède ne doit pas valoir très cher, non? Pourtant, à la fin de sa vie, un homme échangerait toutes les richesses du monde pour avoir une seconde de plus avec la femme qu'il aime. Comment quelque chose de gratuit peut-il, si vite, devenir hors de prix? Nous avons tous, plus jeunes, rêvé d'être plus vieux. Nous avons tous hâte d'être plus indépendants, d'être maîtres de notre destin, d'être libres. Pourtant, à 28 ans, lorsque je pense à la liberté, je me revois à 16 ans; libre de comptes, libre de responsabilités, libre. D'une manière plutôt étrange, j'avais hâte de pouvoir me rappeler le bon vieux temps.

Le temps ne fait que passer. Il contrôle plusieurs aspects de notre vie, mais il y reste indifférent. Exempt d'objectifs, de causes, d'ambitions et de buts. On ne peut l'arrêter ni même le ralentir. L'amour et la haine ne guident pas son chemin. Lorsque notre heure sera venue, il ne pardonnera à personne, ne jugera personne et ne fera ni gagnant ni perdant. Il n'a jamais commencé et ne finira jamais. Il n'a jamais été vénéré, prié, idolâtré. La disparition de l'univers n'ébranlerait en rien sa routine. 60 secondes dans une minute, 60 minutes dans une heure et 24 heures par jour. Ni plus rapide ni plus lent, comme d'habitude, il ne fera que passer.

Je me sens vide. Voire incompetent. Je n'ai aucune remarque, observation ou opinion pour vous, chers lecteurs. Je n'ai fait qu'épaissir le mystère. Pour ma défense, comment aurais-je pu avoir réponse à cette question qui est littéralement plus vieille que le monde lui-même? Je ne comprends pas le temps. Je le chevauche et le fuis. Je l'adore et le déteste. Je le gagne et le perds, mais vous étiez avertis, je n'ai pas l'arrogance de vous l'expliquer. Peut-être pourrais-je par contre vous donner un conseil. Profitez du temps. Il nous est tous compté et nous le gaspillons en inquiétudes, en préjugés et en querelles

qui n'en valent pas la peine. Aujourd'hui, dites à quelqu'un que vous l'aimez. Que vous appréciez le temps passé avec lui. Allez! Faites-le! Maintenant. Sans perdre de temps.

*Réjean Côté, 2^e cycle
Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale
Enseignante : Maude Proulx, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

44. Aujourd'hui toi, ma plus belle histoire

Ma plus belle histoire ce n'est pas le hier,
ni beaucoup moins le demain loin de toi.
J'aimerais que ce soit aujourd'hui à côté de toi
sans la compagnie insensée de mes souvenirs.

Laisse-moi écrire sur ces pages blanches,
avec l'encre illisible de ma plume
les pensées les plus extrêmes de mes rêves
et les sensations inusitées de mon âme.

Permetts-moi aujourd'hui de les remplir avec la poésie
qui transcende de la mort à la vie
jusqu'à la plus éthérée mélodie.

Donne-moi l'opportunité
de contaminer d'illusions et de paroles
ta fontaine inépuisable d'espoirs
ta fontaine inépuisable de désirs.

Cet amour sans aucune permission
s'est perdu dans le dédale de ta passion
s'est promené dans les endroits de ton intérieur
m'a fait oublier que je suis un simple marcheur.

Attrape ce voyageur inespéré
entre les paisibles eaux de tes yeux
où je serai disposé à marcher en tenant tes mains
pour voir le chemin invisible du demain.

Autorise-moi à tâtonner l'impalpable
à parler au silence indomptable
à m'équilibrer dans le temps indéchiffrable
où je pourrai gagner ce qui est encore incroyable.

Octroie-moi les triomphes auxquels j'ai aspiré,
la sagesse que tu as cultivée
la victoire dans tes terrains
la magnificence de tes prouesses
la beauté de ton histoire
et la richesse de ta langue.

Pour un instant, laisse-moi être l'humain
qui s'approprie tes vertes vallées
s'enracine dans tes forêts
et découvre ton corps au goût de miel.

Cède-moi la douceur de tes érables
pour me laisser habiter dans la splendeur de tes châteaux formidables
touche-moi avec l'omniprésence de ton arôme ineffaçable
cette fragrance que dégage ta chevelure adorable.

J'aimerais sentir la caresse froide de la neige débordante
liée à ton innocence réjouissante
tu as la joie et la force d'une fille incontrôlable
en étant à la fois une femme tellement admirable.

Je voudrais que mes enfants soient les tiens sans douter
qu'ils puissent t'appeler avec orgueil leur mère
ils t'aimeront autant que je t'aime
chaque matin et chaque soir sans arrêter.

Maintenant, j'ai
101 lois pour te parler
quarante-neuf pour cent de chances de te trouver
et 21 jeux pour te montrer
que je suis la personne que tu ne pourras jamais oublier.

Aujourd'hui avec toi je formerai
la plus belle histoire
puisant six lettres de l'abécédaire
et disant trois fois comment tu t'appelles

« Québec - Québec - Québec ».

*Augusto Aldana, Francisation
Centre Camille-Laurin, CS Marie-Victorin
Enseignante : Sylvie Barthez, Syndicat de Champlain*

45. Précieux sortilège

Tout au fin fond, tréfonds d'un corps en éruption, ma venue sur la terre prévue sans un soupçon, seule je glissai sous l'ère d'une vile malédiction et y fut propulsée comme le feu d'un dragon. Inhalant bien durement l'imposant oxygène, qui, en mes poumons, fit naître ma première peine, je sentis prompt et vif son passage dans mes veines, mais perçus sans malice que notre union fût saine.

Accueillie et bercée par mon volcan éteint dont le cœur immature limitait mes besoins, j'appris tôt à ne compter que sur mes deux mains et à ne pas espérer mieux de mes lendemains.

Alors que peu de mois avaient rempli mes jours, sur la côte d'un azur où tout semblait trop lourd, un train nous avala jusqu'à la fameuse Tour promettant capitales de nouveaux alentours.

Installée en un lieu différent et curieux, où des cris familiers devinrent bien silencieux, le volcan de tristesse s'inonda sous mes yeux, et mon décor sombra sous l'ennui du milieu.

Alors que la jeunesse nous veut pleins d'innocence, je partageais mon temps entre vide et absence, mais plus ce qu'on m'offrait dénudait mon enfance et plus j'y dessinais un trésor d'élégance. Si bien que dans la vie des enfants de mon âge, je ne percevais jamais le relief des orages, qui avaient rendu riche le précieux paysage qui, entière, m'habitait et me révélait sage.

À voyage difficile, multiples et longues escales, et toujours sans surprise, le malheur se régale. J'appris avec le temps que le pire n'a d'égal que l'amour qu'il sous-tend et qui en nous s'installe.

La peur à chaque instant, quand l'enfer du ghetto sur ma peau délicate a refermé ses crocs, m'a pris ma liberté; isolée sans écho, je me suis dévouée à mes chers idéaux. Plus l'horreur me brimait et plus je développais ce que jamais autour je ne pouvais constater, mais qui si fort en moi était priorité: ma considération pour l'ultime vérité.

Me consacrant sans fin à cette immense valeur, à l'écoute de ma source qui seule me rend honneur, j'affûtais mes recherches, explorais mes erreurs, étudiant l'univers en sa pleine profondeur.

À « l'âge de la raison » comme disent ceux qui ont tort, face à ma démission d'un milieu qui dévore, décidée à quitter l'ironie de mon sort, je migrai sans retour vers l'Amérique du Nord.

Sous un drapeau sucré, je me fis adopter. Sécurité trouvée, malheur désamorcé, confirmaient ma notion de vitale liberté, et sans bruit s'effaçaient mes réflexes écorchés.

Lorsque ma théorie fût parfaite et sans faille, que je pus la sentir sincère en mes entrailles, qu'à tout elle put s'appliquer sans qu'elle ne s'écaille, et que je sus chérir l'entier de ma trouvaille, je me mis à l'écrire de ma plus juste plume, afin de dévoiler tout l'espoir qu'elle rallume, que chacun en ce monde la découvre et consume, et que par ce secret, enseignante je m'assume.

J'ignore bien d'où me vient ma fameuse évidence, ce qui fait, que m'inonde cette immense connaissance, que la conscience et moi nous formons une alliance, et que rien même l'enfer n'en détourne ma confiance.

Je suis visiblement habitée d'un système dont l'originale vivacité est l'emblème. Profondément sensible, il me tisse et me sème, ce qui fait de ma vie un tourmentant dilemme.

Et pourtant, peu importe les déluges qui s'imposent, avec ce que je suis, je demeure en symbiose. Enseigner mon amour est le rêve que j'arrose, rien ne m'en empêchera, me défiera qui ose!

*Angélique Villeneuve, 2^e cycle
Centre Monseigneur-Beaudoin (Saint-Georges), CS de la Beauce-Etchemin
Enseignant: Patrick Potvin, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière*

46. Le barrage numéro un

Toute la population écoutait la nouvelle qui disait que l'aéroport de Havre-Saint-Pierre et la route 138 ont été inondés par l'eau d'un barrage détruit de la rivière La Romaine.

L'annonce faite par Radio-Canada a scandalisé tout le pays, personne ne pouvait croire qu'un barrage pouvait briser dans notre province.

Dans les nouvelles de midi, nous constatons l'inévitable désolation et la mort des innocents. 9 h 10 serait l'heure de la grande catastrophe.

Le superintendant disait dans l'entrevue qu'une erreur à l'intérieur de la pièce centrale de la turbine-alternateur, « 2 Francis », a provoqué un feu qui a fait exploser le gaz enfermé dans le canal de fuite.

Le nombre de morts sur place est de 20 employés. Plus tard, l'eau qui était supportée par ce barrage de 37,6 mètres est sortie avec une rapidité extraordinaire. Sa superficie de 12,6 kilomètres était complètement remplie par les derniers jours de l'incessante pluie.

Les premiers touchés par le débordement d'eau étaient des élèves de l'école primaire de Natashquan qui faisaient une activité dans la forêt à proximité du barrage. Les enfants de sixième année fêtaient leur prochaine graduation du primaire. C'était l'heure de la pause et les enfants commençaient à ouvrir leur boîte à lunch. Le groupe de madame Annette avait joué à « cherche et trouve » et avait chanté des chansons. Tous sont disparus; 43 enfants, quatre professeurs et deux chauffeurs.

Les voyageurs de la route 138 ont été touchés plus tard. Il y avait plusieurs camions avec des aliments, il fallait que la viande arrive bientôt parce que la famille Boudin avait le mariage de sa première fille pour samedi prochain à Natashquan. Dans deux jours! Tous les membres de la famille étaient invités. Plusieurs invités étaient déjà arrivés à Havre-Saint-Pierre, les autres étaient déjà à Natashquan. Quelques amis et membres de la famille ont décidé de partir en caravane à travers la route, parce que ce jeudi soir était organisée une fête pour le futur mari. Et en même temps, les filles joueraient au bingo à la maison de la tante Juliette pendant la cuisson des biscuits pour le mariage. Plusieurs d'entre eux sont partis avec le courant, une grande tristesse pour la famille Boudin.

L'auto qui les suivait est partie avec le courant immédiatement, c'était une jeune mère qui essayait d'ouvrir sa porte d'auto quand l'eau est arrivée. Mais, c'était impossible. L'auto a continué jusqu'à se coincer entre les arbres, la pauvre Sophie est morte, mais son bébé est sorti par la fenêtre directement dans le coin d'un arbre qui lui a sauvé miraculeusement la vie, oui la vie!!!

Deux conducteurs d'un camion de diesel ont été les prochaines victimes. Ils venaient de déjeuner dans un petit restaurant de Havre-Saint-Pierre, où tous les clients étaient contents de presque commencer la fin de semaine. Les chauffeurs Roland et Martin ont mangé des œufs, des tranches de jambon, du pain maison avec une délicieuse confiture aux framboises; leur dernier repas.

Le courant a continué jusqu'à un côté de l'aéroport de Havre-Saint-Pierre, l'aéroport est loin, mais un stationnement d'avions-cargos a été touché par l'eau du barrage numéro un. Une partie de la piste qui avait été repeinte dernièrement est partie aussi avec le nouveau pilote qui venait juste d'atterrir ce matin. Il était content de recevoir la nouvelle d'amener sa petite famille vivre sur la Côte-Nord avec lui. Le pilote a essayé de rentrer dans un avion et de décoller pour sauver sa vie, mais il était trop tard, le courant est arrivé le premier.

Plusieurs vies se sont perdues ce jeudi matin, la tristesse et la désolation sont dans les visages de tous les citoyens de la région.

Une catastrophe de plus que nous pouvions arrêter.

Tous se questionnent c'est la faute de qui? Une cause naturelle, le gouvernement, les ingénieurs qui ont construit les barrages, Hydro-Québec, c'est à qui la faute? Pourquoi ont-ils construit quatre barrages si c'était la façon la plus chère de produire l'énergie. Pourquoi ne pas utiliser l'énergie solaire, éolienne, géothermique, biogaz et marémotrice ?

Il est très tard, les nouvelles sont terminées et moi, il faut que je parte travailler...

<http://tpefusion.e-monsite.com/pages/sources-d-energies-existantes.html>

<http://www/hydroQuebec.com/romaine/projet/cartes.html>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Barrage>

*Herlinda Urteaga Valdés, Présecondaire
Centre A.W. Gagné (Sept-îles), CS du Fer*

Enseignante : Michèle Reid, Syndicat de l'enseignement de la région du Fer

47. Chants de mes quatre saisons

Ravisement !

Craquements de neige sous ma chaussure
Extirpant ma torpeur de sa froidure,
Marchant calmement le zéphyr au visage
Aspirant à pleins poumons le frais herbage.

Écoutant le ruissellement de la rivière
Emportant avec elle le dégel au loin,
Miroitant clairement pierres et bruyères
Attirant migrants, libellules et milouins.

Pépiements, sérénades, harmonies de saison
Nichant, de part et d'autre dans la feuillaison
Trépignant, sautillant une danse nuptiale
Envoûtant de son talent la partenaire idéale.

Renaissant à la vie toutes bêtes de la forêt,
Bondissant, trottant les jeunes freluquets
Émerveillement sans réserve en ce céans,
Ravisement éternel au retour du printemps.

Nuit d'été!

Plongeant mon regard sur l'immensité océane
Centaure, Bouvier, Grande Ourse et Cocher
Genèse mystérieuse des antiques divinités
Louangée des initiés autant que des profanes.

Bételgeuse, Sinus, Pollux et autres corps étoilés,
Mars orangé et Vénus flamboyante
Accrochés au croissant de lune descendante,
Traînée laiteuse des galaxies éloignées,
Écarts d'espace ténébreux qui me donnent à songer
Aux images spectaculaires que Hubble nous a renvoyées
De pouponnières d'étoiles, d'un naissant système solaire,
Nébuleuses aux tons de rose, mauve, bleu et vert.

Voilà que je prends conscience, je saisis toute la chance
D'être un esprit capable de sublimation, d'intelligence
Et que la petite mortelle que je suis avec ses ennuis
Est en fait une particule d'étoile de cet univers infini.

C'est à ce moment que mes angoisses me délaissent
Je me relève de ma couche, de sa rosée
Où l'herbe a rafraîchi ma chaude journée
Et je retourne chez moi, le coeur en liesse.

Pittoresque!

Apparition de la montagne mythique
Déployant à tout vent, secrets et mosaïques,
Invitant à une pause, esthètes, promeneurs,
À tant s'émerveiller devant cette splendeur.

Fronaisons, ramures aux coloris rutilants
Comme un étal d'épices, d'aromates indiens
Tuméfie, cardamome, cannelle et safran,
Un embrasement de tons épcuriens.

Magnificence et faste de tableau vivant,
Étude expressionniste du moment présent
Gauguin, Cézanne, Van Gogh ne pas comparer
À l'art de Dame Nature, perfectionné.

Verglas!

Sous les yeux, quel délicieux effet!
Vallons de neige durcis en sorbet,
Saupoudrés d'esquilles diamantines,
En un Nouveau Monde, le paysage se dessine.

Courbé sous le poids des cristaux,
Le sylvestre aux branches écartelées
Résiste tant bien que mal au fléau
Sous le soleil émergeant de sa timidité.

Gestation de l'oeuvre de la nature,
Inventant de nouvelles enjolivures,
Enfantant d'insolites univers
Recréant tout à fait l'hiver.

*Christine Lepage, 2^e cycle
Centre multiservice des Samares, Pavillon l'Envol (Joliette), CS des Samares
Enseignante: Sybille Godard, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

48. Le jour où ma vie a été chamboulée

11 février 2012

Il est 19 heures, c'est l'hiver, il fait froid. Je commence à ressentir des contractions et j'ai encore ces fameuses pertes... mais maintenant il y a du sang. J'ai rappelé l'hôpital cet après-midi quand j'ai remarqué que je perdais du sang. On m'a encore dit que tout était normal. Je les rappelle et leur fais savoir que j'ai des contractions. L'infirmière me dit de prendre un bain chaud que c'est peut-être un faux travail. Je me fais couler un bain, mais mes contractions se rapprochent, elles sont rendues aux deux minutes et deviennent de plus en plus fortes. Une fois de plus je contacte l'infirmière, mais enfin on me prend au sérieux. Vivement, je dois me rendre à l'hôpital. J'appelle aussitôt ma mère pour qu'elle vienne garder les enfants. J'ai peur, il est trop tôt pour que mon bébé vienne au monde. J'ai juste vingt-quatre semaines de grossesse. Ma mère est là donc je pars sans crainte pour l'hôpital, elle veillera sur mes

deux autres enfants. Mes contractions sont de plus en plus fortes. Mon Dieu, faites que je n'accouche pas aujourd'hui.

À mon arrivée à l'hôpital, il est environ 21 h 15. Je me dirige droit vers le cinquième étage, aux salles d'accouchement. Le gynécologue arrive, il me fait une échographie et regarde la dilatation de mon col. Mauvaise nouvelle, je suis dilatée à trois. Il appelle Sainte-Justine et demande mon transfert. Durant l'attente, les infirmières me donnent des injections afin de ralentir le travail. Rien ne fonctionne. On confirme mon transfert, mais il est trop tard, les médicaments ne font pas effet et il faut m'accoucher. J'ai tellement peur pour mon bébé que j'éclate en sanglots. Je suis inconsolable. Le personnel infirmier essaie de retarder l'accouchement jusqu'à ce que les spécialistes de Sainte-Justine arrivent. Dans ma chambre, il y a le gynécologue, les deux infirmières, un pédiatre et un cardiologue. Mon conjoint est à mes côtés, aussi effrayé que moi. Le gynécologue décide de crever mes eaux. Non, je ne veux pas, mais voilà, c'est fait... Je ne peux plus reculer. Je dois pousser une fois, deux fois et voilà mon petit homme sort de moi, si petit, si fragile; une livre et demie. On me le prend, le dépose sur une table chauffante afin de l'intuber et qu'on puisse oxygéner ses petits poumons. Peine perdue, le tube ne convient pas et est mal placé. Son petit coeur cesse de battre. Seule, allongée sur le lit, je suis désespérée. Mon conjoint a quitté la chambre et je vois le personnel effectuer des manœuvres cardiaques. Au même instant où mon conjoint revient, les techniciens de Sainte-Justine arrivent, cela me rassure. Les manoeuvres effectuées fonctionnent, mon bébé reprend vie et moi, je reprends espoir. Toutefois, les techniciens m'expliquent qu'il peut encore exister certains risques durant le transport d'un bébé prématuré. J'apprends alors que mon bébé sera séparé de moi. Il doit partir pour Sainte-Justine et moi, rester ici, à Valleyfield.

12 février 2012

Je n'ai pas dormi de la nuit. Comment peut-on dormir loin de son bébé en sachant que tout peut arriver à tout instant? J'obtiens mon congé de l'hôpital et vivement, en compagnie des membres de la famille de mon conjoint, je pars pour Sainte-Justine. À mon arrivée, j'apprends que mon petit garçon souffre d'hémorragie cérébrale stade 2. Je peux enfin aller le toucher et je ressens toute la fièvre qui se dégage de son petit corps. Il bouge les jambes et les bras. Il a l'air plein de santé. Malheureusement, Noa, tu es passé du stade 2 au stade 4 et là où nous avions le plus d'espoir, tout s'est évanoui, car on a compris ce que cela signifiait, que bientôt tu partirais loin de nous et c'est ainsi que, tous réunis à tes côtés, en ce 14 février 2012, nous t'avons

fait baptiser en ce jour de Saint-Valentin. Ton papa et moi avons pu te serrer dans nos bras, te donner des milliers de petits baisers, le plus d'amour possible et ton premier et dernier bain, avant ton repos éternel.

Noa, je t'aime et t'aimerai à jamais.

Maman XXX

N.B. Noa Carrier Haineault est décédé le 15 février 2012 à 2 h 5 du matin.

*Claudine Carrier, 1^{er} cycle
Centre Jean-XXIII (Ormstown), CS de la Vallée-des-Tisserands
Enseignante : Marie Leduc, Syndicat de Champlain*

49. Retour à la réalité

Au cœur des ténèbres, à la tombée de la nuit alors que tous sont profondément endormis, un petit garçon au beau milieu de la cuisine se tient droit comme un « I ». Il fixe intensément l'extrémité d'un bocal au-dessus du frigo. C'est Toya, tout juste âgé de huit ans. Il câline son ours en peluche au point de l'étrangler et il mâchouille le coin de son doudou qui traîne par terre derrière lui. Évidemment, il désire plus que tout s'approprier les biscuits au chocolat que contient le bocal. Mais le frigo, gigantesque, démesuré comme un Goliath, touchant presque les nuages telle la tige d'un haricot magique, rend la tâche impossible. Toya ne perd pas espoir, il est déterminé. Il s'élançait et bondit. Il s'agrippe, il glisse et recommence. Rien à faire. Il décide donc de concevoir un plan et il accourt pour empiler toutes sortes d'objets lui passant par la main. Son échelle improvisée chambranle de gauche à droite, mais Toya est satisfait. Il grimpe au sommet, sa construction tient le coup. Il s'étire et jette un œil envieux au bocal.

Malheur, il est vide !

Notre pauvre petit est indigné, il doit regagner le lit bredouille. Il redescend avec mauvaise humeur, maudissant l'infâme Gobelin glouton. Il s'empresse d'effacer les traces, tout ranger, tout replacer. C'est une scène de crime même si le petit voleur n'a pas eu de butin et finalement, il rebrousse chemin vers sa chambre. Soudain, en passant devant la chambre des

parents, il s'arrête et tend l'oreille. Cela avait été bref, mais il avait entendu un bruit familier. Un bruit qu'il reconnaîtrait entre mille. C'était le « *Crunch-Crunch* » de biscuit que l'on croque. Il ouvrit la porte à la volée pour y découvrir son père en flagrant délit.

« Mais... qu'est-ce que tu fais papa? »

Le visage de l'enfant s'empourpre. Il passe de béat à colère rouge. Son père n'a pas le temps d'avalé sa bouchée pour placer un mot que le petit éclate. On lui avait toujours dit que les pâtisseries disparaissaient par magie, à cause du fameux Gobelin glouton, mais c'était un mensonge. C'était son père le Gobelin glouton, pas étonnant qu'il ait un si gros ventre! Et le Père-Noël dans tout ça? C'était lui aussi? Si c'était le cas, ça voudrait dire que la Fée des dents n'existe pas non plus et que dire du Bonhomme Sept-Heures? Toya avait envie de crier à l'injustice, la trahison était trop grande, impardonnable. Il avait l'impression que c'était tout son monde qui tombait en morceaux. Il n'arrivait plus à réfléchir comme il faut, alors il s'enfuit.

En moins de temps qu'il faut pour dire « *Biscuit* », il se trouvait déjà deux rues plus loin. Très vite, les lumières de la ville deviennent embrouillées par les larmes qui coulent à flots le long de ses joues. L'enfant court encore et encore, indéfiniment. Ses poumons s'enflamment, mais il ne s'arrête pas. Au contraire, il pousse plus fort après chaque enjambée, pour aller plus vite, pour oublier. Il plisse les yeux et serre les dents. Sans réfléchir, il file tout droit. Puis tout s'arrête. D'abord, il y a un flash aveuglant et survient un crissement de pneus. Le choc fut brutal, la douleur, mordante. Toya n'arrivait plus à comprendre ce qui se passait, c'était le chaos total dans sa tête. Ça bourdonnait. Quand il réussit à ouvrir les yeux, il vit qu'une jolie fille blonde le regardait. Penchée au-dessus de lui, elle semblait inquiète. Le garçonnet l'observe, couché de tout son long sur le trottoir. Il est hypnotisé par ses yeux bleu électrique et ses lèvres qui bougent, mais d'où ne sort aucun son. C'est le silence, comme le moment entre le rêve et l'éveil, l'endroit neutre et impassible d'une semi-dominance du subconscient où le temps n'a plus sa valeur et où un brouillard consistant gâche toute clarté.

Le moment magique s'envole, remplacé par une souffrance palpable. Une vive douleur au bassin et aux tempes lui tire un gémissement et ses idées se remettent en place en un clin d'œil. Il se souvient, il avait été plaqué au sol et il s'en était fallu de peu pour qu'il soit réduit en bouillie au milieu de la route par un gros camion. Les mots assourdis de la fille lui parviennent peu à peu avec plus de précision, plus de sens. Il décrypte une question : est-ce

que tu vas bien? Il allait bien? Il ne savait plus. Autant physiquement que mentalement, tout allait mal. Dans un ultime désespoir, il lui dit tout, lui crachant ce qu'il avait sur le cœur comme s'il ne parlait pas à une étrangère, mais à sa meilleure amie. Il expliquait combien il avait détesté qu'on lui mente et donc qu'il détestait maintenant son père. La fille l'écoutait avec un respect qu'elle aurait dédié au plus sage de ses aînés. Elle s'agenouille ensuite en souriant.

« Tu sais, l'existence est un subalterne du choix. Tu peux décider de croire ou non à tout ce que tu veux. C'est cette croyance qui donne vie à ton imaginaire, qui te permet de trouver une solution à presque tout et qui te donne du réconfort dans les moments les plus difficiles comme celui-ci. »

Toya ne comprenait pas tout, mais le calme était revenu, il était maintenant mû d'une paix intérieure quasi indestructible. Finalement, les adultes ne racontent pas de mensonge, ils créent des histoires pour nourrir le rêve, avec l'intention de rendre la vie plus belle.

*Sarah Clermont, 2^e cycle
Centre Saint-Laurent (Sainte-Marie-de-Blandford), CS de la Riveraine
Enseignant : Christian Roy, Syndicat des enseignantes et enseignants de la Riveraine*

50. Lettre à mon idole

Salut Martin,

Aujourd'hui, j'ai choisi de t'écrire cette lettre parce que tu es un modèle pour moi. On a quelque chose en commun, on a chacun une différence et depuis toujours, tu es ma source d'inspiration.

Avant d'être chanteur, tu as travaillé pour Bell Canada comme graphiste pendant près de 3 ans. Tu avais fait des études en graphisme au Collège Ahuntsic. Tu as eu le courage de quitter Bell Canada pour gagner ta vie en musique et vivre ta passion. La chanson t'a fait changer de voie et sortir de ta coquille.

Martin, depuis que je te connais, tu es mon chanteur préféré. Tu m'as inspirée grâce à la façon avec laquelle tu as surmonté ton handicap. Tu es un bon exemple de confiance en soi. Tu n'as pas reculé, tu as surmonté plusieurs défis. Tu as eu le courage d'affronter les regards des gens. Wow!!!

Tu m'as confié récemment que c'est avec le support de tes parents et amis que tu as surmonté les difficultés. Je suis vraiment d'accord avec toi, car je suis passée par le même chemin.

Lorsque tu as agi comme porte-parole de la Semaine québécoise des personnes handicapées, qui a lieu au début juin, je suis allée voir ton spectacle « Le piano et la voix ». Ce spectacle a connu un immense succès. Je pense que cette semaine ne pourrait pas avoir un meilleur modèle que toi. Tu es très humain, ton sourire est contagieux et ta gentillesse est remarquable. J'étais alors allée te rencontrer. J'étais énervée de te parler.

Tu as été généreux de consacrer autant de temps à chaque personne, de signer des autographes et de nous laisser prendre des photos. Ton autographe, je le garde précieusement, il est très significatif pour moi.

Quand tu as été sélectionné pour participer à la cérémonie d'ouverture des Jeux paralympiques en 2010, j'étais très émue qu'on reconnaisse mondialement ton courage et ta persévérance.

Ta chanson *Ma petite douceur* est très touchante et elle m'a fait monter les larmes aux yeux. Ta fille, je la trouve chanceuse d'avoir un père aussi sensible que toi. En plus de ta sensibilité, j'adore la force de ta voix (surtout quand tu chantes ma chanson préférée *Quand*) ainsi que ta joie de vivre (très présente lorsque tu interprètes la chanson *Casanova*).

Tu es un homme exemplaire qui joue de la guitare basse et fait de la moto malgré ta situation. Je suis certaine que plusieurs personnes n'auraient pas pensé que ça serait possible pour toi, mais tu les as fait mentir. Bravo!!! C'est une leçon de vie, peu importe notre différence, nos forces et nos faiblesses. On peut continuer, même s'il arrive des obstacles dans notre vie, on peut toujours atteindre nos buts. Quand on veut, on peut!
Félicitations Martin pour tout ton courage!!!

D'une de tes fans, inspirée à jamais,

Eve Poirier

*Eve Poirier, Intégration sociale
CFGA de Nicolet, CS de la Rivéraine
Enseignante : Nadia Julien, Syndicat des enseignantes et enseignants de la Rivéraine*

51. Une poupée de porcelaine

D'un pas sûr, je l'entendais franchir le corridor
Je me recroquevillais comme un petit castor
Dans mes couvertures multicolores
Je n'avais que trois ans, papa s'amusa avec mon corps

Son regard mesquin m'annonçait l'instant de frayeur
Mon corps angoissait et j'avais très peur
Quand la lueur arrivait, je savais que c'était l'heure
Je me préparais à ne pas sentir ses ardeurs

Il baladait ses mains sur mon petit jardin
Ses gros doigts, je les sentais malsains
Papa! Tu me fais beaucoup de chagrin
Ne suis-je pas ton petit poussin?

Plusieurs nuits, ma chair gémissait dans mon nid douillet
Elle savait que quelque chose arriverait d'un être si près
Heureusement, mon âme s'enfuyait
Pour résister aux caresses qui me bouleversaient

Je n'avais d'autres choix que de subir
Très souvent, j'avais envie de vomir
Car mon géniteur venait de jouir
À cet instant, je voulais mourir

Son liquide séminal éclaboussait mon petit visage
Et s'imprégnait jusque dans mes fosses nasales
Je reconnaissais cette odeur très désagréable
Je me sentais comme un oiseau dans une cage

Est-ce que quelqu'un pouvait m'aider?
Ma petite bouche n'arrivait pas à hurler
Seules mes mains demeuraient croisées
Afin de pouvoir me protéger

Étais-je si mauvaise pour mériter qu'il m'ensorcelle?
Ou trop gentille! Ou trop belle!
Tant de questions pour une si petite demoiselle
Dont les yeux ne pouvaient plus voir le ciel

Pourrais-je vivre ma vie?
Dans un monde autre que celui-ci?
Où mon corps a été sali
Par un être maudit

Je n'avais aucun moyen d'arrêter ces émois
Qui me plongeaient continuellement dans un monde sournois
Où trop d'années, je n'étais qu'une proie
C'est sans doute pour ça que ce secret est resté longtemps au fond de moi

Ma vie n'était plus que confusion
Je consommait toutes sortes de stupéfiants
Et je me consumais dans ce monde en errant
Ne vivant plus que dans l'illusion

À l'intérieur de moi, tout était pénible
Découragée, j'étais très sensible
Et je n'avais envie que de faire le vide
Jour après jour, je songeais au suicide

Je nourrissais de plus en plus mes souffrances
Tout en sachant que je me faisais violence
Je devais définitivement garder contact avec ma conscience
Elle seule me guiderait vers l'abstinence

Je ne pouvais plus cultiver toutes ces blessures
Je me devais de faire confiance à un être pour qu'il me rassure
Pour enfin briser mon armure
Et sortir une fois pour toutes de ce monde obscur

Jour après jour, semaine après semaine, pendant vingt ans
Je rencontrais le monde de la thérapie en me disant
Qu'enfin j'étais avec des êtres très aimants
Avec qui je parviendrais à me libérer au bon moment

Sortie de cette vie d'horreur, je commençais à vivre mon existence
Je remerciais tous ceux et celles qui m'avaient fait confiance
Enfin, je pouvais vivre sainement et avec l'élégance
D'une femme qui aimerait, un jour, être une heureuse intervenante

*Sylvie Bernard, 2^e cycle
Centre l'Accore, CS des Grandes-Seigneuries
Enseignante : Claudine Grenier, Association des professeurs de Lignery*

52. Ma preuve de courage

Dans la vie, il y a de bons et de mauvais jours. Nous sommes parfois mis au défi, mais il faut savoir se relever, se retrousser les manches pour aller plus loin. J'ai vécu une situation difficile dans le passé. J'ai affronté les obstacles et je suis maintenant plus fort. Je suis fier de ce que je suis devenu. Voici le récit de ma plus belle histoire.

J'ai toujours eu une maladie; cette maladie s'appelle l'hypotonie. Cela me rend moins fort et plus sensible au froid. Donc, puisque j'étais différent des autres, j'ai commencé à me faire intimider en première secondaire. Personne ne rêve d'avoir ce genre de situation dans sa vie. Mon intimidateur m'a fait plein de choses désagréables et humiliantes comme me mettre des brillants dans les cheveux, monter mes amis contre moi, faire des mauvais coups puis mettre ça sur mon dos et partir des rumeurs sur moi. Tout cela a fait de moi une personne extrêmement gênée. J'avais de la difficulté à parler devant les gens de ma classe parce que je ne voulais pas faire rire de moi.

En janvier 2010, mes parents étaient exaspérés. Ils m'ont laissé finir mon année scolaire et nous avons déménagé à Beaulac-Garthyby. J'ai été deux ans à la polyvalente de Disraeli avec la crainte de me faire une fois de plus intimider ou de me faire ridiculiser encore et encore. Mes amis d'école me trouvaient bizarre parce que j'étais trop réservé.

Le 25 septembre 2011, il y a eu un drame. Un de mes amis d'enfance est mort dans un accident de VTT. J'ai eu beaucoup de peine. De sa mort, j'ai retenu d'être plus fort et de moins me laisser marcher sur les pieds. J'ai pris ma vie et mon avenir en main. Avec l'école, je me suis trouvé un stage de pâtissier chez IGA à Disraeli. J'avais tellement hâte de commencer à travailler là. Par contre, j'ai encore eu à surmonter un obstacle alors qu'à mon premier jour dans cette épicerie, le pire des scénarios est arrivé. Je me suis fait renvoyer. Je n'ai jamais su pourquoi j'ai été congédié. On ne m'a jamais donné la chance d'apprendre. Cependant, à mon deuxième stage qui s'est déroulé chez Tim Hortons, j'ai bien écouté les consignes que me donnaient les autres employés et j'ai fait attention à tout ce que je disais. Dans ce restaurant, tout s'est très bien passé. J'étais avec un groupe extraordinaire et j'appréciais toutes les personnes avec qui je travaillais.

Au même moment, à l'école secondaire de Disraeli, j'étais en formation préparatoire au marché du travail. Au cours de cette période, j'ai eu deux

Méritas, l'un pour mes performances académiques et l'autre pour mon implication à l'école et ma joie de vivre. Celui pour mes performances académiques, j'en suis extrêmement fier. Aussi, une autre de mes grandes fiertés, c'est d'avoir été le premier de cette classe à participer au voyage à New York avec les élèves de cinquième secondaire. J'ai d'ailleurs été félicité pour cela par mes enseignants lors du Gala Méritas.

Cette année, j'étudie à l'éducation des adultes, au centre Marius-Ouellet. Je me suis donné comme défi d'être dans le conseil étudiant et de me présenter pour être le président de mon école. J'ai réussi ce défi avec succès: j'ai vaincu ma peur de parler devant les gens. Maintenant, je le fais pour leur annoncer les activités à venir et je vais aussi animer une partie du Gala Méritas du centre. Je n'aurais jamais imaginé faire cela un jour!

Mon texte prouve que, avec un peu de volonté, c'est facile de tout faire. Mais il faut beaucoup de courage et des gens qui nous soutiennent, qui croient en nous et qui nous aident à réaliser les buts que nous nous sommes fixés. À tous ceux qui me lisent, j'espère que mon texte leur aura donné un peu de confiance et qu'il les aidera à se dépasser dans la vie. Tout le monde est capable de réaliser les choses qu'il pense être incapable de faire. Il faut croire en soi! Je souhaite à tous d'avoir la force d'avancer dans la vie.

*Joey Beaulieu, Alphabétisation
Centre Marius-Ouellet (Disraeli), CS des Appalaches
Enseignante: Caroline Leblond, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

53. Jusqu'à ce que la mort nous sépare ?

Te rappelles-tu de notre première rencontre? Rien de bien spécial, mais je me souviens de chaque détail, aussi inutile qu'il puisse paraître: appuyé contre le mur à l'extérieur de l'école, je lisais « Dieu est mort » de Nietzsche en fumant une cigarette, lorsque toi et tes amies êtes venues m'aborder pour un briquet. Les yeux et l'esprit absorbés par ma lecture, je pus flairer un arôme unique, enivrant. C'était ton parfum que la douce brise d'automne soufflait vers mon nez. Je levai la tête et mon regard rencontra le tien, puis s'y accrocha. Des yeux bleu-gris comme un ciel de janvier, de longs cheveux roux et frisés, le teint pâle, mais naturel et un visage si doux à l'œil, si magnifique. Jamais je n'avais vu une fille dotée d'une beauté pareille. N'étant pas

une personne très volubile, je restai là à sourire bêtement, sans pouvoir faire sortir un son. Tes amies trouvaient cela bien drôle de voir une telle réaction venant du *freak* de l'école... Moi-même, j'étais étonné par ma façon d'agir. Après avoir donné le briquet à ta copine, j'eus finalement le courage de t'adresser la parole :

« Salut... T'es nouvelle ?

– Oui, ma famille a emménagé à Alma la semaine dernière. Je suis originaire de Québec, mais Rachel et Annie sont mes cousines. Elles m'ont accueillie dans leur garage pour pas que je me sente trop seule... »

Une voix douce et timide traversait tes lèvres. Tu semblais être tout le contraire de tes deux chipies de cousines, dois-je avouer. Quelques secondes après cette discussion éclair, tes quatre guides touristiques étaient déjà prêtes à partir. J'aurais bien voulu te parler plus longtemps ou du moins te souhaiter une bonne fin de journée, mais elles t'avaient déjà emmenée loin de moi... De retour à ma lecture.

Les semaines passèrent et nous commençâmes à nous parler de plus en plus. Nous avions plusieurs opinions et goûts en commun ; quelque chose que je retrouvais peu fréquemment lors de mes autres interactions sociales. Peu à peu, je tombais en amour avec ton cynisme et ton intellectualité. Comment avais-je pu passer dix-neuf ans sans ressentir ce sentiment si fou, à un tel point qu'il me faisait planer ? Bien sûr, j'avais déjà eu le béguin pour une ou deux filles dans le passé, mais je n'avais jamais souffert de la maladie de Cupidon. Pour la première fois de mon existence, je faisais entièrement confiance à quelqu'un... Pourtant, je n'aurais pu être moins inquiet...

Plus le temps avançait, plus nos liens se renforçaient. Finalement décidé à t'avouer mes sentiments, je pris le taureau par les cornes et te dévoilai le tout. Je m'attendais au pire, comme à l'habitude ; tu me révélas pourtant que cet amour était réciproque et que tu attendais seulement le bon moment pour me l'avouer... Je croyais bien avoir perdu trois dents tellement ma mâchoire frappa le sol avec intensité ! J'aurais dansé de joie si ce n'était du fait que je déteste la danse. Voulant célébrer notre couple fraîchement né, je t'invitai à délaissier les cours de l'après-midi pour aller prendre un café et nous diriger ensuite chez moi pour regarder un film sur la vie de Jeffrey Dahmer ; quoi de plus romantique qu'un long métrage à propos d'un tueur en série nécrophile-cannibale !

Deux ans plus tard, nous étions toujours inséparables. Toutefois, nos choix de carrière nous poussèrent à quitter le Lac-Saint-Jean. Je savais bien que nous n'aboutirions à rien dans la région: nous voulions tous les deux être journalistes. La faim pousse le loup hors du bois, c'est bien vrai! Bagages à la main, l'optimisme au maximum, nous avons comme destination Montréal. Personnellement, j'aurais préféré Vienne pour son histoire et sa culture plus que riches, mais il faut monter une marche à la fois pour se rendre à ses rêves! Mais je m'écarte du sujet... Arrivés dans la métropole, nous avons hélé un taxi pour nous rendre à l'appartement que nous avons choisi et visité quelques mois auparavant. C'était petit et on se serait cru dans un A&W: les murs et la moquette étaient marron et orange. Toutefois, la somme modique que nous devions déboursier chaque mois compensait pour la décoration digne d'un daltonien.

La vie en ville n'était pas aussi facile que tu l'aurais espéré. Je pus facilement me trouver un emploi dans un journal, mais la chance n'était pas de ton côté. Après plusieurs mois de recherches infructueuses, la dépression te frappa de plein fouet. Thérapie, changements dans notre routine, tentatives de réaliser ton rêve d'avoir une famille: rien. Un soir, en arrivant à l'appartement, je te trouvais pendue au milieu du salon... Cette tragédie s'est passée il y a six mois. Aujourd'hui aurait été le sixième anniversaire de notre couple. Comme cadeau, j'ai décidé d'acheter ce fameux parfum qui m'avait séduit il y a cinq ans de cela... Il joindra l'utile à l'agréable, car les voisins commencent à se plaindre de l'odeur de «viande pourrie»...

*François Pedneault-Bilodeau, 2^e cycle
Pavillon Damase-Boulangier (Alma), CS du Lac-Saint-Jean
Enseignante: Christine Turgeon, Syndicat de l'enseignement du Lac-Saint-Jean*

54. L'automne de la vie

Adieu à la jeunesse

Indubitablement, je pense que la jeunesse est une époque dorée et que je me rappelle avec nostalgie. C'est une époque brève, inoubliable, romantique, vibrante, émotive et heureuse. La jeunesse est l'étape de la vie la plus créative et vigoureuse où tout est frais et nouveau comme un nuage vaporeux dans le ciel avec des éclairs de couleur rose, mais en se rappelant que cette même jeunesse très appréciée et désirée a connu des moments de luttes, de soucis, de privations et n'a jamais été libre d'incertitudes, d'angoisses, de compétences, de rivalités et d'anxiété.

Mais la jeunesse n'est pas éternelle. Après la grande tempête arrive la tranquillité. C'est le grand échange. Heureusement, la nature comme les êtres humains changent pour que la vie continue son processus de transformation. Mais la jeunesse passe, et ça, c'est une réalité de la vie. La vérité, c'est que, sans savoir quand exactement ou sans pouvoir définir un âge précis, pour certains plus tôt et pour d'autres plus tard, vient une période où tout ralentit et s'arrête. Le support pour la vie se transforme en un flux de paix qui avance lentement, presque sans qu'on ressente quelque chose de grandiose, de profond et d'incommensurable qui est la fin de tous les voyages. Alors, nous arrivons à la maturité : donc, bienvenue soit la maturité !

La maturité n'est pas la demi-journée de la vie ni le soir ni la nuit, non, c'est un moment imprécis qui arrive discrètement, mais c'est quelque chose d'extraordinaire, car je suis à un moment où nous ne sommes plus préoccupés par les changements que connaissent les nouvelles générations, ni mortifiés et affectés par les nouvelles tendances ou habitudes parce que nous ne sommes plus obligés de changer ou de commencer de nouvelles formes.

Notre âge est déjà une justification suffisante pour nous maintenir en marge, mais sans faire la sourde oreille aux choses de l'essentiel. Reconnaitre ce que nous avons réalisé et ne pas poursuivre ce que nous n'avons pas fait. À ce stade de la vie, il ne fait aucun doute. Alors, pourquoi nous inquiéter ? Aujourd'hui, c'est l'avenir de quelqu'un qui ne sent plus la peur comme tout être humain dans sa jeunesse. Après tout, je suis encore ici. J'ai vécu pleinement ma jeunesse et je suis arrivé à la maturité. Ce n'est plus nécessaire pour moi de faire plus de choses ni de projets inaccessibles pour l'avenir, parce que pour moi l'avenir est maintenant, et le temps passe rapidement. Je ne dirai jamais : il est trop tard pour le faire. C'est que le temps est court, et nous

ne nous rendons pas compte du comment et du quand il passe. Nous reconnaissons seulement ce qui va être laissé en arrière de nous : les cheveux blancs et les rides sur la peau indiquant ainsi qu'ils sont le fruit de l'expérience d'heures amères et d'heures de miel.

Hier, quelqu'un m'a dit: Mon vieux ! Pour moi c'était effrayant, et pour un moment, j'ai été bouleversé, mais, malgré l'impression causée par cette parole, je me suis dépêché de me regarder dans le miroir et j'ai pu vraiment me rendre compte de combien j'avais vieilli. À mon âge, c'est alors que je me rends compte que je suis arrivé à l'automne de ma vie. Mon âge ? Mon âge n'est pas dans les années que j'ai, mais dans la manière dont j'ai vécu. J'ai l'expérience de la vie et des rêves encore à être remplis. *Pas d'âge physique lorsqu'ils vivent au coeur de vivre, de jouer et d'être heureux.*

Me sentir en paix avec tout le monde et avec moi-même, c'est le plus important en ce moment. J'espère que, chaque jour, je pourrai encore célébrer le soleil chaque matin et sourire au monde. Que, lorsque j'irai quitter le port, je le ferai avec dignité. Avant de fermer la dernière porte de ma vie et que les gens qui m'aimaient me pleurent, que ce soit parce que j'ai touché leurs vies tout simplement. Ne dites pas que la vie était bonne pour moi, mais que j'étais bon dans la vie.

Quel âge dois-je avoir ? Qui s'en soucie. J'ai l'âge que je veux. J'ai l'âge où je peux crier sans crainte tout ce que je pense, ce que je veux sans crainte de l'échec et de ce que les gens disent. J'ai l'âge de l'amour, parce que l'homme ne s'arrête pas d'aimer. Tout cela parce que j'ai l'expérience des années vécues et la force de conviction de mes désirs.

Aujourd'hui, c'est l'avenir que nous craignons hier. Et voyez-vous, tout s'est bien passé. Nous y voilà. Je n'ai plus à continuer à mettre plus de choses et à faire des plans pour l'avenir de l'inatteignable, parce que, pour nous, l'avenir est ici et le temps est court. Nous n'avons pas besoin de dire plus tard : « ce que nous avons obtenu finit au début ».

J'ai conscience que, malgré l'arrivée de l'automne, ma vie continue ; à l'intérieur avec tout ce qu'on a de pensées, d'émotions et de sensations et à l'extérieur avec toutes mes expériences de vie quotidienne. Sauf que, désormais, après tout ce travail intérieur, on a acquis une plus grande confiance en soi, un calme intérieur, une harmonie entre la vie intérieure et les événements extérieurs. Un sentiment de plénitude peut prendre place et nous habiter. Juste être moi-même.

Mon histoire préférée sera toujours là, prête à ressurgir en tout temps pour occuper toute la place, sauf qu'elle est désormais démasquée et qu'on en connaît maintenant l'impact sur la façon d'être et d'agir.

Rester en éveil, être à l'écoute de soi, des autres et de la vie pour mieux vivre et être en paix. Malgré les soubresauts de la vie.

Quand l'automne arrive dans la vie des gens, c'est très important de le vivre avec bonheur pour continuer à vivre pendant une longue période. Vous devez toujours sourire. Un sourire vous fera gagner dix ans de vie en plus. Celui qui rit vivra longtemps.

Certainement, ce que nous allions être déjà, ce que nous sommes et ce que nous n'allions pas être parce que nous n'avons pas été ni ne serons. Pas à ce point, il ne fait aucun doute. Donc, pour être concernés?

Victor Hugo, le grand écrivain français, disait: « Selon que vous serez fou ou sage, vous composerez les rêves de votre vieillesse, des regrets de votre jeunesse ou des espérances de l'éternité. »

Adieu à la jeunesse. Bienvenue à l'automne de la vie.

*Hector Quintero, Francisation
Centre du Phénix (Québec), CS des Découvreurs
Enseignant: Marc Lavertu, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives*

55. Jardinier malgré moi

Je me présente: Gilles Gagné, jardinier bien malgré moi!

Quand j'étais petit, on m'a donné une petite truelle et on m'a mis devant un jardin énorme. On m'a murmuré à l'oreille « Ce jardin t'appartient, trouve et cultives-y ce que tu veux. »

Je ne connaissais absolument rien au jardinage, mais je me suis lancé dans ce beau jardin aux fleurs magnifiques, pleines de couleurs, d'odeurs et de formes différentes.

Pour certaines, je me suis dit « Hmmm... non, pas de ça dans mon jardin » et je les ai arrachées sans même y penser.

D'autres, je les ai regardées grandir, les trouvant très belles, mais en passant près d'elles, l'odeur ne me plaisait pas. Elles aussi, je les ai retirées de mon jardin.

Jusqu'à maintenant, je n'avais toujours pas d'expérience en jardinage; tout ce que j'avais fait était de retirer des fleurs!!

En avançant dans mon jardin, j'avais cru remarquer une fleur rare et belle qui poussait plus haute que toutes les autres. J'ai tenté de l'entretenir, de lui faire de la place, arrachant même au passage quelques autres fleurs pour lui permettre d'avoir une place de choix. Quelle ne fut pas ma déception d'apprendre que j'entretenais de la mauvaise herbe!

J'avais fait de mon jardin un endroit lugubre: plein d'espaces vides à force d'arracher des fleurs, une mauvaise herbe qui prenait trop de place et moi qui n'avais toujours aucun talent pour le jardinage!

Mais un beau jour, alors que je m'asseyais à l'ombre de mon arbre préféré, j'ai remarqué une plante qui m'avait échappé parmi la multitude de couleurs et de formes de l'endroit. Elle était cachée derrière l'arbre et n'avait pas vraiment grandi parce qu'elle manquait de soleil.

Ne connaissant pas ladite plante, je me suis approché pour voir ce que c'était: des branches rudes et dures pleines d'épines poussaient drues derrière mon arbre et me faisaient penser à un plant que j'aurais dû arracher sur le champ. Mais j'en avais assez de ne rien connaître sur mon propre jardin. Je me suis donc équipé.

Je suis, en premier lieu, allé m'acheter de meilleurs outils: un homme ne peut pas faire un bon travail sans les bons outils! Pioche, bêche, engrais et nouveau terreau ne furent que mes premiers articles sur ma liste pour me refaire un beau jardin. Mais je n'en connaissais pas plus sur l'art qui me permettrait de refaire ce que j'avais moi-même détruit! Je suis donc allé me chercher un livre sur comment entretenir un jardin. Les quelques premières pages expliquaient qu'une plante a besoin de trois choses primordiales: un bon sol, de l'eau et du soleil. Pensant en savoir long sur le sujet, maintenant équipé de tous les outils nécessaires, je me rendis dans mon jardin pour

transplanter cette mystérieuse plante qui poussait toujours à l'ombre de mon arbre préféré.

Ouch! Les épines m'égratignaient et la plante ne voulait pas suivre. Les racines étaient profondes et j'ai dû travailler fort juste pour la retirer de cet endroit qui ne lui convenait pas. Après avoir réussi à la sortir de sa pénombre, je suis allé me chercher quelque chose qui n'était pas sur ma liste, mais que je commençais à trouver nécessaire... des gants!

J'avais tellement d'espace dans mon jardin que je l'ai mise en évidence, au beau milieu de la place! J'ai arrosé, engraisé et entretenu cette drôle de plante épineuse qui jusqu'à présent ne donnait aucun signe de beauté. Jour après jour, je tentais de la faire grandir, de la faire fleurir, mais en vain. Qu'est-ce que je faisais de mal?? J'avais pourtant suivi les instructions du livre! Je perdais espoir de voir cette plante me donner autre chose que des plaies sur les mains et les bras, et le pire c'est qu'elle prenait de l'ampleur! OH NON! Pas une autre mauvaise herbe!

J'étais prêt à jeter l'éponge et à abandonner le jardin qui m'avait été donné quand j'ai décidé de finir la lecture de mon livre de jardinage. Je n'avais rien à perdre, sinon mon temps qui, de toute façon, avait été passé en vain sur cette plante qu'il me faisait mal d'entretenir.

Eh bien, savez-vous quoi? J'ai bien fait de lire. Oui, une plante a besoin d'aspects matériels, mais j'ai appris qu'elle avait aussi besoin de temps et d'amour. Et en regardant les images comme il faut, cette plante que je tenais tant à faire pousser, celle qui m'avait causé ces blessures un peu partout, et bien c'était un rosier! L'une des plus belles fleurs au monde, symbole pour tous d'un amour fort!!

J'ai doublé mes efforts arrachant les mauvaises herbes qui tentaient d'envahir mon beau rosier, j'ai bêché le sol, je l'ai nourri d'engrais, j'ai pris mon temps et je l'ai aimé comme personne ne l'avait aimé avant.

Quelle surprise un beau matin, de sortir et de voir mon rosier en fleurs!! DES ROSES NOIRES!! Les plus rares de toutes! Mais attendez... Le plant s'était étendu! Mon jardin se remplissait de rosiers!!! Et plus tard, en continuant mon entretien, je pouvais voir les fleurs des autres s'épanouir au soleil: rouges, blanches, roses... Autant de couleurs que l'arc-en-ciel... Dans MON jardin!

Je ne suis toujours pas un expert en jardinage. J'ai encore de la misère quelques fois. Mais une chose est sûre... Après tant d'années à l'entretenir, je suis fier de mon jardin !

Ce que j'ai écrit sur ces feuilles, j'y ai pensé très longtemps. Je sais que je ne pourrai jamais le dire comme il se doit... mais je t'écris pour que tu puisses savoir à quel point je t'aime. Toi, les enfants et les petits-enfants êtes les rosiers de ma vie et je suis heureux de vous avoir fait cette place dans mon jardin.

Je t'aime mon amour... pour toujours.

*Gilles Gagné, 2^e cycle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Maryse Sylvestre, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

56. Frédérique - Nostalgie d'enfance

Jadis, au Moyen Âge, les fêtes médiévales et la courtoisie étaient monnaie courante. Les chevaliers, les princesses, les princes et les troubadours nous ont tous fait rêver un jour. Je vous convie donc dans mes rêves de jeune fille et ma nostalgie princière, il y a de cela quarante ans...

À la campagne, il faisait beau, c'était la fin du printemps. Déjà, les graines de blé et d'avoine semées plus tôt perçaient le sol des champs voisins du village. Ce jour-là, une grande foire s'animait dans la ville d'Arles. Tous les villageois et les villageoises faisaient la fête, flûtistes, magiciens et jongleurs déambulaient dans les ruelles, affolant les poules, les chèvres et les porcelets des marchands. Les marmots, eux, jouaient à la balle et au bilboquet. Parmi toutes ces festivités, les hommes, le cœur à la fête et chancelant déjà, buvaient à même la chantepleure du vin mis en futailles. Les vivres foisonnaient. Les artisans, quant à eux, s'affairaient à leur besogne pour fabriquer des chaussures ou des selles pour les chevaux, et cela, à même le cuir de leurs bêtes. Les charmantes épouses filaient la laine pour en faire des vêtements chauds au temps des froides saisons. Elles cuisinaient les plats, et enfournaient les pains. Ces chancelières hors pair accumulaient au fond de

leur sac à bandoulière, les écus amassés aux enchères du jour. La fête allait bon train...

Tout à coup, un chevalier et sa troupe arrivèrent au galop. C'était le prince, fils de la châtelaine, revenant d'une longue et périlleuse croisade. Le seigneur, accompagné de ses valeureux combattants, s'arrêta et descendit de sa monture. La main posée sur son épée damasquinée, vêtu ainsi de son armure, tous se retournèrent devant cette noblesse. Même son cheval aux allures puissantes, la crinière nattée, couleur d'ébène, fit l'envie de bien des hommes. Les femmes et les enfants couraient accueillir leur mari, leur père, leur héros. Tous étaient heureux de les retrouver sains et saufs. Prenant place au milieu de la foule, le prince s'écria :

– Oyé! Oyé! Gentes dames et gentilshommes, je vous annonce que moi, Frédérique de Loire, épouserai ma tendre et bien-aimée Lucille. Sa gentillesse, sa bonté et sa joliesse ont rendu mon cœur folichon!

S'avançant doucement, elle était là, au milieu de la place, des larmes de bonheur coulaient sur ses belles joues roses.

– Ô mon bien-aimé! dit-elle. Je ne suis qu'une pauvre paysanne, mais je vous aimerai comme il se doit et nous aurons de beaux enfants. J'apprendrai tout de vos nobles manières!

Tout en la regardant dans les yeux, il lui dit :

– Tout au long de mes combats, mon cœur ne battait que pour toi, te revoir et te dire combien je t'aime est tout ce qui m'importe!

– Vive les amoureux! criait la foule entassée, venue pour écouter ce beau discours. Le prince se retourna en s'adressant à ses fidèles et leur dit :

– Je vous convie tous à nos épousailles qui auront lieu dès la fin de la moisson. Le bal nuptial se déroulera au château!

– Hourra! Quel bonheur pour notre futur roi! criaient les villageois et les villageoises.

Regardant Lucille, le prince dit :

– Si petite soit-elle, plus grande sera-t-elle à mes côtés !

– Vive la future reine ! criaient-ils à nouveau.

– De toute ma vie, je n’ai point connu une femme aussi merveilleuse que ma douce et tendre fiancée ! Enfilez vos plus beaux habits et vos plus belles robes, la fête sera grandiose, dit le seigneur.

Il prit Lucille dans ses bras et la déposa sur sa selle. Derrière elle, telle une étreinte, il repartit à toute allure. Son cheval battant la poussière, un tambourin à la place du cœur, le valeureux Frédérique emporta avec lui celle qui frappait sur son petit tambour.

Marlène Bourdages, 1^{er} cycle

Centre Saint-François, CS de la Riveraine

Enseignant : Sylvain Jutras, Syndicat des enseignantes et enseignants de la Riveraine

57. Alyssa, une fille au passé pas comme les autres

J’adorais ma vie, elle était tout simplement parfaite. À l’époque, je n’avais que six ans. Six ans, l’âge où nos petits yeux d’enfant n’arrivent pas à comprendre ce qui se passe dans le monde des grands. On est dans la période de notre vie où le noir fait encore peur. L’âge où l’on demande encore à nos parents, nos sauveurs, de regarder sous le lit si le monstre est réellement parti et que nos cauchemars, qui semblent si concrets, hantent notre vie de gamin. Dans mon cas, c’était différent, mon monde était sur le point de basculer, mais j’étais encore trop jeune pour le savoir.

Mes parents me tenaient toujours à l’écart, situation normale pour des parents qui veulent protéger ceux qu’ils aiment. Mais je n’étais pas dupe. Le soir, je les entendais parler. Je savais que quelque chose n’allait pas, du moins, pas comme il se devait d’aller. Le 2 octobre 2001, mon petit monde rempli de fantastique s’écroulait tout autour de moi. Mes parents, inquiets de notre sort, ne savaient que faire. Mon frère, Martin, qui avait neuf ans, était au stade où tout lui paraissait simple, où ses amis prenaient beaucoup de place. Il ne cherchait pas à comprendre ce qui nous arrivait. Je voyais notre petite famille se distancer. Mon père se tuait au travail afin de ne pas

perdre le fruit de son labeur; son garage. Ma mère passait beaucoup de temps à faire de la comptabilité afin de trouver le problème. Voyant mes idoles se démenier pour nous garder un toit sur la tête, j'étais tout simplement effrayée. Pour un enfant, le monde semble tellement grand, rempli de péripéties, les gens nous tiennent à l'écart pour nous protéger, ils disent que nous sommes trop jeunes pour comprendre, mais c'est eux qui ne comprennent pas. Sous l'enveloppe charnelle du petit être que nous sommes se cache une conscience qui comprend tout.

Je me souviens. C'était le premier novembre 1999, le temps de l'année où la neige ne tarde pas à tomber, la fumée dans les cheminées se faisait déjà sentir. Un moment que j'adorais, Noël arrivait bientôt. Mes parents étaient heureux, ils avaient hâte de nous montrer quelque chose. Je ne savais pas ce que c'était, mais j'étais aussi heureuse qu'eux. Ils nous ont emmené devant cette immense bâtisse, la pluie tombait à petites gouttes sur mon visage, j'adorais cette sensation. Un vent de renouveau soufflait. C'était grand, l'odeur d'huile et d'essence emplissait mon nez, cette odeur que je sentais souvent sur les chemises de mon père à son retour le soir. J'avais tout compris! Il s'agissait d'un garage. Mon père venait de réaliser un de ses rêves, le mien en même temps, car tous les rêves de mes parents étaient devenus les miens. Ce garage était celui de la municipalité de mon petit village natal. Tout allait pour le mieux, nous étions heureux! Mais il semble que la vie n'est pas un conte de fées...

Au fil des ans, mes yeux d'enfant grandissaient, mes parents adorés travaillaient avec ardeur, je me sentais seule, très seule. Il m'arrivait souvent de surprendre leurs conversations, qui malheureusement, n'étaient plus aussi magiques qu'elles l'étaient auparavant. Ils parlaient souvent qu'ils pensaient se faire flouer, un employé du garage les volait. Je ne comprenais pas, c'était trop compliqué pour moi... Il m'était alors impossible d'envisager ce qui allait se produire, la peur envahissait ma tête et les larmes remplissaient mes yeux. Mes parents ne perdaient pas espoir, mais je pouvais tout de même percevoir la douleur dans les yeux de ma douce maman.

Le 2 octobre 2001, la vie de rêve tirait à sa fin. Nous étions en train de tout perdre, nos voitures, notre maison, notre fierté. J'entendais les autres enfants rire de moi, ils ne pouvaient pas comprendre, eux. J'avais le désir de m'enfuir, fuir cette petite vie de misère que des gens sans cœur et jaloux nous avaient donnée. Nous avons finalement déménagé. J'entendais mes parents pleurer, ils ne pleuraient pas pour la perte matérielle, mais plutôt pour le mal que cette faillite avait fait à notre petite famille. À partir de ce

moment, tout défilait. Les années passaient et les expériences de vie me poussaient à comprendre que tout n'était pas facile. Mon père travaillait sans relâche pour payer ce que les institutions bancaires ne voulaient désormais plus donner.

Comme si le sort s'acharnait, le 23 août 2006, mon père a été victime d'un très grave accident de moto. C'est à partir de ce moment que l'homme que j'aimais tellement a changé. Il n'était plus le même. Je le voyais se lever le matin, courbaturé et extrêmement brisé. Son nez tracé d'une grosse cicatrice, ses mains enfermées entre des plâtres, ça me brisait le cœur. Son cou, cassé à cause de l'impact de sa chute, était retenu par un carcan. Les nombreuses lacérations sur son visage me coupaient le souffle, m'effrayaient. Je ne le voyais plus de la même façon. À mesure qu'il guérissait, sa douleur augmentait. Cette moto qu'il avait tant chérie avait presque causé sa mort. Déclaré invalide par la SAAQ, mon père ne pouvait plus travailler, son corps ne lui permettait plus de le faire. Je le sentais mourir de l'intérieur. À 11 ans, je voyais mes parents terrassés par toutes leurs hantises, mais jamais ils n'ont cessé de nous rassurer. Cela m'a démontré que toutes les souffrances du monde ne peuvent nous éloigner les uns des autres ni détruire les liens qui nous unissent. J'ai vécu et ressenti la douleur, subi le jugement des autres, mais jamais je n'ai cessé de me battre...

J'ai maintenant 18 ans. Ma famille n'a plus la même place dans mon cœur, mais toutes ces épreuves nous ont seulement rendus plus forts, plus unis. Je suis heureuse que mon père soit toujours parmi nous et fière de dire aux gens que ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts, car ma famille est survivante.

*Mélissa Gauvin, 2^e cycle
Centre de St-Pascal, CS de Kamouraska – Rivière-du-Loup
Enseignante : Mélanie Chénard, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage*

58. La fleur fragile

Elle est démunie de l'avoir blessé. Comme ces gens si rares, elle est miraculée. Elle cherche le mystère de sa vie jour après jour, tout cela avec l'aide de l'amour. Son futur, elle le désire, autant qu'elle poursuit la marche avec plaisir. Même dans les plus grandes malchances, elle fait la plus belle des danses : la danse de la vie, de midi à minuit.

Sa vie est si fragile, mais elle est très agile. C'est une petite fleur qui réanime le cœur des gens avec ses pleurs. Elle peut avoir très peur, mais les miracles lui donneront de l'ampleur. Comme une sauterelle ou une gazelle, elle peut être d'humeur très joyeuse, mais sa beauté peut retourner beaucoup de femmes contre elle.

Un petit côté princesse, avec un grand brin de sagesse. Elle est malade, douce comme de la marmelade. C'est un ourson, un petit « fillon ». Une fois adulte, elle aidera les gens en détresse et sur les cheveux soyeux de ses enfants, elle tissera de jolies tresses. Un jour, elle se mariera avec l'homme si merveilleux qu'elle chérira. Elle aura une belle fin et elle vieillira telle une fleur fanée. Son destin l'aura emmenée loin. C'est l'histoire de la fleur fragile de la maison, celle qui rêve aux papillons.

Si je vous dis qui est cette fleur si fragile, vous saurez combien elle est utile. Elle vous montrera comment supporter plusieurs fardeaux, surtout s'ils sont en place, très lourds sur son dos. Elle vous récitera des tonnes de rimes, sans être trop intime. Elle poussera de jolies mélodies et vous serez éblouis.

Elle n'est pas très sage, mais c'est parce qu'on l'a trop mise en cage. Son cœur était brisé, mais il a maintenant été recollé. Elle est un peu solitaire, mais c'est parce que la terre entière se l'est mise à dos il y a une éternité de cela. La musique et l'écriture sont dans son sang, elle ne vit que pour ses passions et son amour pur envers certaines personnes qui lui sont chères.

C'est une petite perle de juin. Avec un peu de chance, si on l'accepte comme elle est, elle sera beaucoup plus heureuse. Un petit peu rebelle, elle est pleine de couleurs. Un peu peureuse, mais chaleureuse, elle s'applique dans ses tâches comme une perfectionniste. Ses yeux ont la couleur des océans et ses cheveux ont mille nuances. Son indépendance est si forte, qu'elle songe à parcourir seule le monde entier.

Sa muse est la meilleure, la plus inspirante. Elle écrit avec ses émotions, sans faire attention et sans être méchante non plus. Si vous jugez ses poèmes, elle comprendra. C'est une femme un peu bohème, qui aime tout le monde. Son ange et son démon la persécutent intérieurement, elle veut se débarrasser d'eux, car elle veut simplement s'écouter elle-même. Elle a des milliers de projets en tête, dont celui de peut-être se faire connaître par tous les gens de son pays. Comment le réaliser? Ça, elle ne le sait pas, mais elle trouvera. Alors maintenant je vous le dis, cette fleur fragile, sachez que c'est moi.

*Elodie Leclerc-Lechasseur, Présecondaire
Centre Le Moyne-D'Iberville, CS Marie-Victorin
Enseignante : Cindy Jutras, Syndicat de Champlain*

59. L'hymne à l'espoir

Vous savez, je n'ai pas grand-chose à dire
Sur ma vie ni sur ce qui m'a fait grandir.
J'ai souvent rêvé d'un clair de lune
Caché par un esprit couvert de brume.

Si vous me demandez de quoi je suis fait,
Je vous répondrai que je ne suis pas parfait.
J'ai souvent dévié de ma trajectoire,
J'ai souvent eu soif de grandes victoires.

Je ne sais pas épeler le mot « AIMER »,
Car je me suis souvent fait détester
Autant par des géants de grands talents
Que par des menteurs de bonne humeur.

Vous me diriez: « Mon vieux, crois donc en Dieu ! »
Je vous répondrais que je suis rendu trop vieux.
Même de mon plein gré, je ne crois plus au Père-Noël,
Et j'aspire encore moins à un prix Nobel.

Je me sens abandonné comme un chien errant,
Je me sens coupable de ne pas avoir pris le temps
De vous écouter au lieu de penser à jouer
Au jeu du hasard qui m'a fait enfermer.

Dans cette tour infernale où l'on se fait oublier,
Où il n'y a plus personne qui pense à moi,
Je voudrais mourir ou bien partir
Vers un jardin d'éden pour ne plus souffrir.

Malgré mon passé, je suis devenu célèbre,
Pauvre petit acteur d'un film d'horreur.
Je n'ai jamais voulu devenir un mal-aimé
Pour avoir sur le cœur l'écorce de mes peurs.

Avec un sourire, je repense à ce que j'ai fait,
Prenant un café sur le boulevard des erreurs.
Après un long soupir, existe-t-il un succès
Pour un gars comme moi, rempli de bonnes valeurs?

Sans doute que oui, par un signe de la vie,
Une lueur d'espoir : je dois encore y croire.
Je ne dois pas fermer le tiroir de mes pensées,
Je ne dois pas oublier qui je suis pour continuer à rêver.

Les saisons passent et les couleurs changent.
J'ai retrouvé le goût d'exister, une raison d'avancer.
Je croyais que l'amour avait fait ses bagages,
Me laissant seul, sur une île, près du rivage.

Mais un jour comme ça, sans me douter de quoi que ce soit,
Un ange est entré dans ma vie tel un rayon de soleil après la pluie.
Aussi rarissime et belle qu'une fleur en automne,
Elle est celle pour qui je pourrais désormais donner ma vie.

À ses côtés, je ne vois plus le temps passer.
L'enfer que j'ai connu est devenu le paradis tant recherché.
J'ai maintenant une raison de sourire à la vie,
J'ai maintenant une muse pour devenir qui je suis.

Un jour, mon calvaire prendra fin et m'emmènera
Sur le chemin de la liberté tant convoitée.
Je vais pouvoir enfin prendre ma vie en main,
Je vais pouvoir prendre soin d'elle sans peur du lendemain.

Alors, aujourd'hui, vous me demanderiez :
Si je suis devenu trop vieux pour commencer à prier,
Je vous répondrais que non et qu'après tout ce que j'ai fait,
Seul Dieu ne m'a jamais oublié et a su me pardonner.

Je dois maintenant écouter mon cœur et suivre le vent
Là où il y aura des rêves, de l'amour et de beaux moments.
Je dois maintenant suivre le son de sa voix
Pour être enfin heureux tel un enfant dans ses bras.

*Martin Tétreault, 2^e cycle
Établissement Drummond (Drummondville), CS des Chênes
Enseignants : Nancy Faucher et Jacques Lambert,
Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville*

Nous ne pourrions clore le recueil, après 10 ans d'aventures, sans vous permettre de lire d'autres témoignages très inspirants qui nous sont parvenus d'élèves et d'enseignantes et enseignants ayant participé au concours dans le passé. Vous le verrez, ils donnent un aperçu signifiant de ce que leur a permis de vivre leur expérience d'écriture, de partage et de complicité, et de toutes les histoires qu'on nous a contées sur l'effet du concours dans leur vie.

Bonjour,

Mon nom est Michèle Courchesne-Théberge. J'ai été gagnante pendant trois ans d'affilée au concours MPBH.

Je vous écris pour vous faire part des sentiments que ce concours a apportés dans ma vie courante.

Au tout début, ça m'importait peu de participer, mais grâce à mon prof (Christiane Beaulieu) et à son encouragement, je l'ai essayé. Dans ce temps-là, j'étais dans une phase dépressive. Alors, j'avais peur d'échouer à nouveau et de ne pas accepter la nouvelle si elle était négative. Mais, surprise! La bonne nouvelle, j'avais gagné.

Ça m'a tellement valorisée que les années d'ensuite, je me suis réinscrite. Avec ce concours, j'ai découvert que j'aimais l'écriture et que ça devenait une passion. Je pouvais m'exprimer comme je le voulais tout en me défoulant des émotions fortes que je vivais dans ces périodes de ma vie.

Aujourd'hui, après quelques années de recul, j'y repense avec plaisir comme la journée où on m'a remis mon prix avec mon certificat de gagnante. Je ne regrette rien, car on est très ému lors de cette journée splendide. On revient chez nous avec une force incroyable en nous. Ça nous fait grandir positivement et, pour moi, cette journée restera inoubliable jusqu'à la fin de ma vie ainsi que les deux autres fois où j'ai gagné.

Avec ce concours qui nous fait commencer en bas de l'échelle, ça nous permet de voir si on veut persévérer dans le domaine de l'écriture. Moi, Michèle Courchesne-Théberge, je veux persévérer pour pouvoir un jour écrire un livre. Je n'aurais jamais pensé participer à un concours comme *Ma plus belle histoire* et en ressortir aussi fière.

Je pousse les gens à ne pas hésiter à écrire, car c'est une belle façon d'être bien dans sa peau. Ce qui est incroyable aussi, c'est que l'écriture nous permet de faire le point sur notre vie quotidienne. Ça nous donne du

pouvoir pour avancer à nouveau et avoir la force de passer à travers d'autres événements de notre vie.

J'espère que ce témoignage permettra aux gens de participer au concours et de ne jamais lâcher, même s'ils ne gagnent pas la première fois. Il faut persévérer pour pouvoir en sortir aussi fière que moi.

Michèle Courchesne-Théberge
Centre Saint-Louis-de-Gonzague, CS des Chênes
Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

Drummondville, 15 janvier 2013

Cela faisait seulement quelques mois que j'avais effectué mon retour aux études au centre de FGA lorsque j'ai entendu parler de *Ma plus belle histoire*. Ma première réaction fut plutôt catégorique: « Ce concours-là n'est pas pour moi ! » Je n'ai jamais été attiré par la lecture et, par conséquent, pas plus par l'écriture. Âgé de 30 ans, je croyais bien que cela ne changerait jamais.

À la suite de la composition de quelques productions écrites dont j'étais particulièrement fier et après avoir reçu plusieurs commentaires positifs sur celles-ci, ma perception à l'égard de ma participation a littéralement changé et j'ai donc décidé de participer.

Pour moi, *Ma plus belle histoire* a grandement contribué à augmenter mon estime personnelle ainsi qu'à me découvrir un nouveau talent, si bien que depuis quelques semaines, j'ai entrepris l'écriture de mon propre roman.

Je tiens à remercier, pour leur bon travail et surtout, pour leurs encouragements :

M^{me} Christiane Beaulieu ainsi que M^{me} Cécile Pelchat, enseignantes de français du centre FGA Sainte-Thérèse à Drummondville.

Éric Blanchette, étudiant au 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

Bonjour,

On m'a demandé d'écrire quelques mots pour dire ce que *Ma plus belle histoire* a changé dans ma vie.

Cela m'a permis de réaliser que je pouvais écrire facilement des histoires, autant inventées que tirées de mes expériences personnelles, que je pouvais écrire plus de dix lignes sans me forcer.

Ça m'a permis de faire la paix avec le français. Je m'explique. J'ai toujours eu de la difficulté avec le français écrit, ce qui a fait que j'ai lâché l'école jeune. J'y suis retourné à reculons pour me permettre d'avoir *une meilleure job*, mais la tonne de textes à écrire me faisait peur. Votre concours est arrivé et je me suis mis à écrire et j'ai vite réalisé que je pouvais écrire 400 mots facilement.

Pour terminer, merci aux organisateurs. Si je suis aussi déterminé à pouvoir faire ce que je fais, c'est un peu grâce à vous et à une merveilleuse professeure qui m'a aidé à voir que je pouvais avancer en français malgré ma dyslexie. Merci Christiane Beaulieu pour le regain de courage que tu m'as transmis grâce à ce concours que tu m'as forcé à faire (je sais que ma conclusion est trop longue par rapport à mon texte).

Christian Beaulne-Coutu
Ancien élève du Centre Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

Ce concours a été très bénéfique pour moi! Le français ayant été ma bête noire toute ma vie, participer à un concours comme celui-là semblait impensable pour moi... J'aimais écrire, mais me croyais incapable de fournir un texte d'une assez grande qualité pour gagner un prix.

La poursuite de mon rêve (être infirmière) en était même menacée, puisqu'il faut avoir un bon français pour être admis à cette formation. Cependant, en faisant mon français à la formation des adultes, les professeurs ont constaté que, malgré quelques problèmes de conjugaison, mes productions étaient très belles. Ils m'ont alors proposé *Ma plus belle histoire*. C'est sans trop de conviction, mais avec beaucoup d'inspiration que mon texte fut écrit (en

deux jours il était terminé et prêt à l'envoi). Mes enseignants furent très touchés par mes écrits et avaient une grande foi en mes chances...

Quelques semaines plus tard, c'est avec surprise, mais surtout avec une grande joie, que la vie m'apprit que rien n'est impossible à qui veut vraiment! J'avais gagné un prix pour mon texte. Ce prix était en fait le gage d'une toute nouvelle assurance, d'une nouvelle estime de moi.

Aujourd'hui, je suis dans ma dernière année de formation pour l'obtention d'un diplôme, devinez lequel... Eh oui! Celui d'infirmière auxiliaire!!

Mélissa Portolèse
Pavillon Damase-Boulangier (Alma), CS du Lac-Saint-Jean
Syndicat de l'enseignement du Lac-Saint-Jean

Le pouvoir des mots

Ma plus belle histoire, c'est l'aventure des mots qui permet aux adultes apprenants de participer à un concours d'écriture juste pour eux.

Comme enseignante, je suis très contente que mes élèves tentent l'expérience de l'écriture en dehors des cahiers d'exercices. Ce concours permet à plusieurs de découvrir qu'ils ont des ressources insoupçonnées. En effet, pour certains élèves, c'est l'expression d'une partie de leur vie et pour d'autres, c'est la magie des mots qui les entraîne dans la fantaisie, le comique, le drame...

Dans notre centre, le concours a pris de l'ampleur au fil des années avec de plus en plus de participants. L'équipe-école met tout en œuvre pour inciter les étudiants à se lancer dans l'aventure. Pour moi, ce concours est une expérience à vivre et j'incite fortement mes élèves à y participer.

À ce sujet, on me taquine souvent en me disant que je fais du « harcèlement littéraire ». Pourquoi pas! Quand je vois la fierté dans les yeux des participants et des gagnants, je crois que ça vaut la peine de les encourager, de leur permettre de se dépasser... Les adultes apprenants ont du talent et *Ma plus belle histoire* en est la preuve.

Comme on veut souligner la grande participation, lors de la Semaine des adultes en formation, une activité spéciale permet de présenter à l'ensemble des élèves et du personnel, tous les participants au concours et les gagnants. Bien sûr, tout cela avec la remise de certificats et de nombreux prix. Nous avons aussi notre « mur des célébrités » qui met à l'honneur les gagnants des huit dernières années ainsi que les quatre prix Coup de pouce remis à l'équipe des professeurs. Un site Internet permet aussi de découvrir les textes des gagnants et des participants ainsi qu'une édition spéciale du journal étudiant (<http://projets.csd.cq.ca/maplusbellehistoire>).

Les écrits restent, mais les paroles s'envolent... alors longue vie à *MA PLUS BELLE HISTOIRE*.

*Christiane Beaulieu
Enseignante en français et responsable du concours
Centre Sainte-Thérèse, Formation générale aux adultes, CS des Chênes
Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville*

SEMAINE QUÉBÉCOISE
DES ADULTES EN
FORMATION



Centrale des syndicats
du Québec



La seule chose qui soit sûre, c'est que j'ai rencontré ma blonde pour avoir deux merveilleuses petites filles et que, toutes les trois, elles sont la prunelle de mes yeux. Alors, j'ai décidé de retourner aux études pour elles, mais aussi pour moi et pour que, plus tard, elles se disent peut-être : « Mon papa est quelqu'un de bien. » Au lieu de rester assis, à rêver de la vie que j'aurais maintenant, je me suis dit : « Agis ». – Paolo Quirion

Le travail à la chaîne m'a pourtant appris que certaines heures sont beaucoup plus longues que d'autres. Je peux vous garantir que le temps fonctionne très différemment d'un samedi de congé ensoleillé à un jeudi de travail pluvieux. Un ultimatum d'une journée peut être très court, mais deux minutes d'attente peuvent être très longues. Certains moments sont devenus immortels et resteront gravés dans nos mémoires à jamais, mais d'autres, oubliés, n'ont jamais existé. – Réjean Côté

il y a une porte secrète dans l'autre pièce
mais je ne l'ai pas encore trouvée
il y a plein de passages secrets ici
je le sais, ils n'ont pas encore compris que je sais
mais je sais partir sans que l'œil de la télé ne me voie
il suffit que je sois absente quelque temps
à sa droite
pour qu'elle m'oublie
mais je dois ramper sous son œil pour m'enfuir
ne rien laisser dépasser, pas même un cheveu
– Chantal Racine

Bételgeuse, Sinus, Pollux et autres corps étoilés,
Mars orangé et Vénus flamboyante
Accrochés au croissant de lune descendante,
Traînée laiteuse des galaxies éloignées,
Écarts d'espace ténébreux qui me donnent à songer
Aux images spectaculaires que Hubble nous a renvoyées
De pouponnières d'étoiles, d'un naissant système solaire,
Nébuleuses aux tons de rose, mauve, bleu et vert.
– Christine Lepage

Les mensonges? Rien de pire que ces mots que nous utilisons pour dissimuler une vérité. Car, quand le voile se lève, exposant la vérité au grand jour, les gens à qui nous avons menti souffrent. Quelquefois, nous pensons mentir pour le mieux, pour protéger une personne que l'on aime. Nous l'avons tous fait et nous avons tous fini par expérimenter le goût amer de la conséquence de nos mensonges, de leurs sons. – Pierre-Luc Audit

Un vent de renouveau soufflait. C'était grand, l'odeur d'huile et d'essence emplissait mon nez, cette odeur que je sentais souvent sur les chemises de mon père, à son retour le soir. J'avais tout compris ! Il s'agissait d'un garage. Mon père venait de réaliser un de ses rêves, le mien en même temps, car tous les rêves de mes parents étaient devenus les miens. – Mélissa Gauvin

On se retrouvait parfois dans les déserts de la route, sous un ciel ancestral, au creux d'une ville, dans l'ombre de l'après-midi. Chacun poursuivant une quête sacrée, la réminiscence du murmure d'un écho lointain, un paradis perdu... Montréal, encore une fois, me promettait ce qu'il ne m'avait jamais donné, mais j'aimais croire en ces matins pleins d'espoir, toute la ville ressemblait alors à une jolie bête qui sommeillait. J'y connaissais les paumés de toutes les races, des types bâtis à même la terre brute, expulsés tout droit de ses entrailles. – Mélanie Séguin

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil lancé dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et y suscitent le goût d'apprendre.

